This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

S 42.08
K425a

LELAND STANFORD JVNIOR VNIVERSITY

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

48.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME X.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

Hi

301979

GUERRE OUVERTE,

OU

RUSE CONTRE RUSE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. DUMANIANT,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 octobre 1786.

NOTE

SUR M. DUMANIANT.

JEAN-ANDRÉ BOURLAIN, né à Clermont en Auvergne, en 1754, était destiné à la carrière du barreau par ses parens, mais il aima mieux jouer la comédie et prit le nom de DUMANIANT. Après avoir été acteur avec succès pendant 15 ans sur divers théâtres, tant de la capitale que des provinces, il voulut atteindre à la réputation d'auteur et donna *Guerre ouverte*, dont le dénoûment imité du *Barbier de Séville*, a depuis été copié dans *l'Intrigue épistolaire* de Fabre.

Ses autres pièces n'ont pas le mérite de celle-là, mais on y trouve ce *vis comica* qui déride les spectateurs. Outre *la Nuit aux aventures*, *les Intrigans* et *Ricco*, qui, avec *Guerre ouverte* font partie de notre collection, il a donné encore, *le Médecin malgré tout le monde*, *la Loi de Jatab*, *la Journée aux aventures*, *les Ruses déjouées*, *etc.* M. Dumaniant remplissait lui-même les premiers rôles dans ses pièces lorsqu'il était encore acteur.

Il est connu d'ailleurs par un poëme en trois chants, intitulé *Herclès*, suivi de *la Création de la femme*, 1805; par un roman intitulé, *Trois mois de ma vie*, et par le *Moyen de prévenir la décadence de l'art du comédien*, 1813.

PERSONNAGES.

LE BARON DE STANVILLE, vieux militaire.
LUCILE, nièce du baron.
NANCI, gouvernante du baron.
L'OLIVE, valet du baron.
LISETTE, fille de chambre de Lucile.
L'INGAMBE, soldat invalide, demeurant chez le baron.
FRANÇOIS, portier du baron, sourd et bègue.
LE MARQUIS DE DORSAN, amoureux de Lucile
FRONTIN, valet du marquis.

La scène est à Marseille.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène.

GUERRE OUVERTE,

OU

RUSE CONTRE RUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. A la troisième coulisse, à droite des spectateurs, la maison du baron. En face, un peu plus haut, celle du marquis.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Nous voici tout près de mon hôtel. Tu arrives?

FRONTIN.

A l'instant, monsieur le Marquis. Vous m'avez rencontré, comme je descendais de la

diligence de Paris. J'allais m'informer dans quel quartier de Marseille est votre hôtel, lorsque vous avez paru. Cette ville-ci me paraît superbe, et l'on peut bien ne pas y regretter la capitale.

LE MARQUIS.

Je t'en réponds. Le commerce y fleurit, l'aisance qu'il y répand, un ciel toujours pur, l'air de gaîté qu'on voit sur tous les visages, tout contribue à en rendre le séjour charmant. Au reste, c'est ma patrie; il est naturel que je m'y plaise, et mon dessein est de m'y fixer pour toujours.

FRONTIN.

Ah! ah! voilà un dessein bien prompt. Vous venez ici pour hériter d'un oncle millionnaire, que vous n'aviez pas vu depuis l'âge de douze ans, que vous quittâtes cette ville. Votre projet, si je m'en souviens bien, était de recueillir l'héritage le plus promptement possible, et de retourner bien vite à Paris, pour y jouir de vos richesses. « Mon cher Frontin, (me disiez-» vous, encore une heure avant le départ); » je suis bien malheureux que ma présence » soit nécessaire à Marseille. Que je vais m'en-» nuyer dans ce triste séjour! Peut-être se-» rai-je obligé d'y végéter un grand mois! Un » mois hors de Paris! ah! quand on a connu » les charmes de ce pays enchanteur, peut-on » exister autre part? »

LE MARQUIS.

Frontin, tout est changé.

FRONTIN.

Ah! Monsieur! que dira-t-on de vous là-bas, lorsqu'on apprendra cette résolution?

LE MARQUIS.

Peu m'importe.

FRONTIN.

Au fond, j'en suis enchanté. Vous savez combien je soupirais après ce voyage; et si j'eusse été cru, vous seriez venu ici avant l'expiration du deuil.

LE MARQUIS.

Je suis ravi que ce pays te plaise; j'aurais été fâché que l'ennui t'y eût pris, et que tu m'eusses quitté.

FRONTIN.

Moi, vous quitter! Ah! Monsieur! quand on a un bon maître, on le suivrait au bout du monde, et l'on se plait partout avec lui.

LE MARQUIS.

Je te loue de ces sentimens.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, ce n'est pas, comme vous un goût de moment, un caprice de rien, le plaisir du changement, qui me fesaient dé-

sirer ce voyage. Apprenez que j'y étais appelé par l'amour le plus vif, le plus délicat, le plus honnête. Apprenez que celle que j'adore y respire; que trois ans se sont écoulés depuis que je n'ai contemplé le minois de mon incomparable Lisette, et que je brûle enfin de lui rapporter un cœur que n'ont pu effleurer seulement les Martons et les Finettes de la capitale.

LE MARQUIS.

Hé bien, Frontin, nous sommes tous les deux à-peu-près dans le même cas.

FRONTIN.

Vous êtes amoureux? J'aurais dû le deviner. Allons, Monsieur, je prévois que j'aurai de l'occupation dans ce pays-ci comme ailleurs. Pourvu encore que vous n'en aimiez qu'une à la fois, ou que, si le diable vous tente de partager votre hommage, vous soyez épris de deux voisines, et que vous n'alliez pas faire comme à Paris, où vous aviez la rage de les choisir bien éloignées l'une de l'autre. Eh! qui souffrait de tout cela? c'était le pauvre Frontin. Propositions, accords, ruptures, raccommodemens, tout se fesait par moi. J'étais un ambassadeur universel. Encore si j'avais eu les ailes de Mercure, ou la voiture de Monsieur; mais je trottais à pied comme un barbet, et suais à l'avenant. Tour-à-tour

grondé, caressé, battu, payé, mes jours se passaient dans ce pénible exercice.

LE MARQUIS.

Je n'en aime qu'une, et c'est pour la vie.

FRONTIN.

Belle, sans doute? Elle ne le serait pas, qu'elle le paraîtrait à vos yeux.

LE MARQUIS.

L'amour ne m'aveugle point.

FRONTIN.

Est-elle jeune, riche, pauvre, fille, femme ou veuve?

LE MARQUIS.

Je la crois fille.

FRONTIN.

Il est toujours prudent de n'en pas jurer.

LE MARQUIS, montrant l'hôtel du Baron.

Elle demeure là.

FRONTIN.

Et vous là! Bon, cela. De là, là, le trajet est facile.

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis dire, c'est que je l'aime éperduement. Je la rencontrai à la promenade

le jour de mon arrivée. J'appris qu'elle était la nièce du baron de Stanville, vieux militaire, riche et fort considéré, qui m'a connu dans mon enfance, et qui était l'ami de mon oncle.

FRONTIN.

Le baron de Stanville ! Ah! Monsieur !

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc?

FRONTIN.

Quel nom venez-vous de prononcer ?

LE MARQUIS.

Est-ce que tu connais le baron de Stanville?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc te récrier ?

FRONTIN.

C'est chez lui que demeure ma Lisette.

LE MARQUIS.

Chez le baron de Stanville ?

FRONTIN.

Lui-même, dont l'hôtel est vis-à-vis du

vôtre. Je n'ai pas oublié l'adresse, l'amour l'avait trop bien gravée dans ma cervelle.

LE MARQUIS.

Tant mieux, nous aurons des intelligences dans la maison.

FRONTIN.

Ah! je connais votre belle; mais n'en espérez rien. Tenez, voici ce que m'écrit Lisette dans sa dernière lettre : « Mon cher Frontin, » mon bien-aimé... » Je vous fais grâce de tout ce qui me concerne, quoique ce soit fort joliment tourné, et que j'eusse un plaisir infini à le relire.

LE MARQUIS.

Abrége.

FRONTIN.

M'y voilà. « Je ne suis plus chez ma vieille » comtesse, attendu qu'elle est morte. » Elle ne l'aurait pas quittée sans cela; c'est une fille attachée à ses maîtres comme à son amant.

LE MARQUIS.

Eh! va donc.

FRONTIN.

Pardon de la digression. « Attendu qu'elle » est morte.... Je suis chez le baron de Stan- » ville, dans la rue de Rome, vis-à-vis de » l'hôtel de ton maître. Je sers sa nièce, qui

» a autant de vertu que de beauté. On la
» marie incessamment. »

LE MARQUIS, vivement.

On la marie ! Ah ! Frontin ! il faut rompre ce mariage. Va trouver Lisette, intéresse-la en ma faveur, peins-lui la vivacité de mon amour pour sa maîtresse; dis-lui qu'elle fasse l'impossible pour détourner cet hymen funeste; unissez vos efforts : et pour récompense de ce service, je vous marie ensemble, et je me charge de votre sort.

FRONTIN.

Ah ! monsieur le Marquis, comptez sur mon zèle. Je n'avais pas besoin de la récompense pour vous servir; mais elle ne gâtera rien. Je vois même une phrase consolante pour vous. « On la marie incessamment...
» Elle ne connaît pas le futur. »

LE MARQUIS.

Il faut empêcher qu'elle ne le connaisse.

FRONTIN.

« C'est l'oncle qui fait ce mariage. »

LE MARQUIS.

Tous ces oncles sont de même, ils ne savent ce qu'ils font.

FRONTIN.

« C'est un capitaine de vaisseau. »

LE MARQUIS, se récriant.

Un capitaine de vaisseau ! Un capitaine de vaisseau ne lui convient pas. Une fille délicate, belle comme l'amour !

FRONTIN.

Non, Monsieur, elle ne lui convient pas. Une jolie femme à un capitaine de vaisseau ! c'est un meurtre. A la bonne heure, ce sont de braves gens, qui se battent bien, mais ce ne sont pas des hommes à femmes... Je cours trouver Lisette.

(Il va pour sortir par la droite du théâtre.)

LE MARQUIS, montrant la maison du Baron.

Où vas-tu donc ? c'est ici qu'elle demeure.

FRONTIN.

Instruite de mon arrivée, elle m'attend chez une amie. Comme les maîtres ont souvent mauvaise opinion des filles qui ont un amant, et qu'ils les mettent à la porte sans aucun examen, elle m'a recommandé de ne pas l'aller trouver à l'hôtel. Je vole au rendez-vous. Du courage, Monsieur, du courage. Il y aura bien du malheur, si nous n'opérons pas quelque révolution dans le cœur de la nièce, ou dans les projets de l'oncle.

(Il sort par la droite du théâtre.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS.

On la marie incessamment! cette phrase cruelle retentit jusqu'à mon cœur et le désole. C'est peut-être une fausse alarme. Les domestiques sont souvent mal instruits. Eh! non, au contraire, on ne se cache pas d'eux; ils savent tout, et rien n'est plus certain que ce maudit mariage. Et je le souffrirai! Non, non, non. — Ah! je sens que j'aime véritablement cette fois. — Quel parti prendre? Chercher à m'introduire dans la maison? Me faire aimer de la jeune personne?... M'aimera-t-elle? Quelle apparence! Depuis deux jours entiers que je m'attache à sa poursuite, a-t-elle pris garde à moi, seulement? Si ses yeux sont tombés sur les miens, c'était d'un air distrait; elle me regardait sans me voir. Mais ce mariage lui déplaît peut-être... Oui, oui, il lui déplaît... Comme j'affirme cela, parce que je le désire! on la sacrifie à l'intérêt, j'en suis sûr... Si je me proposais, moi? je suis héritier, jeune; j'ai un rang, un nom dans le monde. Ah! je n'ai jamais mieux senti le prix de la fortune... Elle me préférera à un marin. Oh! très-certainement. L'oncle lui-même sera flatté de ma demande. Le mariage n'est pas fait; on peut le rompre. Je le romprai, je

lèverai toutes les difficultés. S'il y a un dédit, je le paîrai. Je ne demanderai point de dot; les avantages les plus forts, le douaire le plus considérable, j'offrirai, je donnerai tout, tout. Elle est si belle, si intéressante, qu'il n'est pas de sacrifice qu'elle ne mérite... Par qui ferai-je faire la demande! Eh! parbleu! par moi-même. Un autre n'y mettrait pas le même zèle, la même chaleur. Le Baron était l'ami de mon oncle; il s'est fait écrire hier chez moi, il est naturel que je lui rende sa visite aujourd'hui. Je ferai tomber la conversation sur sa charmante nièce. Des éloges, je passerai à ma proposition. Fasse le ciel qu'elle soit acceptée! Mais qu'il n'aille pas s'aviser de me refuser, cet oncle, car je sens que je deviendrai capable de tout. (*Apercevant le Baron qui sort de chez lui.*) Eh! juste ciel! le voici qui sort de chez lui. Sa présence m'interdit. Jamais je n'avais connu le trouble. Abordons-le pourtant.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE BARON, *s'arrêtant à deux pas de sa porte, et regardant à sa montre.*

LE MARQUIS, *allant au Baron.*

MONSIEUR le Baron?

LE BARON.

Monsieur ?

LE MARQUIS.

Vous ne me remettez pas ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. C'est vous, mon cher Marquis. Depuis douze ans que je ne vous ai vu, votre figure n'est presque pas changée. Oh ! je vous reconnais bien ; vous êtes un homme, à présent. Vous étiez autrefois l'écolier le plus espiègle... Vous m'avez fait bien des tours.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes fait écrire hier chez moi : je suis honteux de m'être laissé prévenir.

LE BARON, gaîment.

Tenez, bannissons le cérémonial. J'ai été trente ans l'ami de votre oncle. Il venait chez moi, j'allais chez lui, sans façon. La cordialité, la franchise, la gaîté provençale, telles étaient nos communes devises. Si vous pensez comme lui, si le radotage d'un vieux militaire ne vous ennuie pas, venez chez moi à toute heure, à tout moment, vous y serez toujours bien reçu. J'en agirai de même à votre égard. Vous verrez bientôt si je suis votre homme ; tel je me montrerai le premier jour, tel vous me verrez dans la suite. L'amitié qui nous liait, votre oncle et moi, celle que j'avais

pour vous quand vous étiez enfant, la confiance qu'inspire votre physionomie, tout me garantit d'avance que vous me conviendrez à merveille.

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur... mon oncle vous aimait beaucoup ; il ne cessait de me le répéter.

LE BARON.

Autrefois. Il y a si long-tems que vous n'êtes venu ici.

LE MARQUIS.

C'est dans ses lettres qu'il m'entretenait de vous. (*A part.*) Je ne sais ce que je dis.

LE BARON.

Il n'aimait guère à écrire, pourtant.

LE MARQUIS.

Il m'écrivait à moi. Nous étions en relation pour les affaires.

LE BARON.

Ma foi, je ne lui en ai jamais connu d'autres que celles de songer à ses plaisirs.

LE MARQUIS.

Il en avait pourtant. — C'est par lui que j'ai su que vous avez une nièce charmante.

LE BARON.

Par lui ? Je crois que le pauvre homme ne

l'a jamais connue. Je ne l'ai retirée du couvent que depuis sa mort. Il est vrai que je lui en parlais souvent.

LE MARQUIS.

Elle est belle, mademoiselle votre nièce.

LE BARON.

Oh ! ce n'est point parce que je suis son oncle, je ne mets point d'amour-propre à cela; mais c'est sans contredit la plus aimable, la plus belle créature de tout Marseille. Je ne tarirais pas, si j'entreprenais son éloge. Elle est gaie, espiègle; elle se plaît quelquefois à me faire enrager : je l'ai mise sur ce pied-là; mais elle est sage, douce, réservée avec tous les autres. Il n'y a qu'avec moi qu'elle a son franc parler. Elle me lutine, elle me fait mille tours; mais je les lui rends bien. A propos, je la marie; on doit vous avoir dit cela, c'est le bruit de la ville.

LE MARQUIS, indifféremment.

Oui, j'en suis instruit.

LE BARON.

Eh bien ! puisque vous êtes ici, vous danserez à sa noce.

LE MARQUIS.

Ce mariage est donc bien avancé ?

LE BARON.

Non, pas autrement; mais il est décidé?

LE MARQUIS.

C'est un capitaine de vaisseau?

LE BARON.

Le fils d'un de mes anciens camarades, qui fut emporté à mes côtés au siège de Mahon. Le jeune homme se fera un nom, ou se fera tuer comme son père. De plus, je suis son parrain. Il s'est distingué à la dernière guerre. Les gazettes ont parlé de lui avantageusement. Dans l'Inde, il a eu l'honneur de sauver la vie à son chef d'escadre, de couler bas deux vaisseaux ennemis, et d'en prendre un troisième. L'État l'a récompensé. Sensible aux belles actions, j'ai voulu en faire de même. Je n'avais rien de plus précieux à lui offrir que ma nièce, je la lui donne.

LE MARQUIS.

Ainsi vous sacrifiez mademoiselle votre nièce?

LE BARON.

Qu'appelez vous, sacrifier? En la fesant la femme d'un brave officier, je crois l'honorer encore.

LE MARQUIS.

Mais si votre nièce avait de la répugnance pour ce mariage?

LE BARON.

Elle n'en a pas montré jusqu'à présent.

LE MARQUIS.

Connaît-elle celui que vous lui destinez ?

LE BARON.

Elle ne l'a jamais vu.

LE MARQUIS.

Et vous pensez qu'elle l'aimera ?

LE BARON.

Cela n'est pas absolument nécessaire.

LE MARQUIS.

Y songez-vous ?

LE BARON.

Est-ce qu'on est ordinairement amoureux de ceux qu'on épouse? je n'ai jamais vu mettre cette clause dans un contrat.

LE MARQUIS.

Ce devrait être pourtant la première de toutes, et nos lois ont eu tort de ne rien prononcer sur cet article.

LE BARON.

Vous embrassez la cause des jeunes gens.

LE MARQUIS.

J'embrasse la cause de la nature et de l'humanité.

LE BARON.

Voilà les mots à la mode : on a tout dit quand on les a prononcés.

LE MARQUIS.

Je parle d'après mon cœur. Si votre nièce cependant se sentait un dégoût invincible pour celui que vous lui destinez, ou qu'un autre vînt à lui plaire?...

LE BARON.

Cela serait différent. J'ai promis au capitaine de faire humainement tout ce qui dépendrait de moi pour lui assurer la main de Lucile. Je lui ai écrit que j'emploierais tout pour la déterminer, excepté l'autorité.

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes un oncle charmant, adorable.

LE BARON.

Je ne suis que juste; j'aime trop ma nièce pour être son tyran.

LE MARQUIS.

Vous m'enhardissez.

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS, aux genoux du Baron.

Je me jette à vos pieds.

LE BARON.

Que faites-vous ? Au milieu de la rue ! Relevez-vous, Marquis ! Que signifie cela ?

LE MARQUIS, toujours à genoux.

J'adore votre nièce.

LE BARON.

Depuis deux jours que vous êtes à Marseille ?

LE MARQUIS.

Un regard a décidé du reste de ma vie. Je vous demande sa main, et comptez que vous trouverez en moi le neveu le plus soumis et le plus respectueux.

LE BARON, le fesant relever.

Vous êtes aussi leste dans vos propositions, que prompt à vous enflammer.

LE MARQUIS.

La violence de mon amour, la circonstance, tout me force à cette démarche précipitée. Votre nièce m'est arrachée si je tarde. Excusez un amant. Vous avez connu l'amour, sans doute; et quand il est extrême, vous savez qu'il rend capable de tout.

LE BARON.

Monsieur le Marquis, je suis fâché de ce que je viens d'entendre. Dans toute autre circonstance, vous devez croire que je vous aurais préféré à qui que ce fût; mais j'ai

donné ma parole, rien ne peut m'engager à y manquer. De plus, si ma nièce vous aimait, je ne contraindrais pas son inclination.

LE MARQUIS.

Elle ne pourra être insensible à la pureté, à la vivacité de ma flamme. Retardez cet hymen fatal. Donnez-moi le tems de la convaincre de la sincérité de mes sentimens, et laissez-moi l'espoir de les lui faire partager un jour.

LE BARON.

Ma nièce ne vous connaît pas?

LE MARQUIS.

Je me ferai connaître.

LE BARON.

C'est ce que j'empêcherai de tout mon pouvoir.

LE MARQUIS.

Vous savez quelle est ma fortune. Exigez; il n'est point d'avantages que je ne sois prêt à faire à mademoiselle votre nièce. Je ne demande point de dot : je ne veux qu'elle, elle seule; et en la possédant, je me croirai trop heureux encore.

LE BARON.

Vous m'affligez, Marquis. Je me vois dans

la nécessité de vous interdire ma maison jusqu'après le mariage de ma nièce.

LE MARQUIS.

Quelle cruauté !

LE BARON.

La prudence l'exige. Le mariage fait, si vous voulez nous voir, vous nous ferez autant d'honneur que de plaisir.

LE MARQUIS.

Le mariage fait ? Alors je n'aurai plus qu'à mourir.

LE BARON.

Ce sont des mots que cela. On ne meurt plus d'amour à présent, la mode en est passée.

LE MARQUIS, avec la plus grande chaleur jusqu'à la fin de la scène.

Vous me refusez ? vous me mettez au désespoir. Vous ne soupçonnez pas tout ce que je suis capable d'entreprendre.

LE BARON.

Eh ! que ferez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce que je ferai, ce que je ferai ?... (*Gaîment.*) Suffit... Voulez-vous parier que si je me le mets en tête, je viens à bout de rompre ce mariage, et de faire entrer votre nièce dans mes intérêts ?

LE BARON.

Oh! Je vous parie que non.

LE MARQUIS.

Vous ne me connaissez pas.

LE BARON.

Je suis aussi fin que vous.

LE MARQUIS.

Ne me défiez pas.

LE BARON.

Je vous donne carte blanche; je suis même si tranquille sur tout ce que vous pouvez entreprendre, que je vous promets la main de ma nièce, si vous réussissez à mettre ma prévoyance en défaut.

LE MARQUIS, très-gaîment.

Vrai ?

LE BARON, aussi gaîment.

Très-vrai.

LE MARQUIS.

Vous consentez ?

LE BARON.

D'honneur.

LE MARQUIS.

Vous êtes charmant. (*Avec explosion.*) Allons, ce sera guerre ouverte.

LE BARON.

Allons, ce sera guerre ouverte... Mais un moment... Fesons nos conventions. Songez que le Capitaine arrive aujourd'hui, que je ne peux vous accorder que très-peu de tems... le reste de la journée... jusqu'à minuit.

LE MARQUIS, le regardant, et un peu déconcerté.

Jusqu'à minuit !... Le terme est court.

LE BARON.

Vous faiblissez ? vous avez peur ?

LE MARQUIS.

Non .. Mais... n'importe... Allons, jusqu'à minuit.

LE BARON.

Dispensez-vous d'employer avec moi de ces moyens usés...

LE MARQUIS.

Oh ! je vous ferai plus d'honneur.

LE BARON.

Je vous les permets tous, excepté lence.

LE MARQUIS, avec sensibilité.

M'en soupçonnez-vous capable ?

LE BARON.

Inventez quelle ruse il vous plaira ; je vous promets de la découvrir sans peine.

LE MARQUIS, gaiment.

Ah ça ! votre nièce est à moi, si j'ai l'art de l'instruire de mes sentimens et de les lui faire agréer.

LE BARON.

Oh ! non pas.

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

LE BARON.

Il faudrait, par exemple, ce qui est très-difficile, et je crois même impossible, que vous pussiez parvenir à l'emmener de chez moi de son plein gré, et sans que je m'en aperçusse.

LE MARQUIS, étourdiment.

Oh ! c'est une bagatelle !

LE BARON, gaiment.

Mais vous m'effrayez ; il faut que je rentre chez moi, pour voir si ma nièce y est encore. Peste ! vous m'avez l'air d'être à craindre.

LE MARQUIS, le ramenant.

Adieu, mon oncle.

LE BARON.

Votre oncle ? Ah ! je crains bien de ne pas l'être de sitôt. Le moyen que vous voulez

prendre pour entrer dans ma famille ne vous réussira pas ; j'ose vous le prédire. Monsieur le Marquis, je vous baise les mains.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS.

Il faut avouer que je suis bien malheureux ! Il m'arrive une seule fois en ma vie d'être amoureux sérieusement, et je le suis d'une femme que l'on va donner à un autre. — Allons, il faut soutenir la gageure. L'amour donne de l'esprit aux plus sots. Pourquoi ne m'en donnerait-il pas, à moi ? Qui sait ce qui peut arriver ? Mille plans se présentent déjà à mon imagination. Il serait plaisant que je pusse réussir dans mon entreprise. Frontin, le fidèle Frontin, ne m'aidera-t-il pas de ses lumières et de son génie ? Ne puis-je point gagner les domestiques du Baron ? Avec l'or on vient à bout de tout. Eh bien ! je le prodiguerai. Je sens renaître l'espérance dans mon cœur, et ce pressentiment m'est le garant du succès.

SCÈNE V.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! Frontin!

FRONTIN.

Ah! Monsieur!

LE MARQUIS.

Je quitte le Baron.

FRONTIN.

Je sors d'avec Lisette.

LE MARQUIS.

Je lui ai demandé sa nièce.

FRONTIN.

Elle s'intéresse en votre faveur.

LE MARQUIS.

Il me la refuse.

FRONTIN.

Elle désespère de vous être utile.

LE MARQUIS, surpris.

Ah! ah!

FRONTIN.

Nous avons fait de belles découvertes, à ce qu'il me paraît.

LE MARQUIS.

Je lui ai dit, piqué de ses refus, que j'enlèverais sa nièce.

FRONTIN.

La belle avance !

LE MARQUIS.

Il me l'a promise, si j'en viens à bout.

FRONTIN.

Le drôle de marché !

LE MARQUIS.

Il compte sur sa prévoyance.

FRONTIN.

Et vous comptez sur mon génie ?

LE MARQUIS.

Précisément.

FRONTIN.

Vous avez mal fait de le prévenir.

LE MARQUIS.

J'ai dit cela dans un moment où j'étais hors de moi.

FRONTIN.

On a tant de peine à tromper ceux qui ne s'attendent à rien!

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

FRONTIN.

Et comment surprendre un homme averti?

LE MARQUIS.

Et qui surtout n'est pas un sot. Un ancien militaire...

FRONTIN.

Qui a fait des siennes dans son tems.

LE MARQUIS.

Je disais cela pour l'épouvanter : il en a ri.

FRONTIN, avec colère.

Il en a ri! Eh bien! Il faut faire en sorte qu'il ne rie pas le dernier. La difficulté de l'entreprise augmentera la gloire du succès.

LE MARQUIS.

C'est ce que j'ai pensé.

FRONTIN.

C'est ce que je sens, moi. Le grand mérite d'attraper un vieux Géronte, perclus de tous ses membres, bête comme un oison, et qui donne tête baissée dans des piéges mal

tissus ! Le beau, le noble, le sublime, est de venir à bout d'un de ces personnages qui ne doutent de rien. Celui-ci est donc bien madré ?

LE MARQUIS.

Il en a l'air.

FRONTIN.

Tant mieux. D'abord, celui qui attaque n'a qu'un objet en tête, il sait ce qu'il va faire ; au lieu que celui qui se défend peut être la dupe de ce qu'il prévoit le moins. En second lieu, tous les hasards seront pour nous.

LE MARQUIS.

Raisonnement superbe !

FRONTIN.

Lisette nous secondera, sans contredit.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas seule dans la maison ?

FRONTIN.

Eh ! non, par malheur. Le domestique du Baron consiste en cinq personnes. (*Un mouvement de surprise de la part du Marquis.*) D'abord, un vieil invalide, impotent et goutteux, camarade de guerre du Baron, homme incorruptible, et plutôt ami que serviteur de son maître; un portier, espèce d'imbécile, sourd comme une trappe, être absolument

nul ; ma Lisette, qui vous est dévouée ; un l'Olive, personnage subtil, si l'on veut, mais sans tenue, indiscret, bavard, présomptueux, animal qu'on ne peut s'attacher, assez à craindre pour nos projets, mais moins encore qu'une vieille gouvernante, la conseillère intime de son maître, digne, à ce que m'a dit Lisette, d'être duègne en Espagne, et que je redoute d'autant plus, qu'elle vient de me voir avec ma bien-aimée ; que cela suffit, si l'on sait que je suis à vous, pour la rendre suspecte à l'oncle, et nous fermer tout accès dans la maison.

LE MARQUIS.

Il faut la gagner.

FRONTIN.

Ou s'en défaire.

LE MARQUIS.

J'aimerais mieux la gagner.

FRONTIN.

Elle est vieille.

LE MARQUIS.

Je lui dirai des douceurs.

FRONTIN.

Excellent ! Elle doit aimer l'argent.

LE MARQUIS.

Je lui donnerai de l'or.

FRONTIN.

Elle est à nous. (*Il se retourne, et aperçoit Nanci dans le lointain.*) Ah ! Monsieur !

LE MARQUIS.

Quoi ?

FRONTIN.

Voici le personnage qui s'achemine par ici. Je vous laisse ensemble. Je vais faire un tour à l'office. Les grands esprits, comme les sots, ont besoin de restaurans. Un verre de Champagne m'exaltera l'imagination. Allons, Monsieur, faites votre chef-d'œuvre, séduisez une poulette de soixante ans ; et moi, je vais tracer, en buvant, le plan de l'attaque, et tâcher de déconcerter tous ceux de la défense.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS.

Ces vieilles filles sont revêches. L'air de celle-ci n'est point gracieux.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, NANCI.

(Elle traverse le théâtre pour rentrer chez le baron. Elle cherche la clef dans sa poche. Elle a toujours un ton dur. Sa mise est celle d'une vieille gouvernante. Casaquin de couleur, tablier blanc à poches, coiffe noire par-dessus un bonnet monté.)

LE MARQUIS.

MADEMOISELLE?

NANCI.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Vous servez chez le baron de Stanville?

NANCI.

Je sers..... Je suis la gouvernante de la maison, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous êtes toujours fraîche, Mademoiselle.

NANCI.

Je l'étais autrefois, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous l'êtes encore, Mademoiselle.

NANCI.

Je vous remercie de votre compliment; mais je suis votre servante, Monsieur.

(Elle retourne à la porte du baron.)

LE MARQUIS.

Un mot, Mademoiselle, un mot. J'ai une chose de la plus grande importance à vous communiquer.

NANCI, revenant, et à part.

C'est quelque amoureux de la nièce; je vais le rembarrer. (*Haut.*) Que voulez-vous, Monsieur?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien sévère, Mademoiselle.

NANCI.

C'est mon humeur, Monsieur.

LE MARQUIS, la cajolant.

Cet air que vous prenez, contraste avec votre physionomie naturellement douce.

NANCI.

Vos cajoleries ne me séduiront point. Je suis laide et vieille à présent, je le sais.

LE MARQUIS.

Point du tout.

NANCI.

Et méchante par-dessus le marché. Vous

êtes un amoureux : je le devine à votre air patelin ; mais n'espérez rien de moi. J'aime mon maître ; il ne m'a pas fait de mal encore, pour que je lui joue un mauvais tour. Il marie sa nièce à un capitaine de vaisseau, qui arrive aujourd'hui. Demain l'on s'épouse : ainsi perdez toute espérance.

LE MARQUIS, d'un ton doucereux.

Je ne la perdrais pas si vous vouliez me seconder.

NANCI.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Pour une personne compatissante.

NANCI, vivement.

Je ne compatis pas à des maux que je ne puis plus éprouver.

LE MARQUIS, lui présentant une bourse.

Deux cents louis, qui sont dans cette bourse, ne pourraient-ils vous séduire ?

NANCI.

Ah ! ah ! nous y voilà.

LE MARQUIS.

Vous acceptez !

NANCI.

Non, Monsieur, je n'ai besoin de rien. J'ai un sort assuré ; et l'argent ne m'engagera jamais à faire une mauvaise action.

LE MARQUIS, à part.

Allons, il n'y aura qu'une fille incorruptible au monde, et il faut que ma maudite étoile me la réserve.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, NANCI, LE BARON, sur le seuil de sa porte.

LE BARON; il se tourne pour prêter l'oreille, et reste dans cette situation quelques instans.

Nanci avec notre amoureux !... Écoutons.

NANCI, d'un ton un peu railleur.

Je vous plains bien sincèrement. Vous aimez donc bien Mademoiselle?

LE MARQUIS, apercevant le baron, à part.

Le Baron! Changeons de batterie. (*Haut.*) Je ne m'attendais pas à l'accueil que j'ai reçu de vous.

NANCI.

Il est tout naturel.

LE MARQUIS.

Mais je suis enchanté des sentimens que vous faites paraître.

NANCI.

Tout de bon?

LE MARQUIS.

Je suis charmé que vous vous soyez montrée à moi telle que vous êtes.

LE BARON, toujours à sa porte.

Ah! ah!

LE MARQUIS.

On m'avait dit toute autre chose de vous.

NANCI.

Il y a de si méchantes langues!

LE MARQUIS, chaudement.

Continuez toujours de même.

NANCI.

J'espère bien ne changer jamais.

LE MARQUIS

Le Baron, j'en suis sûr, ne croit pas cela de vous.

NANCI.

Pardonnez-moi, il doit le présumer.

LE BARON, à part.

La coquine!

LE MARQUIS.

Vous voulez le bonheur de sa nièce; c'est fort bien fait. Acceptez cette bourse pour prix de votre zèle.

NANCI.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Prenez, prenez; je connais à présent votre façon de penser, j'en rendrai compte. Mais... c'est qu'il y avait mille à parier contre un, que vous ne vous conduiriez pas ainsi.

NANCI.

Avais-je donné lieu à cela?

LE MARQUIS.

Les personnes de votre âge se font un malin plaisir..... Vous comprenez bien? mais c'est que vous êtes charmante.

NANCI.

Vous êtes fou.

LE MARQUIS.

Non, non, je ne le suis pas.

(Il l'embrasse avec la plus grande chaleur.)

NANCI.

Que faites-vous? Finissez donc, finissez donc.

LE MARQUIS.

Si vous saviez combien je suis content de vous avoir rencontrée! Je suis certain à présent du succès de notre affaire. Ah! monsieur

le Baron, monsieur le Baron, où êtes-vous? Il y aurait là de quoi lui faire tourner la tête.

LE BARON, s'avançant au milieu.

Me voilà.

LE MARQUIS, avec un faux air de confusion.

Ah! juste ciel! nous sommes découverts; Mademoiselle, il a tout entendu.

LE BARON, en colère.

Oui, j'ai tout entendu.

NANCI.

Eh bien, tant mieux?

LE BARON, étonné.

Comment, tant mieux?

NANCI.

Cela doit vous faire plaisir.

LE MARQUIS.

Je suis désespéré. Nous ne vous croyions pas si près; mais, Mademoiselle vous aime infiniment, et je vous jure que c'est une personne incorruptible.

LE BARON, avec confiance, et appuyant.

Monsieur le Marquis est d'un déconcerté...

NANCI, froidement.

Quel galimatias!

LE BARON.

Quant à vous, Mademoiselle vous n'êtes plus à moi dès ce moment.

NANCI.

Quel langage!

LE BARON.

Gardez-vous de remettre le pied dans la maison. Mais, vous n'êtes pas à plaindre, monsieur le Marquis vous donnera un asile.

NANCI.

Ecoutez-moi donc.

LE BARON.

Point de réplique. Je suis plus fin que vous ne pensez. Demain je vous enverrai ce que je vous dois.

NANCI.

Vous êtes dans l'erreur.

LE MARQUIS, avec le plus grand sang-froid.

Elle dit vrai.

LE BARON.

A votre âge... N'avez-vous pas de honte? Vous devriez rougir. Mais je devais m'y attendre. Moi, compter sur votre fidélité! Non, je n'y ai jamais sincèrement compté. Mademoiselle, il y a ving-cinq ans que j'ai ce soupçon sur le cœur. Allez, allez, malheu-

reuse, et gardez-vous de reparaître jamais devant mes yeux.

NANCI, avec colère.

Ah! vous le prenez ainsi? Eh bien! je suis bien aise de vous dire que votre nièce ne se soucie pas du capitaine, que nous trouverons moyen de l'instruire de l'amour de Monsieur, et que vous apprendrez qu'on n'offense pas impunément une personne comme moi.

LE BARON.

Je me mocque de vos menaces.

NANCI.

Vous vous croyez bien fin?

LE BARON.

Autant et plus que vous.

NANCI.

En me perdant, vous perdez votre bon génie.

LE BARON.

Mon mauvais, plutôt. Vous êtiez haïe, détestée de toute la maison.

NANCI.

Vous êtes un vieux fou.

LE BARON, avec la plus grande colère.

Vous êtes une insolente, une vieille...

que... que... que... que... j'abandonne à son mauvais destin.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, NANCI.

LE MARQUIS, avec l'air de la plaindre.

Oh! mon Dieu! mais il est méchant, cet homme, très-méchant!

NANCI.

Oh! il me le paiera, il me le paiera. Oui, je vous servirai, contre mon inclination, à la vérité, mais pour me venger de son indigne conduite à mon égard. D'abord, déguisez-vous comme il vous plaira; dussiez-vous être reconnu, il faut que vous vous introduisiez chez lui, que vous vous présentiez aux regards de sa nièce. La vue d'un joli homme est plus éloquente que toutes les épîtres. Laissez-moi faire après, je trouverai le moyen de vous être utile, et de le faire repentir de m'avoir défiée.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, FRONTIN, NANCI.

FRONTIN, arrive en tapinois.

Eh bien ! Monsieur ?

LE MARQUIS, vivement.

Elle est à nous.

FRONTIN, de même.

Elle est à nous; *vivat*, monsieur le Marquis ! Une femme comme cela est un trésor pour une intrigue. Elle est à nous ! (*Il va à elle.*) Que je l'embrasse ! Que je l'emporte en triomphe ! Voilà, voilà l'étendard sous lequel nous devons marcher, c'est le garant de la victoire.

(Il emporte Nanci jusqu'à la porte de l'hôtel du Marquis.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon. A droite des spectateurs, au quatrième chassis, un cabinet dans lequel entre le marquis. A gauche, aussi au quatrième chassis, un autre cabinet, où il se sauve quand l'Olive se fait entendre.

SCÈNE I.

LE BARON, avec une lettre à la main.

Le capitaine est arrivé ; il m'écrit qu'il est en rade, et qu'il vient dîner avec moi. Tant mieux, il ne pouvait venir plus à propos. Je serais enchanté qu'il fût bel homme, et qu'il pût plaire à ma nièce à la première vue. — Je ne reviens pas de l'air de confiance et de la présomption de ce jeune étourdi. Mais, tout en plaisantant, ne nous laissons pas surprendre ; assurons-nous de la fidélité de nos gens, par l'appât des récompenses, ou par la crainte du châtiment. Holà, l'Olive, François, l'Ingambe, Lisette, accourez tous.

SCÈNE II.

LE BARON, FRANÇOIS, L'INGAMBE, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE, du fond.

On y va, on y va.

L'INGAMBE.

Me voilà, me voilà.

L'OLIVE.

Qu'y a-t-il donc, monsieur le Baron? Vous serait-il arrivé quelque accident?

LE BARON.

Non, mes enfans; mais on me menace de me jouer un mauvais tour.

L'INGAMBE.

Qui sont ces marauds-là? que j'aille leur couper les oreilles, mon capitaine.

FRANÇOIS, qui est arrivé très-lentement, et bégayant.

Est... est... est-ce que vous... ous... ous... nous demandez?

LE BARON, fait signe que oui à François.

En deux mots, voilà le fait. Le marquis de

Dorsan, mon voisin, à qui j'ai refusé ma nièce, parce que, comme vous savez, je l'ai promise au capitaine Rolland, a parié avec moi qu'il l'enlèverait, et je me suis engagé à la lui donner, s'il était assez adroit pour réussir dans son projet avant minuit.

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, ce Marquis-là ne sait donc pas que vous avez l'Olive à votre service ?

L'INGAMBE.

Vous ne lui avez donc pas dit que votre ancien soldat, le père l'Ingambe, était homme à le faire sauter par-dessus les murs de votre jardin ?

LISETTE.

Il ignore donc, monsieur le Marquis, que Lisette seule est capable de dénouer cette intrigue, sans le secours de personne, et qu'il y a plus de malice dans cette tête-là, que dans toutes les têtes des soubrettes passées et futures ?

LE BARON.

Je suis enchanté de vous trouver dans des dispositions si favorables à mes intérêts, et j'espère qu'aucun de vous ne fera comme cette coquine de Nanci, qui avait embrassé les intérêts du Marquis.

L'INGAMBE.

Elle ne valait rien.

L'OLIVE.

Elle était vieille.

LISETTE.

Elle était méchante.

LE BARON.

Aussi je l'ai mise à la porte. Soyez-moi fidèles, et je vous promets à chacun cinquante louis, si vous m'aidez à faire échouer le Marquis dans sa tentative.

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, vous pouvez nous payer d'avance. Je regarde pour ma part l'argent comme gagné. Ce sera même du profit sans gloire.

L'INGAMBE.

Je veux qu'on me mette à l'eau le reste de mes jours, s'il trouve seulement le secret de s'introduire ici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, au fond.

LE MARQUIS, déguisé avec une rédingotte et une perruque.

DIABLE ! ils sont tous là. Cachons-nous quelque part.

(Il entre dans un cabinet à sa gauche, dont il trouve la porte ouverte.)

L'OLIVE.

Ah! que n'a-t-il à son service quelqu'un de ces fourbes subtils, qui savent inventer de ces tours d'adresse, qu'on a du plaisir à déconcerter ! ce serait alors ruse contre ruse. Mon génie s'échaufferait, s'enflammerait, et je voudrais le prendre dans les piéges mêmes qu'il aurait dressés.

FRANÇOIS.

Qu'est... est... est-ce donc que vous dites entre vous ?

L'INGAMBE.

On garde une citadelle, et on ne garderait pas une femme ?

LISETTE.

Qu'elle différence ! une femme n'est pas

immobile comme une citadelle. Tournez la tête, crac, elle vous échappe, si le jeu lui plaît.

L'OLIVE.

Oui, quand un sot en est le gardien.

LE BARON.

Dieu merci, je ne le suis pas, et je consens à passer pour tel, s'il gagne son pari.

FRANÇOIS.

Il y... a quel... el... que chose d'ex... extraordinaire. Qu'on est malheureux d'être sourd!

LE BARON.

Ce pauvre diable de François enrage de ne pouvoir entendre ce que nous disons.

L'INGAMBE.

Je le mettrai au fait là-bas, en buvant bouteille.

LE BARON.

Vous voilà tous ici, et pendant ce tems-là, si quelqu'un allait s'introduire dans la maison?

L'INGAMBE.

Vous avez raison; il faut envoyer François à la porte.

(Il lui fait signe de descendre.)

FRANÇOIS.

A... aller là... à... à bas?

L'INGAMBE lui fait signe de fermer la porte.

FRANÇOIS.

Fer... er... mer la... a .. porte?

L'INGAMBE lui fait signe que oui, et le pousse.

FRANÇOIS.

Moi j'entends tout avec les yeux.

(Il sort très-doucement.)

SCÈNE IV.

LE BARON, L'INGAMBE, LISETTE, L'OLIVE.

LE BARON.

MALGRÉ sa surdité, c'est un serviteur fidèle.

L'INGAMBE.

Comptez aussi sur moi.

LE BARON.

Je te connais et te rends justice. Vous veillerez en bas, François et toi. Tu as de bonnes oreilles, et lui de bonnes jambes : il courra pour toi, et tu entendras pour lui. Restez tous les deux à la porte, et ne laissez entrer qui que ce soit, sans m'en prévenir... ou sans

qu'ils aient dit, *amour et bombarde*, qui seront les mots d'ordre pour nos amis.

L'INGAMBE.

Soyez tranquille, je n'ai pas oublié ce que c'est qu'une consigne, et le diable lui-même resterait à compter les clous de la porte, s'il n'avait l'honnêteté de me dire : *Amour et bombarde.*

SCÈNE V.

LE BARON, L'OLIVE (1), LISETTE.

LE BARON.

Il ne me reste plus qu'à faire entrer ma nièce dans notre ligue. C'est une fille sage; elle sera outrée, j'en suis sûr, de l'insolence du Marquis.

L'OLIVE.

Il y a autant à parier pour que contre. Les femmes ont toujours eu une prédilection marquée pour les gens entreprenans.

LISETTE, avec ironie.

Croyez-vous cela, monsieur l'Olive ?

(1) L'Olive passe à la droite du Baron.

L'OLIVE.

J'en parle de science certaine. Voudrais-tu nier que tu m'adores?

LISETTE.

Ah! c'est vrai, je l'avais oublié, et je t'en donnerai des preuves. (*A part.*) Tu me paieras cette impertinence.

LE BARON.

Tant mieux, mes enfans. Que votre amour mutuel se joigne à votre attachement pour moi; travaillez de concert à dérouter notre imprudent jeune homme. Je me charge de vous établir, et votre mariage se fera le jour même que celui de ma nièce.

L'OLIVE.

Eh! friande! la récompense te tente. Une dot et l'Olive. Ne lui parlez plus de cela, monsieur le Baron, elle en perdrait le peu de raison qui lui reste.

LISETTE.

Que M. l'Olive est pénétrant!

LE BARON.

Pendant que je préviendrai ma nièce de ce qu'on machine contre son honneur, l'Olive ira au port s'emparer du capitaine, et le menera ici. Il m'a écrit ce matin que son navire était en rade, qu'il y laisserait son valet, qui

est son *factotum*, pour veiller à ses affaires, qu'il se mettrait dans une chaloupe, avec son bagage le plus pressé, et qu'il viendrait dîner chez moi.

L'OLIVE.

Comment est fait ce capitaine ?

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas vu depuis le jour de sa naissance, où je le tins sur les fonds baptismaux.

L'OLIVE.

Il peut être un peu changé depuis ce tems-là. N'importe, je le reconnaîtrai tout de suite. Trente ans, le visage brun, la voix forte, tel est mon homme : le capitaine Rolland. A son nom seul on devine sa tournure. Je vais, je cours, je vole, et je reviens.

LE BARON.

Un moment, un moment; en allant au port, passe chez le tailleur de ma nièce; tu lui diras qu'il vienne tout de suite lui prendre mesure de ses habits de noces. Le plaisir d'être parée et brillante étourdira Lucile, et l'empêchera de réfléchir sur cet hymen qui n'est peut-être pas tout-à-fait de son goût.

LISETTE.

Ah! Monsieur! que vous connaissez bien les femmes!

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, je cours exécuter vos ordres, vous envoyer un tailleur, et vous amener le capitaine.

LE BARON.

N'oublie pas de donner le mot d'ordre au tailleur.

L'OLIVE, revenant au milieu.

Le mot d'ordre ?... je l'ai, ma foi, oublié.

LISETTE.

L'imbécile ! *amour et bombarde.* Tu veux te charger de mener une intrigue, et tu n'as pas de mémoire.

L'OLIVE.

Les génies supérieurs voient en grand, les sots s'amusent aux détails.

(Il parle à l'oreille du Baron.)

LISETTE.

Et voilà pourquoi les sots attrapent presque toujours les gens d'esprit. Mais, va donc, va donc, bavard impitoyable.

L'OLIVE.

C'est bien à toi à me faire ce reproche! Mais je pars, et je te prouverai que, si je parle bien, je sais mieux agir encore.

(Il sort.)

LE BARON.

C'est bon, c'est bon. Ah ! voici ma nièce.

SCÈNE VI.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Approchez, Lucile, approchez. Vous avez, sans doute, un cœur sensible à l'injure.

LISETTE.

Sans contredit : autrement elle ne serait pas de son sexe.

LUCILE.

Mais c'est selon, mon oncle.

LE BARON.

Comment, c'est selon ? Que penseriez-vous, par exemple, d'un étourdi qui a la hardiesse de vous aimer ?

LUCILE.

Ah ! c'est un de ces crimes qui n'allument jamais le courroux d'une femme.

LE BARON.

Qui, sur le refus que je lui ai fait de votre main, s'est vanté de vous enlever.

LUCILE.

Soyez tranquille, mon oncle, on n'enlève que celles qui le veulent bien.

LE BARON.

Et je me flatte que vous ne le voudrez pas.

LUCILE, gaiment.

Il ne faudrait pas en jurer.

LE BARON.

Voilà qui est singulier, par exemple.

LUCILE.

S'il a le talent de me le faire vouloir ?

LE BARON.

Vous plaisantez, Lucile?

LUCILE.

Je vous parle sérieusement. Pour qu'un homme soit épris au point de vouloir faire une pareille étourderie, il faut qu'il aime éperdûment. Il est toujours flatteur d'exciter une grande passion : on finit quelquefois par la partager, et le cœur une fois pris, la tête se perd bien vite.

LE BARON.

En tout cas, je saurai y mettre ordre.

LUCILE.

Si vous me gênez, si vous y mettez de la contrariété, vous avancerez ses affaires.

LE BARON.

Ah! vous allez voir qu'il faudra que je fasse beau jeu à ce jeune étourdi.

LUCILE.

Il est jeune, mon oncle? Qui est-il? Est-ce un homme de qualité? Est-il beau, spirituel, bien fait?

LE BARON.

C'est ce que vous ne saurez pas.

LUCILE.

Vous avez tort encore. Mon imagination va le parer de mille charmes qu'il n'a pas peut-être, et je meurs d'envie de le voir.

LE BARON.

Eh bien! je vous déclare que vous ne le connaîtrez que quand vous serez la femme du capitaine.

LUCILE.

Tenez, votre capitaine me paraissait excellent hier pour un mari; il m'était proposé, je l'acceptais: aujourd'hui on me donne à lui, et je n'en veux plus.

LE BARON.

Oh! ça, Mademoiselle, vos folies m'amusent ordinairement; mais cette lubie ne me plaît pas du tout, je vous en avertis. Vous dépendez de moi, j'ai votre parole, j'ai donné

la mienne. Le capitaine vient de deux mille lieues pour vous épouser, et vous serez sa femme. Quant au freluquet qui s'est mis en tête de vous arracher de mes mains, je saurai vous garantir de ses poursuites, et je vous annonce que je ne vous perdrai pas un instant de vue jusqu'à l'arrivée du capitaine.

LUCILE.

Tenez, mon oncle, prétendre garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible; et si Lisette et moi nous nous le mettions en tête....

LE BARON.

Ne comptez pas sur les secours de Lisette.

LISETTE, fesant un signe d'intelligence à Lucile.

Oh! non, non : ne comptez pas sur moi, Mademoiselle.

LE BARON.

Je lui ai promis un mari et une dot pour prix de sa fidélité.

LISETTE.

C'est vrai, l'on m'a promis un mari et une dot. Une dot et un mari! Ah! c'est bien tentatif pour une fille qui soupire après ces deux articles. Aussi j'ai donné ma parole; quoi qu'il arrive, je la tiendrai, fût-ce au péril de ma vie. Hé bien! qu'en dites-vous, Monsieur? Ai-je de la résolution, pour une Lisette?

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE BARON, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, à part, sortant du cabinet.

Il reste. Allons, de la hardiesse.

(Il avance comme s'il venait du dehors.)

LE BARON.

Qui est là?

LE MARQUIS, parlant provençal.

« *Amour et bombarde.* » A ces mots-là vous boyez qué jé suis au fait, Monsieur. M. l'Olive m'a assuré qu'en les prononçant, les portes s'ouvriraient pour moi. Aussi votre portier, instruit dé sa consigne, m'a gracieusement fait monter en m'assurant qué j'aurais l'honneur dé vous rencontrer, ainsi qué votre charmante nièce, à qui j'ai affaire.

LE BARON.

Au fait. Qui êtes-vous?

LE MARQUIS.

Jé suis lé premier garçon du tailleur dé Madame, et en son absence jé viens prendre mésure. M. l'Olive m'a dit qué la chose pressait, puisque cé sont des habits dé noce,

qui doivent être prêts pour démain au plus tard. (*A part.*) Il ne me reconnaît pas.

LE BARON.

Ce drôle m'est suspect.

LUCILE.

Monsieur le tailleur, rien n'est moins pressé que ces habits-là.

LE BARON, à part.

Me trompé-je? (*Haut.*) Prenez, prenez toujours la mesure. Que les habits soient faits ou non, Mademoiselle, cela ne vous engage à rien.

LE MARQUIS.

Monsieur lé Baron a raison. Si lé futur né vous plaît pas, les habits n'en séront pas moins dé votre goût. J'aurai un plaisir infini à travailler pour vous, et jé compte passer la nuit pour votre service.

LE BARON, à part.

C'est mon étourdi. (*Haut.*) Allons, monsieur le tailleur, dépêchez-vous. (*A part.*) Quel est son dessein?

LE MARQUIS.

De quelle manière Madame veut-elle qu'on l'habille? Est-ce à la turque, à l'anglaise? Madame veut-elle lé costume d'une princesse ou celui d'une bergère. (*Avec sentiment et*

fixant Lucile.) Quel que soit l'habit que vous choisissiez, vous n'en serez pas moins charmante. Une jolie femme embellit tout ce qu'elle porte.

LUCILE.

Vous êtes galant, monsieur le tailleur.

LE MARQUIS.

Les gens dé ma profession lé sont tous.

LE BARON, à part.

L'effronté! n'éclatons pas encore.

LE MARQUIS, prenant la taille de Lucile.

Quelle taille élégante! on peut la tenir entre dix doigts.

LE BARON.

Que faites-vous donc, monsieur le tailleur?

LE MARQUIS.

C'est ma façon dé prendre mésure, monsieur lé Baron. Jé dédaigne la routine dé mes confrères. Soyez tranquille, Madame, jé vous servirai comme vous lé méritez. — Tournez un peu dé mon côté. Bon! Levez lé bras gauche, baissez lé droit. Prenez cela.

(Il veut lui donner une lettre qu'il laisse tomber.)

LE BARON.

C'est un peu trop fort, monsieur le Marquis.

LUCILE.

Monsieur le Marquis !

LE BARON.

Il faut être plus fin pour nous attraper.

LE MARQUIS, très-rapidement, et lui baisant la main.

Oui, c'est moi, belle Lucile, qui vous adore... qui...

LE BARON, les séparant.

Ne vous gênez pas. Hé bien !... Mais....

(Le Marquis échape au Baron, et revient baiser la main de Lucile. Le Baron le rattrape et le conduit vivement à la porte.)

SCÈNE VIII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON, très en colère.

Laissez-donc faire... ce Monsieur.... En vérité !...

LUCILE, riant.

L'excellent tour ! mais il est bien cet homme-là.

LE BARON.

Si je le renfermais chez moi. L'Ingambe !

(Il va au fond du théâtre.)

LUCILE.

Que vois-je? Une lettre!

(Elle la ramasse.)

LE BARON, revenant.

Que dites-vous? Une lettre? mais je perds un tems... L'Ingambe!

LUCILE.

Arrêtez donc, mon oncle.

LE BARON.

Laissez-moi. L'Ingambe! Holà, L'Ingambe! ferme la porte. Mademoiselle donnez-moi cette lettre.

LUCILE, la lui présentant et la retirant.

Oh! oui, mon oncle; mais il faut que je la lise un peu.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, arrivant toujours doucement.

L'In.... Ingambe dit que vous.... ous.... appelez.

LE BARON.

Allons, ils l'auront laissé sortir. (*Criant à l'oreille de François.*) Qu'est-ce que tu dis?

FRANÇOIS.

Que vou... voulez-vous ?

LE BARON,

Au diable soit l'animal ! (*Lui fesant faire une pirouette.*) Hé ! va donc.

FRANÇOIS.

I... i... ils sont fous.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE BARON, L'OLIVE, LUCILE, LISETTE.

(Pendant la scène du Baron avec l'Olive, Lucile fait signe à Lisette, et elles lisent la lettre au fond du théâtre.)

LE BARON.

C'EST ce coquin de l'Olive qui m'a trahi ; mais il me le paiera..

L'OLIVE, arrive en courant.

J'ai diablement couru.

LE BARON, donnant des coups de bâton à l'Olive.

Ah ! vous voilà, monsieur le drôle ! c'est donc ainsi que vous trahissez votre maître ?

L'OLIVE.

Que diable signifie cela ? est-ce ainsi qu'on accueille un serviteur loyal et fidèle ?

LE BARON.

Eh ! oui, un serviteur loyal et fidèle ?

L'OLIVE.

Expliquez-vous donc. Avant que de pendre un homme, on lui fait son procès, du moins.

LE BARON.

Je sais tout.

L'OLIVE.

Que savez-vous?

LE BARON.

Il sort d'ici.

L'OLIVE.

C'était lui ? j'aurais dû m'en douter.

LE BARON.

Ah ! ah ! te voilà donc au fait ? Tu l'as donc vu?

L'OLIVE.

Et senti, de par tous les diables. Comme j'entrais, il sortait, et il m'a régalé d'un soufflet !.... Ah ! d'un soufflet !... il faut l'avoir reçu pour en connaître la qualité.

LISETTE, revenue à sa place.

Te maltraiter après ce que tu avais fait pour lui ! Oh ! c'est indigne de sa part.

L'OLIVE.

Que voulez-vous donc dire tous tant que

vous êtes? Savez-vous que cela me ferait damner? L'un me rosse dans la rue, l'autre dans la maison. Où faut-il donc que j'aille pour être en sûreté?

LE BARON.

Comment! fripon insigne, ame double et sans foi, tu m'oseras soutenir que ce n'est pas toi qui as introduit ici le Marquis, en lui conseillant de se faire passer pour le garçon du tailleur.

L'OLIVE.

Ah! ah! Monsieur! est-il possible que vous me soupçonniez d'un pareil tour? premièrement, le tailleur de Mademoiselle n'a jamais eu que des filles pour ouvrières; et en second lieu, je venais vous dire que ce pauvre tailleur est mort subitement ce matin, et que ce petit accident l'empêcherait de travailler pour votre nièce.

LE BARON.

Mais quel autre que toi l'aurait instruit que j'avais demandé le tailleur? Ce n'est pas Lisette, elle ne m'a pas quitté. Dis, maraud, qui lui aurait donné le mot d'ordre?

L'OLIVE.

Je n'en sais rien; mais je jure..... par les cinquante louis que vous m'avez promis, que ce n'est pas moi.

LE BARON.

Ce ne peut être l'Ingambe. Cependant il faut que je l'interroge. Lisette, va lui dire de monter.

(Lisette sort.)

L'OLIVE.

Interrogez ; et quand vous aurez découvert la vérité, vous serez fâché des coups de bâton que vous m'avez préalablement distribués. En tous cas, je les laisse sur votre conscience.

SCÈNE XI.

LE BARON, LUCILE, L'IMGAMBE, L'OLIVE, LISETTE.

LE BARON.

Je te connais pour un homme vrai, mon vieux camarade ; est-ce toi qui as fait entrer le Marquis, soit par inadvertance, soit par des raisons que je ne puis deviner ?

L'INGAMBE.

Mon capitaine, je n'ai jamais de raisons pour manquer à mon devoir, et sur cet article je n'ai jamais d'inadvertance.

LE BARON.

Je te crois ; mais tu as vu entrer un homme ?

L'INGAMBE.

Personne n'est entré.

LE BARON.

C'est un peu fort.

L'INGAMBE.

C'est la vérité. J'en ai vu sortir un. Je ne sais d'où diable il venait. Il m'a dit : *Amour et bombarde*, qui étaient les mots d'ordre : c'était ma consigne pour ouvrir la porte ; et malgré mes soupçons, il a bien fallu le laisser sortir.

L'OLIVE.

Réparation à l'Olive, monsieur le Baron, réparation à l'Olive.

LE BARON.

Allons, je te pardonne.

L'OLIVE.

Bien obligé.

LE BARON.

Il y a quelque diablerie là-dessous.

L'OLIVE.

Moi, je devine la chose. Il se sera glissé dans la maison pendant que nous ne cherchions point encore à en défendre l'entrée. Il ne lui aura pas été difficile d'entendre ce que nous disions, et de bâtir sa fable là-dessus.

LE BARON.

Cela se peut ; mais qu'importe ! la belle avance pour lui ! Tiens, l'Olive, demande à Lisette ; malgré son déguisement, je l'ai reconnu du premier coup d'œil.

LISETTE.

Ah ! c'est vrai ; et moi qui flaire un amoureux de cent pas, je n'ai pas eu le moindre soupçon de la ruse.

LE BARON.

Retournez à vos postes. Plus de mots d'ordre, et qu'on refuse la porte à tout le monde.

L'OLIVE.

Quoi ! même au capitaine Rolland ?

LE BARON.

Non, parbleu ! est-ce que tu l'as vu ?

L'OLIVE.

Et reconnu d'abord à son costume et à sa figure. Il m'aurait suivi ; mais il m'a fait prendre les devans pour l'annoncer. Il attendait qu'on eût débarqué deux malles d'effets précieux des Indes, dont il veut vous faire présent. Il sera ici dans la minute.

LE BARON, à l'Olive.

Reste à la porte. Ne va pas faire de *quiproquo*, en prenant quelque autre pour lui.

L'OLIVE.

Du diable si l'on m'y prend. (*A l'Ingambe.*) Allons, vieux père, allons à nos postes. Sans toi, cependant sans ton témoignage, mon innocence soupçonnée, après avoir été battue, allait encore se voir indignement mise à la porte.

SCENE XII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE, elle se met à travailler à un ouvrage quelconque.

LE BARON.

Oh! ça, mademoiselle, j'espère que nous verrons cette lettre.

LUCILE, la lui donnant.

Volontiers, mon oncle; je n'ai nulle envie de vous faire un mystère. La voilà; mais elle ne vous apprendra rien que vous ne sachiez déjà. Le Marquis m'y détaille la conversation que vous avez eue ensemble, le petit traité que vous avez fait. Il me dit mille choses obligeantes sur ce qu'il appelle ma beauté. Il me parle de son amour d'une manière aussi délicate que galante. Convenez, mon oncle, qu'il a bien de l'esprit, et que sa physionomie ne dément pas l'élégance de son style.

LE BARON.

Si bien que vous en voilà coiffée?

LUCILE.

Non pas, mon oncle; mais je ne puis m'empêcher d'être flattée de son empressement, et mari pour mari, je l'aimerais mieux que votre capitaine.

LE BARON.

Que vous épouserez, cependant.

LUCILE.

Oui, si le Marquis échoue dans son projet.

LE BARON.

Il y échouera.

LUCILE.

Mais s'il réussit ?

LE BARON.

En ce cas..... J'aurai fait tout ce qui aura dépendu de moi, et le capitaine n'aura rien à me reprocher.

LUCILE, gaîment.

Ah!... vous me mettez à mon aise.

LE BARON.

Comment ?

LUCILE.

Fesons aussi un petit traité, mon oncle.

LE BARON.

Quel traité ?

LUCILE.

Que de quelque manière que cela tourne, nous prendrons l'un et l'autre notre parti galamment.

LE BARON.

Pour la singularité du fait, je le veux bien. Vous épouserez le capitaine sans murmurer, si je parviens à déconcerter les projets du Marquis.

LUCILE.

Oui, mon oncle ; et vous signerez de même de bonne grâce mon contrat avec le Marquis.

LE BARON.

Oui, ma chère nièce, si avant minuit, sans employer la violence, il trouve le secret de vous conduire chez lui.

LUCILE.

A merveille. Allons, fesons la guerre en ennemis généreux.

LE BARON.

Vous resterez neutre.

LUCILE.

Je ne puis vous le promettre, je suis de trop

bonne foi pour cela. Je sens que mon cœur incline en secret pour le Marquis.

LE BARON.

N'importe. Tenez, ma chère nièce, épargnez-vous une peine inutile, je suis difficile à tromper.

LUCILE.

L'amour est inventif.

LE BARON.

Je suis averti.

LUCILE.

Et voilà le bon. Où serait le mérite sans cela? Mais ce qui me plaît dans tout ceci, c'est que je puis vous tromper sans scrupule; j'ai votre permission pour cela.

LE BARON.

Et moi, j'ai votre consentement pour vous tenir sous la clé, sans que vous ayez le droit de vous en plaindre.

LUCILE.

M'en plaindre? pas du tout. Je vais donc jouer le rôle d'une pupille de comédie que guette, sans relâche, un tuteur quinteux et bizarre. Il me faut prendre, n'est-ce pas, une mine réservée devant vous, les yeux baissés, le regard furtif et l'oreille aux aguets? Allons, mon oncle, tâchez de prendre de votre côté la fi-

gure qui vous convient, l'air bourru, inquiet et jaloux.

LE BARON.

Reposez-vous sur moi de mon personnage, soyez tranquille; mais demain matin...

LUCILE.

Demain matin! Oh! je veux retrouver mon oncle, et l'embrasser de tout mon cœur.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LUCILE, L'OLIVE, FRONTIN, en uniforme de capitaine de vaisseau, LISETTE.

L'OLIVE.

Voici le capitaine.

LE BARON.

Nouveau renfort.

L'OLIVE.

J'ai voulu vous le présenter moi-même, de peur qu'on ne l'escamotât dans l'escalier, et qu'un autre ne se présentât à sa place.

LE BARON.

C'est bon. Laisse-nous.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LUCILE, FRONTIN, LISETTE.

(Quatre portefaix, avec deux malles, dont l'une au milieu du théâtre, et l'autre sur la droite, de manière que l'on puisse bien voir celle du milieu, dans laquelle est le Marquis.)

LE BARON.

Eh ! que je vous embrasse mon filleul.

FRONTIN.

Bonjour, mon cher parrain ; que j'ai de joie à vous voir ! (*Aux portefaix.*) Pourquoi porter cela jusqu'ici ? (*Au Baron.*) Pardon, ce sont deux malles de nos bagatelles des Indes, dont je veux faire cadeau à ma future. J'avais dit qu'on les laissât en bas. (*Aux portefaix.*) Retournez-vous-en, mes amis, vous êtes payés. (*Ils sortent.*) Il semblerait, en vérité, que je voulusse mettre de l'apparat à ces babioles.

LE BARON.

A quoi bon ces présens ! vous auriez été aussi bien reçu sans cela.

FRONTIN.

Je n'en doute pas, mais j'ai toujours entendu dire qu'en France on n'aimait que ce qui

venait de loin, et ce sera sans doute tout le mérite de mon cadeau.

LISETTE, se levant.

Je suis curieuse de voir toutes ces belles choses des Indes.

FRONTIN, à part.

Ah! diable! (*Haut.*) Avec plaisir. Commençons par celle-ci.

(Montrant la malle à droite.)

LE BARON.

Ah! nous avons bien autre chose à faire qu'à contenter la curiosité de mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Donnez, donnez-moi les clés.

(Frontin serrant la main de Lisette, Lisette le reconnaissant.)

Ah! ah!.... Par laquelle commencerai-je?

FRONTIN, montrant la première malle.

Par celle-ci. Ce sont des étoffes. Ouvrez sans crainte, il n'y a rien de fragile.

LE BARON.

Que vous êtes bon!

(Lisette ouvre la malle, se tient à genoux devant, et a l'air d'examiner les effets, quoiqu'elle prête attention à la conversation.)

FRONTIN.

Pourquoi pas, si cela peut la contenter ? (*Saluant Lucile.*) Voici, sans doute, votre charmante nièce ? Elle a l'air bien sérieux. Ah! on rêve la veille d'un mariage, cela donne à penser.

LUCILE.

Oui, sans doute, j'ai sujet de réfléchir.

FRONTIN.

L'hymen avec un marin n'a rien que d'agréable. Il est si rarement avec sa femme, qu'il n'a que le tems de la voir pour l'aimer; et puis, si par hasard il ne plaît pas, les dangers, l'inconstance de l'onde, la laissent toujours dans la douce expectative du veuvage.

LUCILE.

Si je prends un mari, c'est pour être toujours avec lui; je serais fâchée de lui survivre.

FRONTIN.

Eh bien! en ce cas, je suis votre homme. Je m'arrrangerai de manière que vous puissiez être de toutes mes courses. Inquiétudes, espoir, peines, dangers, bonheur, tout nous sera commun. Notre vaisseau deviendra l'asile de l'amour. Nous verrons ensemble les côtes du Malabar et celles de Guinée; partout je me ferai honneur de présenter ma femme, partout

elle attirera les regards et les suffrages; nous serons heureux ensemble tous les jours de notre vie; et, si par malheur une vague vient jamais à nous engloutir, nous aurons du moins la douceur de nous noyer de compagnie.

LISETTE, à part.

Le drôle a de l'esprit. (*Haut.*) Comme c'est beau, tout cela !

LUCILE.

Monsieur, je n'aime pas les voyages où l'on court de si gros risques.

FRONTIN.

Mon parrain, la future ne me paraît pas merveilleusement disposée en ma faveur. Y aurait-il quelque amourette en campagne ? J'en serais fâché. Sa vue a fait sur mon cœur une impression trop profonde, pour que je ne sois pas disposé à faire valoir mes droits, et à disputer sa main à mon rival quel qu'il fût.

LE BARON.

Soyez sans inquiétude. C'est une bagatelle qui l'occupe...une gageure...Je vous conterai tout cela à table. C'est une histoire plaisante, un tour qu'on prétend nous jouer.

FRONTIN.

Un tour à nous ? Ils s'adressent joliment.

LE BARON.

Allons, ma nièce, acceptez la main de Monsieur.

FRONTIN.

Venez, ma belle dame ; je crois sans peine que l'espoir de vous posséder peut rendre capable de tout.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, dans une des malles.

LISETTE.

C'EST Frontin. Délicieux ! et moi qui ne le reconnaissais pas ! il s'exprime comme un homme de qualité. Cela n'est pas étonnant, un valet-de-chambre ! Mais par quelle aventure joue-t-il le rôle de capitaine ? Est-ce de concert avec lui ? Est-ce qu'on a gagné l'Olive ?

LE MARQUIS, dans la malle.

Lisette ! Lisette ! ouvre-moi.

LISETTE, regardant.

Qui m'appelle ?

LE MARQUIS.

Moi, moi, qui étouffe.

LISETTE, éclatant de rire.

Ah! j'y suis. L'excellent tour! Chut! que je voie si nous sommes en sûreté. (*Elle regarde.*) Bon! personne.

(Elle ouvre.)

LE MARQUIS, sortant de la malle.

Eh! je respire. Cache-moi quelque part, je ne puis plus tenir là-dedans.

LISETTE.

Vous cacher? je ne sais où. Il y a ici peu d'endroits sûrs, vu la défiance où l'on est. Mais l'Olive est donc du complot?

LE MARQUIS.

Non.

LISETTE.

C'est donc le capitaine?

LE MARQUIS.

Non plus.

LISETTE.

Qui donc?

LE MARQUIS.

La vieille Nanci a tout fait. Elle a été trouver le capitaine sur son bord. Elle l'y retient par une fausse confidence. Il croit le Baron en campagne, et ne viendra que demain matin. Nous avons trompé l'Olive lui-même.

LISETTE.

Divin ! l'affaire prend couleur à présent. Nous voici quatre contre trois dans la maison.

LE MARQUIS.

Nous saisirons le premier moment favorable à nos desseins.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un rapidement. Jetez-vous dans ce cabinet. Tapissez-vous sous la toilette.

(Le Marquis entre dans un cabinet à sa droite.)

SCÈNE XVI.

LISETTE, L'OLIVE.

L'OLIVE, accourant.

LISETTE ! Lisette ! grande nouvelle.

LISETTE.

Comment ?

L'OLIVE.

Parle bas, il est là.

LISETTE.

Qui, là ?

L'OLIVE.

Un des porte-faix m'a tout conté. Frontin fait le capitaine, et le Marquis est dans cette

malle. Je vais le faire reporter en son hôtel par François, qui va monter à cet effet; et puis quand l'Ingambe, qu'on a envoyé en commission, sera de retour, nous rendrons au seigneur Frontin les taloches que j'ai reçues.

LISETTE.

On t'a trompé. Je viens d'ouvrir cette malle devant Monsieur. Elle était pleine d'étoffes que j'ai déjà serrées.

L'OLIVE, allant à la malle.

Cela ne se peut pas.

LISETTE, ouvrant la malle.

Vois, elle est vide.

L'OLIVE, étonné.

Tu étais du complot!

LISETTE.

Imbécile! songe donc que tu m'es promis. Comment d'ailleurs un homme tiendrait-il là-dedans.

L'OLIVE.

Il en tiendrait deux.

LISETTE.

Pas seulement la moitié d'un.

L'OLIVE, se mettant dans la malle.

Entêtée!.... regarde si je ne suis pas à mon aise.

LISETTE.

Oui, tu y tiendras... et ta tête ?

L'OLIVE.

Ma tête ? Tiens... Regarde...

LISETTE.

Es-tu bien ?... (*Elle ferme vite la malle.*) Bon ! Je te tiens à mon tour.

L'OLIVE, criant dans la malle.

Finis donc ! Ouvre-moi, ouvre-moi, j'étouffe.

SCÈNE XVII.

LISETTE, FRANÇOIS, L'OLIVE dans la malle.

FRANÇOIS.

Em... em... emporter le Marquis en... en... son hôtel?

(Lisette fait signe que oui.)

L'OLIVE, criant dans la malle.

François ! François !

LISETTE.

Crie tant que tu voudras, du diable s'il l'entend.

(François traîne la malle, et (*) Lisette la pousse.)

(*) Pour faciliter ce jeu de théâtre, on adapte des roulettes à la malle.

SCÈNE XVIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE, appelle le Marquis, qui est dans le cabinet.

Monsieur le Marquis, vous avez entendu, tout est découvert. La porte est libre, sauvez-vous; retenez l'Olive; vous aurez de mes nouvelles.

LE MARQUIS.

Pourquoi fuir?

LISETTE.

Il le faut, sauvez-vous. J'ai mon projet en tête. Allez recevoir l'Olive, c'est-là l'essentiel, et gardez qu'il n'échappe.

LE MARQUIS.

Je m'en vais; mais souviens-toi que mon bonheur dépend de toi. Je me fie à ton zèle.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

LISETTE.

Allons, un coup de maître. L'Olive est parti. Accusons-le. Découvrons la première au Baron ce qu'il ne peut tarder d'apprendre.

Gagnons sa confiance par ce dernier trait. Le reste ira de suite.

SCÈNE XX.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Chut ! ton maître monte sur mes talons. Point d'air d'intelligence.

LISETTE.

Et toi, décampe. Tout est découvert. Vois, le Marquis a disparu.

FRONTIN.

Ah ! ciel, comment !

LISETTE.

Echappe-toi à bon compte, pendant que la porte est libre.

SCÈNE XXI.

LE BARON, FRONTIN, LISETTE.

(Il va pour échapper; il se trouve nez à nez avec le Baron et se sauve.)

LE BARON.

Ou allez-vous donc ? nous allons prendre le café ici.

FRONTIN.

Je suis à vous dans la minute.

(En même tems que Frontin s'échappe, Lisette tombe dans un fauteuil en jouant l'évanouissement)

SCÈNE XXII.

LE BARON; LISETTE, dans le fauteuil.

LISETTE.

Ah! Monsieur!

LE BARON.

Qu'as-tu donc?

LISETTE.

J'ai à peine la force de parler.

LE BARON.

Que signifie cela? L'un me fuit tout troublé, l'autre respire à peine.

LISETTE.

L'Olive .. Le Marquis... Le capitaine... Je ne sais par où commencer.

LE BARON.

Eh bien! le capitaine!

LISETTE.

Le capitaine est un fripon.

LE BARON.

Prends garde à ce que tu dis.

LISETTE.

Le capitaine... C'est Frontin, le valet-de-chambre du Marquis... L'Olive était gagné.

LE BARON.

D'où le sais-tu ?

LISETTE.

Le Marquis était caché dans une des malles.

LE BARON.

Il en manque une !

LISETTE.

Quand l'Olive a vu que je savais tout, vite il a fait remporter la malle par François. Avez-vous vu comme le feint capitaine s'est vite évadé ? Moi, j'étais évanouie, je ne pouvais crier... Je suis encore dans un état...

LE BARON.

Que je t'embrasse ! Sans toi je courais risque d'être joué. Ce coquin de l'Olive !... Ah ! je ne me fierai qu'à toi uniquement. Tiens, voilà ma bourse pour prix de ton zèle.

LISETTE.

Vous êtes trop bon, en vérité.

LE BARON.

Je ne saurais trop récompenser un service

aussi signalé. Ah! diable! l'Ingambe et François sont dehors; courons à ma nièce, et fermons la porte de la rue. Qu'on est heureux cependant d'avoir des domestiques comme Lisette!

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

LISETTE.

Voila de l'argent loyalement gagné! vivent les femmes pour la présence d'esprit! Mais le tout est de conduire l'affaire à point. Rien de plus aisé. Nous n'avions que l'Olive à craindre, il est délogé. — Je m'admire! Avec quel plaisir je trompe ce pauvre Baron, qui me paie si bien!... C'est sa faute; pourquoi veut-il être plus fin que nous? Pourquoi nous mettre dans le cas de ruser? Pourquoi nous renferme-t-il? Il ne sait donc pas comme c'est bon, le fruit défendu? Ah! je te reconnais bien là, irrésistible ascendant de l'esprit féminin!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un jardin, forme de carré long, représentant des murs avec un treillage. Au fond, une grille. Deux pavillons parallèles sur le devant. Plus haut que les pavillons, il y a deux petits berceaux de charmille. Il fait nuit. Devant le pavillon, à gauche des spectateurs, deux chaises de jardin.

SCÈNE I.

FRONTIN, descendant par les treillages appliqués au mur du côté de la reine.

On n'y voit goutte. Il est essentiel d'aller le plus doucement possible, de peur d'événement fâcheux. Ah! m'y voilà enfin. (*Il avance.*) St! st! st! Lisette? C'est juste l'heure du rendez-vous; Lisette par son billet m'assure qu'elle ne se fera pas attendre. Hem! hem! Je ne vois personne. Qu'elle n'aille pas me faire croquer le marmot! nous n'avons pas de tems de reste. Le terme approche où nous perdrions tout le fruit de nos ruses, et où il ne nous serait plus permis d'en employer de nouvelles. Lisette! hem? Crier assez fort pour être entendu d'elle, et n'être pas entendu

des autres, c'est assez difficile au moins; il vaut mieux attendre sans faire de bruit. Il est pourtant onze heures sonnées à toutes les horloges, et à minuit tout sera dit. Voyons, point de quiproquo C'est par le pavillon à droite qu'elle doit venir. L'oncle couche dans le pavillon à gauche. —J'entends marcher: je vois de la lumière. (*Il va au pavillon à droite, et regarde par la serrure.*) Ce n'est point elle? Eh! non, de par tous les diables. Ils sont plusieurs. Cachons-nous derrière ces charmilles. (*Il se cache derrière les charmilles à sa gauche*) (1).

SCÈNE II.

LISETTE, LE BARON, L'IMGAMBE, un bougeoir à la main, FRONTIN, caché.

LISETTE.

Il n'est qu'onze heures... Restez encore, monsieur le Baron.

(*) Les charmilles sont plantées le long des murs de côté, mais à trois pieds de distance des murs. Elles ont cinq pieds de hauteur. Elles ne doivent pas dépasser les fenêtres basses des pavillons, et règnent presque jusqu'au fond du jardin.

LE BARON.

Va, va, je ne crains rien, je puis dormir tranquille, je me retire dans mon pavillon.

LISETTE.

Que sait-on ? les amoureux sont si malins !

LE BARON.

Que veux-tu que je craigne ? Ma nièce est couchée, j'en suis bien sûr. J'ai eu la précaution d'emporter tous ses habits. Pas de cheminée à sa chambre, les fenêtres sont grillées, la porte est fermée à double tour, j'en ai la clef sur moi. De plus, le capitaine...

LISETTE.

Et c'est le véritable, celui-là ! vous l'avez été chercher vous-même.

LE BARON.

Oh ! j'en réponds. — De plus, le capitaine qui est prévenu, couche dans la chambre voisine ; au moindre bruit, il serait sur pied ; et puis son valet, garçon alerte, veille dans l'anti-chambre avec François : voilà dix fois plus de précautions qu'il n'en faut. Quand ce serait pour garder un prisonnier d'état, on n'en prendrait pas davantage. Le Marquis rirait trop de ma peur s'il savait qu'après tant de soins, je n'ai pas osé me coucher. Je suis seulement fâché d'être resté si tard. Depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de me coucher

à neuf heures précises, j'en serai peut-être incommodé. Au fond, cependant, je suis enchanté de cette aventure; elle m'a fait connaître ceux de mes gens en qui je dois avoir de la confiance.

LISETTE.

C'est vrai.

LE BARON.

Adieu, Lisette.

LISETTE.

Vous voulez donc vous retirer absolument? Eh bien! je veillerai pour vous. Je m'amuserai à pincer de ma guitare, et si vous ne dormez pas, vous verrez que je ne dors pas non plus quand il s'agit de vous prouver mon zèle.

LE BARON.

Je n'en doute plus.

LISETTE.

Monsieur, voici la clé de notre pavillon; fermez, fermez, je vous en prie, la porte à double tour.

LE BARON.

Pourquoi cela? Ce serait t'offenser que d'avoir des soupçons.

LISETTE.

Je l'exige. (*Le Baron prend la clé, va au*

pavillon.) Bonne nuit, monsieur le Baron.

(Elle entre; le Baron ferme la porte.)

LE BARON.

Bonne nuit, mon enfant, bonne nuit.

SCÈNE III.

LE BARON, L'INGAMBE, FRONTIN, caché.

LE BARON.

Oh! je brûle d'être à demain matin pour aller faire mon compliment de condoléance à ce pauvre Marquis. Voilà nos jeunes étourdis, qui s'imaginent que rien ne leur résiste. Je voudrais, pour la rareté du fait, qu'il trouvât quelque expédient capable de le conduire à ses fins; mais cela ne se peut pas, cela ne se peut pas.

L'INGAMBE, bâillant.

Cela ne se peut pas; allons nous coucher.

(Ils entrent dans le pavillon du côté du roi.)

SCÈNE IV.

FRONTIN.

Qu'ai-je entendu! Ah! la traîtresse! la scélérate de Lisette! C'est pour être témoin de

son indignité qu'elle m'a fait venir ici. Fiez-vous à une femme, après cela! Elle n'a reculé jusqu'au dernier moment, que pour enchaîner mon génie, et nous ôter tous les moyens de nous retourner. Et moi qui croyais qu'elle m'aimait! Ah! si je ne craignais pas d'être entendu par le Baron et son fidèle invalide, qui me houspilleraient d'importance, comme je lui chanterais sa gamme, à cette traîtresse, à cette perfide! J'étouffe de colère; et si je pouvais l'injurier à mon aise, je sens que je serais soulagé d'un grand fardeau. Que ne peut-elle m'entendre! (*Il s'approche de la porte du pavillon où Lisette est entrée, et parle par la serrure.*) Va, monstre; va crocodile, serpent, lézard; va, tout ce qu'il y a de plus noir et de plus méchant dans le monde; va, je te méprise! je t'abhorre! je te déteste!

(Pendant qu'il finit son monologue, on voit Lisette sortir par une croisée basse, en dérangeant un gros barreau de fer.)

SCÈNE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE, lui frappant sur l'épaule.

Courage, mons Frontin: est-ce à moi que tout ceci s'adresse?

FRONTIN.

Ahi! Que vois-je?

LISETTE, l'amenant sur le devant de la scène.

Si j'avais du tems à perdre, je te rendrais sottise pour sottise; mais tu n'y perdras rien.

FRONTIN.

Es-tu sorcière?

LISETTE.

Mieux que ça. Je suis femme.

FRONTIN.

D'où sors-tu?

LISETTE.

De ce pavillon.

FRONTIN.

Ce n'est pas par la porte, toujours.

LISETTE.

Le beau miracle! sortir par une porte! Il n'y a si mince génie qui n'en fît autant.

FRONTIN.

Par où donc?

LISETTE.

Par la croisée de ce pavillon, dont j'ai eu l'adresse et le bonheur de déplomber un large barreau de fer, trop solidement attaché en

apparence, pour qu'on ait le moindre doute de mon espièglerie.

FRONTIN.

Je ne m'étonne plus si tu pressais tant le Baron de prendre la clé.

LISETTE.

C'était-là le coup de maître.

FRONTIN.

As-tu aussi déplombé les barreaux de la croisée de la chambre de ta maîtresse ?

LISETTE.

Oh ! non, ils tiennent trop bien.

FRONTIN.

Nous voici bien avancés. Comment la tirer de là ?

LISETTE.

C'est déjà fait.

FRONTIN.

Tout de bon ? Oh ! que je t'embrasse.

LISETTE.

Tout beau. J'ai vos injures sur le cœur.

FRONTIN.

Allons, j'ai tort ; je m'humilie, pardonne.

LISETTE.

Nous verrons.

FRONTIN.

Comment as-tu fait pour tromper ton maître ?

LISETTE.

Tout part de là. Il était chez sa nièce, qu'il pressait de se coucher, comptant n'avoir plus rien à craindre. A mesure qu'elle quittait une pièce de son ajustement, mon homme, par mon avis, s'en emparait. Elle passe derrière son rideau, je coiffe son traversin, il avance sa tête pour lui dire bonsoir, il baise ma main pour la sienne, et dans ce tems-là elle enfile la porte, grimpe à ma chambre, j'emporte le flambeau, je passe devant lui; content, il m'accompagne, place ses sentinelles, va joindre le capitaine, le loge dans la chambre voisine de celle de Lucile, s'applaudit de sa sagacité, et me remercie, en riant, de mon adresse à le servir.

FRONTIN.

Oh! je ne suis pas surpris s'il est allé se coucher si tranquille.

LISETTE.

Pour réussir et n'être pas suspecte, il faut tuer les soupçons. J'ai eu pitié de lui encore. Il ne tenait qu'à moi de le faire veiller jusqu'à minuit, et de le poster en sentinelle dans un lieu d'où il n'aurait pu nuire; mais avec quelle adresse, en fesant semblant de courre sus à

Nanci, qui passait devant notre porte, ne lui ai-je pas glissé le billet du rendez-vous ?

FRONTIN.

C'est vrai. Que de ruse ! Je me prosterne devant ton génie. Franchement il m'épouvante, et je crains pour le tems où tu seras ma femme.

LISETTE.

Sois toujours aimable, jamais jaloux, et tu n'auras rien à redouter.

FRONTIN.

Tout de bon ! vrai ?

LISETTE.

C'est là tout le secret ; mais ces chiens de maris n'en veulent pas faire usage. Aussi...

FRONTIN.

Comme on les trompe !

LISETTE.

C'est le mot. Mais c'est leur faute. Nous perdons un tems précieux ; ma maîtresse m'attend : je vais lui faire endosser un des habits de son frère ; et au moment indiqué, elle descendra, à pas de loup, par l'escalier dérobé.

FRONTIN.

(L'Olive paraît sur le mur.)

C'est bon. Il faudrait un signal.

LISETTE.

Imbécile ! crois-tu que je l'aie oublié ?

SCÈNE VI.

FRONTIN, LISETTE, L'OLIVE, sur le mur.

L'OLIVE.

Il y a du monde. Doucement.

(Il descend sans faire de bruit, et reste derrière la charmille.)

LISETTE.

Hein! que dis-tu?

FRONTIN.

Que tu es une femme unique.

LISETTE.

Pendant que Mademoiselle se préparera, va dire à ton maître d'être prêt dans un quart-d'heure.

L'OLIVE.

Ah! ah!

LISETTE.

Qu'il vienne seul au bas des murs du jardin. Il frappera dans sa main, j'entendrai son signal; et quand je verrai le moment favorable, je pincerai sur ma guitare l'air: *Tandis que tout sommeille;* qu'il saisisse l'instant pour sauter dans le jardin.

L'OLIVE, toujours caché.

Bon !

LISETTE, vivement.

Bon ! Excellent ! surtout qu'il ne précède pas le signal, et qu'il ne prenne pas un air pour l'autre. Il se pourrait que le Baron m'entendît pincer de la guitare, qu'il se mît à sa fenêtre, quoique je le présume bien endormi ; mais c'est qu'il faut tout prévoir ; alors j'attendrais qu'il se fût retiré. Allons, va-t'en, tu es au fait.

FRONTIN.

De reste.

LISETTE.

(L'Olive se coule derrière la charmille qui est de l'autre côté.)

Dans un quart-d'heure, ni plus tôt, ni plus tard.

FRONTIN.

Hé, oui.

(Il s'en va.)

LISETTE, le rappelant.

A propos, l'Olive ?

FRONTIN.

Toujours prisonnier.

LISETTE.

L'a-t'on un peu étrillé ?

FRONTIN.

Oh! oui, je t'en réponds. Il était en bonnes mains.

LISETTE.

Tant mieux! il le mérite, c'est un sot.

FRONTIN.

Qui l'aurait été bien davantage, s'il t'eût épousée.

LISETTE.

Il a un visage à ça.

FRONTIN.

Sans doute. Mais moi?...

LISETTE.

Quelle différence!

FRONTIN, l'embrassant.

Ah! friponne! Que n'est-il témoin de ce beau moment!

LISETTE, le repoussant.

Hé! va donc. Je te laisse, et je monte à ma chambre. Toi, décampe. Prestesse, exactitude et silence, voilà ce qu'il nous faut.

(Elle entre par la croisée. Frontin a soin de se mettre en face, mais à quelques pas de la croisée par laquelle elle entre, ce qui empêche l'Olive de la voir, et lui fait croire qu'elle est entrée par la porte.)

SCÈNE VII.

FRONTIN.

Je me sauve. (*En grimpant.*) Diable! point de faux pas ici. La peste! si j'allais me casser le cou, cela dérangerait tous nos projets, et l'on pourrait appeler cela, *faire naufrage au port.*

SCÈNE VIII.

L'OLIVE, sortant de derrière les charmilles.

Faire naufrage au port! Eh! oui, tu feras naufrage au port, et toi et ta Lisette, vous serez payés de vos fourberies. Les misérables! comme ils traitent un galant homme! à les entendre, je ne suis qu'un sot. Allez, canaille insolente; allez, ce sot-là vous apprendra qu'il en sait autant que vous, et que, si vous avez profité d'un hasard pour le jouer, il en profitera à son tour pour vous le rendre avec usure. Avertissons le Baron sans tarder. Comme il va être charmé de me revoir! Comme il doit être inquiet de son fidèle l'Olive! (*Il sonne au pavillon du Baron.*) Monsieur le Baron! monsieur le Baron! Dormirait-il déjà? (*Il regarde à la fenêtre.*) Il n'est pas couché, je

vois de la lumière dans sa chambre. Sonnons encore. Je ne risque rien. Lisette ne peut m'entendre, sa chambre est trop éloignée d'ici, et quand elle m'entendrait, son complot n'en avorterait pas moins.

(Il sonne plus fort.)

SCÈNE IX.

L'OLIVE, L'INGAMBE, en dedans.

L'INGAMBE.

Qui est là ?

L'OLIVE.

C'est moi.

L'INGAMBE.

Qui, toi ?

L'OLIVE.

Oui, moi.

L'INGAMBE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Lui-même.

L'INGAMBE.

Va te promener, nous n'avons pas besoin ici d'un drôle de ton espèce.

L'OLIVE.

La jolie réception ! Oh ! le diable s'en mêle. Non, jamais on n'accueillit si mal l'innocence. (*Retournant à la porte.*) Père l'Ingambe ! papa l'Ingambe ! par charité.

SCÈNE X.

L'OLIVE, L'INGAMBE, sortant en bonnet de nuit et en gilet.

L'INGAMBE.

Que veux-tu ?

L'OLIVE.

Je te prie, je te supplie de dire à monsieur le Baron que j'ai un secret de la plus grande importance à lui communiquer.

L'INGAMBE.

Je vais l'avertir, mais compte que tu n'en seras pas meilleur marchand.

(Il lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE XI.

L'OLIVE.

Comme il me traite ! Voyez un peu le beau plaisir d'être fidèle ! J'ai été battu aujourd'hui

par tout le monde. Amis et ennemis, tout me tombe sur le corps. Mais il faut me réconcilier avec mon maître, et l'important service que je vais lui rendre, me vaudra sans doute un ample dédommagement des maux que j'ai soufferts pour lui.

SCÈNE XII.

L'OLIVE, LE BARON, L'INGAMBE.

LE BARON, en robe de chambre.

Ah! ah! vous voilà, monsieur le maraud, croyez-vous m'en imposer par quelque conte inventé à plaisir?

L'OLIVE, à genoux.

Monsieur le Baron, je vous demande, à deux genoux, pardon de l'erreur où vous êtes.

LE BARON.

Misérable! coquin! fripon! scélérat!

L'OLIVE.

Injuriez-moi sans bruit, battez-moi de même, si vous vous en sentez le courage; mais quand votre premier feu sera passé, permettez-moi de vous rendre un service signalé.

LE BARON.

Quel service?

L'OLIVE.

Dans un quart-d'heure on vous enlève votre nièce.

LE BARON.

A d'autres!

L'OLIVE.

J'ai entendu le complot. Lisette mène l'intrigue.

LE BARON.

Bien imaginé! Tu oses l'accuser, elle, Lisette?

L'OLIVE.

Oh! c'est une jolie fille! Apprenez que c'est elle qui m'a fait emporter chez le Marquis.

LE BARON.

Toi! menteur effronté!

L'OLIVE, avec le débit le plus vif.

Elle-même. Si vous saviez avec quelle adresse, après avoir fait évader notre galant, elle m'a fait prendre sa place dans la maudite malle. J'avais beau crier, elle riait de mes cris, et de voir, surtout, que ce sourd de François ne pouvait les entendre. Je me demenais comme un diable, on ne m'en a pas

moins changé de domicile. J'arrive, on ouvre la malle, quatre grands coquins de laquais s'emparent de ma personne en éclatant de rire, ils me houspillent, me raillent et me bernent. Le Marquis m'ôte de leurs mains, m'enferme dans un cabinet grillé, j'y reste jusqu'à présent, sans boire ni manger; je m'échappe à la fin en brisant la serrure, je me sauve à travers un jardin, le jardinier et son garçon me prennent pour un voleur, ils m'escortent à coups de gaule, je franchis un mur, je tombe dans un fossé, je me relève, j'entends qu'on me poursuit, la peur me donne des ailes, et j'arrive sur les bancs de l'hôtel, encore tout ébahi de ma triste aventure.

LE BARON.

Après, après?

L'OLIVE.

Est-ce qu'il n'y en a pas assez, à votre avis? Je veux entrer chez nous; bernique, visage de bois à la grande porte. Je fais le tour. Qu'aperçois-je? Une échelle dressée contre les murs du jardin.

LE BARON.

Une échelle?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur, une échelle! Est-ce que

je serais entré sans cela ? J'y monte doucement, je descends de même ; j'entends parler, j'écoute, je reconnais la voix de Lisette.

LE BARON.

De Lisette ! Imposteur ! Moi qui l'ai enfermée à clé dans le pavillon.

L'OLIVE.

Cela ne l'a pas empêchée d'en sortir.

LE BARON.

Cela ne se peut pas.

L'OLIVE.

Ah ! quel entêtement ! je vous dis que je l'ai reconnue, ainsi que Frontin, celui qui fesait le capitaine. Dans quelques instans, le Marquis doit se trouver dans la rue. Il donnera le signal en frappant dans sa main. Lisette doit répondre, en pinçant sur sa guitare l'air : *Tandis que tout sommeille.* Votre nièce descendra de sa chambre, trouvera le Marquis dans le jardin ; ils escaladeront les murs, et bon voyage : ensuite, courez après.

LE BARON.

Diable ! ceci mérite attention. Lisette me tromperait ? Elle se sera donc procuré de fausses clés ?

L'OLIVE.

Si vous ne voulez pas me croire, rentrez

dans votre appartement, et demain matin vous ferez vos réflexions sur l'avis que je vous donne.

LE BARON.

François et le valet du capitaine sont donc gagnés ? Je m'y perds.

L'OLIVE.

L'instant approche. Quel parti prenez-vous ?

LE BARON.

Je veux les surprendre. L'Ingambe !

L'INGAMBE.

Mon capitaine?

LE BARON.

Prends ta carabine.

L'INGAMBE.

Oui, mon capitaine.

(Il va la chercher.)

LE BARON.

Cachez-vous derrière ce berceau de charmille, et dès que le Marquis se montrera dans le jardin, vous le saisirez et remènerez à son hôtel.

L'OLIVE.

Il ne l'échappera pas cette fois, j'en réponds.

LE BARON.

Sans lui faire de mal, pourtant, ce sont nos conventions.

L'INGAMBE.

A quoi bon ma carabine?

LE BARON.

Pour lui faire peur.

L'INGAMBE.

S'il veut résister?

LE BARON.

Alors, je me montrerai, et il ne résistera pas. Moi, je vais me tenir tout près de la porte du pavillon, pour saisir ma nièce au passage. Tenez, voici la clé du jardin, je veux qu'il sorte plus commodément qu'il ne sera entré.

SCÈNE XIII.

LISETTE ouvre la fenêtre d'en haut; LE BARON, L'OLIVE, L'INGAMBE.

LISETTE.

Le moment approche, elle n'est pas encore habillée.

LE BARON, bas à l'Olive et à l'Ingambe.

Chut ! chut ! c'est elle. Cachez-vous, et ne faites pas le moindre bruit.

(Ils se cachent derrière la charmille du côté du roi.)

LISETTE.

J'entends marcher. Est-ce vous ?

LE BARON.

Oui, c'est moi.

LISETTE, à part.

C'est le Baron ! Quel contre-temps !

LE BARON ! à part.

Fesons-là descendre ; et quand je la tiendrai... (*Haut.*) Lisette ! descends, j'ai à te remettre quelque chose, et je me retire tout de suite.

LISETTE.

Débarrassons-nous en vite. — Ouvrez, je suis à vous.

(Le Baron ouvre la porte.)

SCÈNE XIV.

LE BARON, L'OLIVE ET L'INGAMBE cachés.

LE BARON, à part.

PESTE ! m'ayant reconnu, elle se serait bien

gardée de donner le signal. Ce n'est pas assez de faire échouer leur projet, je veux encore avoir le plaisir de les railler à mon aise, en les prenant sur le fait.

(Il va à la porte par laquelle Lisette sort.)

SCÈNE XV.

LISETTE, LE BARON; L'OLIVE. et L'INGAMBE cachés.

LISETTE, sa guitare à la main.

Que me voulez-vous?

LE BARON la fait asseoir sur une des chaises du jardin, qui sont devant la porte du pavillon. Il s'assied aussi.

Asseyons-nous, et jasons un moment.

LISETTE, à part.

Le moment est bien choisi.

LE BARON.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je vous écoute; mais si vous n'avez rien d'intéressant à me dire, permettez, Monsieur que j'aille me coucher; je suis si fatiguée.... Je meurs d'envie de dormir.

LE BARON.

Tu m'as promis de veiller jusqu'à minuit.

LISETTE.

C'est vrai ; mais je crains le serein.

LE BARON.

Tu t'es cependant promenée dans le jardin, après que tu m'as eu dit adieu.

LISETTE, à part.

Il m'a vue, tout est perdu.

LE BARON.

Eh bien ?

LISETTE.

Quelle idée !

LE BARON.

Je t'ai vue. Tu causais même avec quelqu'un qui t'intéresse.

LISETTE, à part.

Il nous a écoutés. (*Haut.*) Comment cela se pourrait-il ? J'étais enfermée.

LE BARON.

Et les fausses clés ? on s'en procure. Je t'ai entendue ouvrir et fermer la porte.

LISETTE, vivement et à part.

Il ne sait rien.

LE BARON.

Je suis au fait. Remets-les-moi de bonne grâce.

LISETTE.

Je n'en ai point. Voyez mes poches.

LE BARON, à part.

C'est ma nièce qui les a, ne désemparons pas la porte.

LISETTE, bas.

Il ne s'en ira pas. Que faire ?

LE BARON, indifféremment.

Je me serai trompé, peut-être ?

LISETTE.

Certainement.

LE BARON.

Qu'as-tu à la main ?

LISETTE.

Ma guitare.

LE BARON.

Pince-m'en un petit air.

LISETTE.

Elle n'est pas d'accord.

LE BARON.

Si... si... Je t'en prie... un air, et je vais me coucher.

LISETTE.

Quel air?

LE BARON.

Le premier qui te viendra en tête.

LISETTE.

Allons.

(Elle pince un air quelconque. A peine est-il fini, qu'on entend le signal.)

LE BARON.

Il y a dans la rue un amateur qui t'applaudit.

LISETTE, à part.

C'est le signal.

LE BARON.

Il faut être honnête. Dès qu'on a du plaisir à t'entendre, pinces-en un second. — *Tandis que tout sommeille*, par exemple.

LISETTE, à part.

Il sait tout. Nous voilà pris. (*Haut.*) Monsieur....

LE BARON.

Allons donc. Faut-il se faire prier, quand on a du talent?

LISETTE.

Vous êtes instruit, je le vois.

LE BARON.

Ah! ah!

LISETTE.

J'embrasse vos genoux...

LE BARON.

Point de grâce. Pince cet air, ou crains mon courroux. Ne bouge pas, obéis; et s'il t'échappe un seul mot...

LISETTE.

Monsieur...

LE BARON.

Mademoiselle, je vous l'ordonne.

LISETTE.

Allons donc.

(Elle pince l'air : Tandis que tout sommeille.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, LUCILE, en homme; LISETTE, LE BARON, L'OLIVE, L'INGAMBE.

(Pendant l'air, le Marquis paraît sur le mur, et Lucile a une jambe hors de la fenêtre par où Lisette a déjà passée. A la fin de la première reprise de l'air, le Marquis saute dans le jardin, et tombe sur ses mains derrière la charmille. En même tems Lucile sort par la fenêtre, et va droit à la grille du fond; l'Olive et l'Ingambe, trompés par l'habit, la prennent pour le Marquis, et la saisissent au milieu du théâtre. Lisette reste pétrifiée sur sa chaise. Lucile a l'air de se débattre, et garde un profond silence, en affectant de cacher sa figure.)

L'OLIVE apercevant le Marquis au haut du mur, se coule tout doucement le long de la charmille qui est du côté de la reine.

Je le tiens. Ah! ah! vous voilà pris à votre tour, monsieur le Marquis.

LISETTE.

L'Olive! c'est lui qui a tout découvert.

LE MARQUIS, sur ses genoux derrière la charmille.

Qu'entends-je!

L'INGAMBE, couchant Lucie en joue.

Ne bougez pas, ou gare.

LE MARQUIS.

Chut! ne fesons pas de bruit,

LE BARON, très-gai.

Bonsoir, monsieur le Marquis. Une autre fois vous serez plus heureux. Point de violence, et l'on ne vous en fera aucune. Allez, mes enfans, reconduisez-le à son hôtel, faites sentinelle à sa porte, et dès que minuit aura sonné, revenez l'un et l'autre. (*On emmène Lucile.*) Tirez la porte sur vous. Bonne nuit, mon voisin, bonne nuit.

SCÈNE XVII.

LISETTE, assise, LE BARON, LE MARQUIS derrière la charmille.

LE BARON, au comble de la joie.

Il se laisse emmener sans dire une parole. Un renard pris au trébuchet ne serait pas plus honteux. (*A Lisette.*) Et toi, perfide, que réponds-tu?

LISETTE.

Que voulez-vous que je réponde? Je vous trompais, je fesais mon métier; mais le diable

a déchaîné l'Olive pour nuire et renverser tous nos projets.

LE BARON.

Allons, je monte chez ma nièce pour la complimenter. Que je vais la surprendre agréablement en lui annonçant la belle issue de son entreprise! elle sait nos conventions; ainsi, qu'elle n'aille pas prendre de l'humeur, cela ne remédierait à rien; j'aurais pris mon parti galamment, qu'elle en fasse de même. Adieu, Lisette; tu mériterais que je te misse à la porte à l'heure qu'il est; mais tu peux remonter à ta chambre quand tu voudras. J'aime trop les gens d'esprit pour t'exposer à coucher à la belle étoile.

(Il rentre dans le pavillon à droite.)

SCÈNE XVIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE.

Il me plaisante, il a raison; il a assez beau jeu pour cela. — Je m'avise; pendant qu'il monte, si Mademoiselle sortait par notre fausse issue. — Excellente idée! (*Elle va à la fenêtre du pavillon.*) Mademoiselle! Mademoiselle!

LE MARQUIS, d'un peu loin.

Lisette !

LISETTE.

Est-ce vous, Mademoiselle?

LE MARQUIS, approchant.

Eh! non. C'est moi.

LISETTE.

Vous! et qui ont-ils donc emmené?

LE MARQUIS.

Ta maîtresse.

LISETTE, avec l'expression de la plus grande joie.

Elle ! Ah ! j'en mourrai de joie. — Elle ! (*Elle court à la porte du pavillon.*) Monsieur le Baron! monsieur le Baron!

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, tais-toi donc! Laisse-moi m'échapper.

LISETTE, le retenant.

Non pas, non pas. Il m'a raillée, il faut que je le raille à mon tour. (*De même.*) Monsieur le Baron ! monsieur le Baron! Eh! venez-donc rire avec nous.

LE MARQUIS.

Tous les hommes sont beaux joueurs quand

ils gagnent; mais quand ils perdent c'est différent. Le baron aura de l'humeur.

LISETTE.

Il n'oserait. Oh! vous ne connaissez pas le personnage. Monsieur le baron! monsieur le Baron!

SCÈNE XIX.

FRANÇOIS; un domestique du capitaine, tous deux avec des bougeoirs; LE BARON, LISETTE; LE MARQUIS, se tenant caché derrière Lisette.

LE BARON.

O CIEL! elle n'était pas dans son lit!

LISETTE.

Eh! non. Elle n'y a pas même été.

FRANÇOIS.

E.... e... elle n'est.... est.... est pas sortie. Je... e.... e.... vous... ous.... dis.

LE BARON, avançant à Lisette, qui laisse voir le Marquis.

Que vois-je?

LISETTE.

Le Marquis.

LE BARON.

Et ma nièce?

LISETTE, avec la plus grande chaleur.

Est chez lui. C'est l'Olive et l'Ingambe qui l'y ont conduite par votre ordre.

LE BARON.

Est-il possible ?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, L'OLIVE, L'INGAMBE.

L'OLIVE, accourant.

Nous l'avons remis chez lui. Minuit a sonné, nous revenons comme vous nous l'avez ordonné. (*Apercevant le Marquis, il recule.*) O ciel ! ai-je la berlue ? Est-ce qu'ils sont deux ?

(L'Ingambe témoigne le même étonnement.)

LISETTE.

Non. Mais monsieur l'Olive est un sot butor.

LE BARON.

Ce n'est point elle qu'ils ont emmenée.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS; LUCILE, FRONTIN, des domestiques avec des flambeaux.

LUCILE, entrant sur le dernier mot et gaîment.

PARDONNEZ-MOI, mon cher oncle. Eh bien! avez-vous perdu?

LE BARON.

Je suis stupéfait.

LISETTE.

Monsieur le Baron, remerciez l'Olive; c'est lui qui vous procure ce beau succès.

L'OLIVE.

Est-ce ma faute? soupçonnais-je son travestissement?

LISETTE.

Quand on écoute une conversation, il faut l'écouter tout entière, autrement on s'expose à faire des sottises.

LE BARON.

Je n'en reviens pas. Mais par quelle ruse?

FRONTIN.

On vous le contera. (*A Lisette.*) Touche là, mon enfant, tu m'appartiens par droit de conquête.

FRANÇOIS.

E... é... éveillera-t-on le ca... a... a... apitaine?

LE BARON.

A l'autre!

LISETTE.

Allons, gai, monsieur le Baron. Un galant homme prend son parti de bonne grâce.

LUCILE.

Mon oncle, quoique j'aie gagné, vous êtes toujours le maître.

LE BARON.

Oh! j'ai perdu. Soit adresse, soit hasard, j'ai perdu. (*Gaîment.*) Tant pis pour le capitaine. Allons, mon neveu, elle est à vous.

LE MARQUIS.

Ah! vous me rendez le plus heureux des hommes!

LUCILE.

Que je vous aime, mon cher oncle! Ah! ça, convenez enfin que vouloir garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible.

FIN DE GUERRE OUVERTE.

LA

NUIT AUX AVENTURES,

OU

LES DEUX MORTS VIVANS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. DUMANIANT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 7 février 1787.

Incidit in Scyllam, vult evitare Charybdim.
VIRG. *Æneid.*

PERSONNAGES.

DON LOUIS, officier supérieur de la marine espagnole. Habit bleu, paremens rouges, large galon d'or, cocarde rouge.

LE MARQUIS DE FONTROSE, jeune officier français : uniforme de chevau-légers.

D. LAMBINOS, ancien costume espagnol, habit noir, passe-poil rouge.

D. JUAN, fils de D. Lambinos; en frac écarlate, cocarde rouge au chapeau.

LE CORRÉGIDOR, en robe courte, fraise et grosse perruque.

FRONTIN, valet de Fontrose, en frac gris, chapeau uni.

FABIO, valet de D. Juan, mis à peu près comme Frontin.

MOSQUITO, postillon de D. Lambinos; en veste écarlate galonnée en argent, à bouffettes de couleur jaune, cheveux plats.

JACQUES VERROUX. geôlier, veste brune à grandes manches pendantes.

LA GRIFFE, chef de recors, en uniforme bleu et cocarde rouge.

PREMIER LAQUAIS, parlant.

DEUXIÈME LAQUAIS, parlant.

UN PORTEFAIX.

DONA ÉLÉONORE, fille de D. Louis, en fourreau blanc.

INÈS, suivante de dona Éléonore.

PERSONNAGES MUETS.

Un Greffier.
Trois Portefaix.
Un Garçon du geolier.
Des Recors.
Deux Hommes portant des flambeaux.

La scène est à Madrid. Les deux premiers actes se passent dans la maison de D. Louis; et le troisième dans la prison.

Nota. Les positions des acteurs sont indiquées en tête de chaque scène.

LA

NUIT AUX AVENTURES,

OU

LES DEUX MORTS VIVANS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon, un cabinet de chaque côté à la seconde coulisse; une table avec une bougie dessus; une porte au fond du salon, qui est celle d'entrée, et qui ferme à clé.

SCÈNE I.

INÈS, seule, avec un flambeau à la main. Elle regarde dans le cabinet du côté du roi, et revient poser son flambeau sur la table.

Elle est vraiment sortie. Toute seule! La nuit sans me rien dire! Il y a quelque amou-

rette en campagne, et l'on m'en fait un mystère! Ah! ma chère maîtresse, cela n'est pas bien, en vérité, vos secrets font mon bien, et me les taire, c'est me mettre dans le cas de vous les dérober. Elle est sans doute au bal avec sa cousine. C'est cela. Le père, qui n'aime plus à danser, et qui aime à dormir, n'aura pas voulu l'y conduire. Nos deux étourdies y sont *incognito*. Ce *domino*, qu'elle a fait faire ces jours passés... Le beau mystère!... Ne valait-il pas mieux me mettre de la partie?... On se défie de moi! On dirait que je suis une babillarde... Cependant, si je voulais me venger, je n'aurais qu'à dire cela au père. D. Louis aime sa fille, mais c'est le Seigneur de Madrid le plus délicat sur l'honneur .. Un cœur de roi, mais vif, emporté... Ah! le voici. Que veut-il, à l'heure qu'il est? Saurait-il?... Je ne sais que penser.

SCÈNE II.

INÈS, D. LOUIS.

D. LOUIS, venant du fond, une lettre à la main.

Inès, il faut que je parle à ma fille.

INÈS.

Que lui dire?

D. LOUIS.

Où est-elle ?

INÈS.

Monsieur...

D. LOUIS.

Tu as un air embarrassé.

INÈS.

C'est... qu'elle est malade.

D. LOUIS.

Ma fille malade!... vite, un médecin. Que je la voie, cette chère enfant.

INÈS.

Oh! ce n'est rien.

D. LOUIS.

En ce cas, ce que je vais lui annoncer lui rendra la santé tout de suite.

INÈS.

Ah ! Monsieur, ne la réveillez pas. Une migraine horrible...

D. LOUIS.

Ce que je vais lui apprendre la fera cesser.

INÈS.

Qu'est-ce donc? Il faudrait que ce fût quelque chose de bien intéressant.

D. LOUIS.

Je t'en réponds. C'est une de ces choses qui rejouissent toujours les filles.

INÈS.

Je meurs d'impatience. Dites-moi donc ?

D. LOUIS.

Tu ne devines pas ? C'est de mariage que je veux lui parler.

INÈS.

Ah ! vous avez raison ; mais une nouvelle comme celle-là, annoncée subitement... la joie jointe à l'agitation de son sang... tout cela pourrait causer une révolution... Vous ne la mariez pas ce soir ? Elle le saura tout aussi bien demain.

D. LOUIS.

On n'apprend jamais trop tôt ce qui peut faire plaisir.

INÈS.

Je la préparerai par degré à votre visite. Mais à qui la mariez-vous ?

D. LOUIS.

Elle ne t'en a rien dit ?

INÈS.

Oh ! non. Dona Éléonore est d'une discrétion...

D. LOUIS.

C'est une fille... unique.

INÈS.

Elle n'est pas comme les autres. Je ne sais jamais rien de ses petites affaires.

D. LOUIS.

Te le dire, c'eût été l'apprendre à tout Madrid.

INÈS.

Bien obligée, Monsieur.

D. LOUIS.

A présent, je n'en fais plus un mystère.

INÈS.

Vous allez donc me nommer le prétendu?

D. LOUIS.

Je t'ai souvent parlé du marquis de Fontrose.

INÈS.

Ce seigneur français qui vous sauva la vie au siége de Gibraltar?

D. LOUIS.

En exposant la sienne pour moi, qu'il connaissait à peine.

INÈS.

Oh! ce sont de braves gens que ces Français ?

D. LOUIS.

En vain voulus-je lui donner des marques de ma reconnaissance : je ne pus lui faire accepter que mon amitié ; mais ma fille m'acquittera envers mon bienfaiteur.

INÈS.

Vous donnez Mademoiselle à ce vieux seigneur.

D. LOUIS.

Non ; mais à son fils qui est brave comme son père, généreux comme tous les militaires de sa nation, beau comme ma fille, et qui la rendra aussi heureuse que je désire qu'elle le soit.

INÈS.

Vous avez raison, voilà une charmante nouvelle pour dona Éléonore.

D. LOUIS.

Je reçois dans l'instant un courrier dépêché par le père ; il me presse de conclure cette union. Ce domestique m'a appris que le fils de mon ami est depuis huit jours *incognito*

à Madrid. Il cherche à voir dona Éléonore sans en être connu. Il la croit peut-être laide, et moi, je veux, sous un nom supposé, la lui faire voir, le punir de sa défiance, le tourmenter un instant, et le rendre ensuite heureux à jamais. J'ai pour cela à me concerter avec ma fille. Entrons chez elle. Sa migraine est peut-être dissipée.

INÈS.

Ah! Monsieur, arrêtez. Vous l'aimez tant. Voudriez-vous courir les risques de l'incommoder?

D. LOUIS.

Cette considération suffit pour modérer mon impatience. Allons, je remonte chez moi. Mais, Inès, conçois-tu ma félicité? Resserrer par les liens du sang les nœuds de l'amitié la plus forte, et faire le bonheur de ma bonne, de ma chère Éléonore en l'unissant au seul homme qui soit digne de la posséder.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

INÈS.

Que je suis heureuse d'avoir pu le détourner d'entrer chez sa fille ! et quand je la sers avec tant d'adresse et de fidélité, devrait-elle avoir quelque secret pour moi ? Oh! je suis trop bonne, en vérité.

SCÈNE IV.

DONA ÉLÉONORE, INÈS.

DONA ÉLÉONORE, entrant précipitamment, un domino à la main.

Serre vite ce domino, ma chère Inès, et que personne dans la maison ne se doute que je suis sortie

INÈS.

Qu'avez-vous, Mademoiselle ?

DONA ÉLÉONORE.

Je suis encore toute troublée.

INÈS.

Qu'avez-vous donc ?

DONA ÉLÉONORE.

Je ne sais si j'aurai la force de te le raconter. Ce soir, à peine étais-tu dehors de mon appartement, que ma cousine est venue me chercher pour aller au bal. J'avais accepté sa proposition avec plaisir; la mère de son hôtesse devait nous y accompagner. C'était la troisième fois que nous y allions ensemble, sans qu'on s'en fût douté. J'écoutais les fleurettes d'un cavalier masqué, très-spirituel, qui, à chaque fois, avait semblé me chercher avec empressement, lorsque Dona Laure s'approchant de moi, m'a dit : « Sauvons-nous, ma chère amie, D. Juan, » je crois, nous a reconnues. » Tu sais, Inès, qu'il aime ma cousine; tu sais combien il est jaloux et capable de faire une esclandre. Pour éviter ses poursuites, nous avons saisi le moment où la foule nous séparait de lui, nous avons gagné la porte, et pour mieux détourner ses soupçons, nous avons pris le chemin qui mène au Mançanarès. Nous marchions à grands pas, lorsque Laure effrayée, a cru reconnaître son jaloux. Elle a redoublé de vitesse en s'écriant : *Qui me sauvera d'un barbare?* Alors un inconnu s'est présenté. Il a couru au-devant de D. Juan; ils ont mis l'épée à la main, et à la faveur des ténèbres, nous avons regagné, elle, son auberge, et moi notre maison où j'arrive plus morte que vive.

INÈS.

Voilà ce que c'est que de courir les aventures.

DONA ÉLÉONORE.

Epargne-moi tes reproches ; ceux que je me fais sont affreux. Heureusement, j'ai trouvé la grande porte ouverte, et dans ma frayeur j'ai oublié de la fermer. Ah ! je n'en puis plus.

INÈS.

Du courage, ma chère maîtresse, on ne vous a point reconnue, voilà l'essentiel. Si l'on vous soupçonne, je déposerai pour vous. Je soutiendrai que vous n'avez pas quitté votre appartement. Nous prouverons *l'alibi*, oui, *l'alibi* : c'est le mot. Avec un peu de hardiesse on sort d'un mauvais pas.

DONA ÉLÉONORE.

Je suis toute tremblante.

INÈS.

J'ai de la fermeté.

DONA ÉLÉONORE.

Je n'oserai mentir.

INÈS.

Je mentirai pour vous.

DONA ÉLÉONORE.

Mais, s'il est arrivé un malheur à D. Juan ?

INÈS.

Tant pis pour lui. Pourquoi s'avise-t-il d'être jaloux, et de courir après les masques ?

SCÈNE V.

FONTROSE, INÈS, ÉLÉONORE.

FONTROSE, venant du fond, et l'épée à la main.

MADAME, si la beauté et la pitié peuvent aller ensemble, ne me refusez pas votre compassion, et sauvez une vie contre laquelle les destins paraissent aujourd'hui conjurés.

DONA ÉLÉONORE.

Je ne suis pas la seule malheureuse ! comptez sur mon secours, s'il peut vous être utile.

LA GRIFFE, en dehors.

Il est ici ; venez tous.

DONA ÉLÉONORE.

Ciel ! qu'entends-je ?

INÈS montre à Fontrose le cabinet qui est à sa droite, et dont la porte est ouverte. Il s'y jette avec précipitation, et ferme la porte sur lui.

Jetez-vous dans ce cabinet.

SCÈNE VI.

INÈS, LA GRIFFE, DONA ÉLÉONORE.

LA GRIFFE, à ses gens qui sont à la porte, mais en dehors.

RESTEZ-LA, vous autres. (*A dona Éléonore.*) Pardon, Madame, si j'entre ainsi chez vous. Un inconnu vient d'assassiner votre cousin.

DONA ÉLÉONORE.

Il est mort?

LA GRIFFE.

On a vu le coupable entrer, en fuyant, dans votre maison. Ne pourriez-vous pas nous dire où il est?

DONA ÉLÉONORE.

Oui, Monsieur, je l'ai vu. Il s'est présenté à la porte de cet appartement, mais y trouvant du monde, il est retourné sur ses pas, et je l'ai vu descendre dans le jardin.

LA GRIFFE.

Allons, enfans, vite au jardin.

SCÈNE VII.

INÈS, DONA ÉLÉONORE.

INÈS.

Quel bonheur! Ils s'en vont.

DONA ÉLÉONORE.

Ma chère Inès, va vite fermer la porte. (*Allant au cabinet où est Fontrose.*) Sortez, Monsieur. Je ne puis revenir de ma frayeur.

SCÈNE VIII.

FONTROSE, sortant du cabinet, DONA ÉLÉONORE, INÈS.

DONA ÉLÉONORE.

Vous avez entendu?

FONTROSE.

Hélas! oui, Madame.

DONA ÉLÉONORE.

Vous voyez, Monsieur, ce que je fais pour vous. On vous accuse d'être l'assassin de mon parent. Les apparences qui semblent vous

condamner, son sang qui demande vengeance, tout a cédé à la parole que je venais de vous donner. Tâchez d'échapper aux poursuites de ma famille, et fasse le ciel qu'après vous avoir préservé d'un premier danger, je n'aie pas le chagrin de vous voir tomber entre les mains de vos persécuteurs.

FONTROSE.

Tant de générosité me pénètre sans m'étonner. Il n'appartient qu'à votre sexe d'unir les grâces à la vertu et à l'indulgence; mais je renoncerais à la protection que vous venez de m'accorder, si vous pouviez me soupçonner coupable du crime dont on m'accuse. La beauté doit secourir l'innocence, mais l'odieux assassin ne doit trouver aucun asile. Daignez me permettre un mot pour ma justification. Je suis Français, depuis huit jours seulement je suis à Madrid, mon nom est Fontrose.

INÈS.

Fontrose !

DONA ÉLÉONORE.

Fontrose !

} ensemble.

FONTROSE.

Serais-je connu de vous ?

DONA ÉLÉONORE.

Continuez, Monsieur, votre récit peut m'intéresser plus que vous ne pensez.

FONTROSE.

J'étais venu à Madrid pour unir mon sort à celui de la fille d'un des premiers officiers de la marine espagnole, D. Louis de Gormas.

INÈS, à part à dona Éléonore.

C'est le prétendu.

DONA ÉLÉONORE.

Qu'entends-je ?

FONTROSE.

Avant d'obtenir la main de dona Éléonore, je voulais chercher les moyens de la voir, sans en être connu. Elle est riche, on pourrait me soupçonner d'un vil intérêt ; elle est belle, on l'aime, sans doute, et son cœur, prévenu pour un autre, pourrait serrer avec douleur ces nœuds formés par son père, et j'ai cru devoir lui sauver les chagrins d'obéir à regret, en partant, même sans me découvrir, si mes soins ne pouvaient parvenir à lui plaire.

DONA ÉLÉONORE.

Rien de plus généreux, sans doute, et ce procédé délicat ne peut manquer de flatter dona Éléonore, si jamais il est connu d'elle. Avez-vous commencé à mettre à exécution ce projet estimable ?

FONTROSE.

Hélas ! Madame, un seul instant a produit

d'étranges révolutions dans mon cœur, et le sort m'a montré qu'il aime à se jouer des vaines résolutions des hommes. Dans l'espoir de voir dona Éléonore sans en être connu, j'ai profité de l'occasion de ces fêtes brillantes, où l'on voit réuni tout ce que Madrid renferme de beautés. Un ami, qui a long-tems habité cette ville, m'y accompagnait. Un de ces hasards assez ordinaires dans ces assemblées tumultueuses, m'a mis à portée de rendre un léger service à une jeune personne en *domino* rose.

DONA. ÉLÉONORE, bas à Inès.

C'est mon inconnu.

FONTROSE.

Les libertés que le masque autorise ont engagé entre nous une conversation assez vive, jamais on ne dit des choses obligeantes avec autant d'esprit. Pour être une personne accomplie, il ne lui faut qu'une figure comme la vôtre; (*Fontrose semble examiner dona Éléonore avec plus d'attention.*) Et même.... je crois voir.... Je vous avoue que je n'ai pu l'entendre sans émotion. J'ai cherché l'occasion de revoir mon aimable inconnue : j'ai revolé deux jours de suite dans le même lieu. Le même habillement me l'a fait aisément reconnaître: mais mon cœur l'eût devinée sous tous les travestissemens imaginables. Le son

enchanteur de sa voix, ses gestes, ses expressions, tous ces riens à qui elle prête des charmes, m'ont enchaîné à elle pour jamais ; et j'ai senti que je l'adorerais, quand elle serait sans beauté ; et qu'une femme peut aisément s'en passer, quand elle y supplée par autant d'aménité, de grâces et d'esprit.

INÈS, bas à Dona Éléonore.

Ce portrait ne vous déplaît pas. Hem !

DONA ÉLÉONORE.

Et cette inconnue, vous ne savez qui elle peut être ?

FONTROSE, avec vivacité.

La plus aimable des femmes !.... Pardon, Madame, j'oubliais que je vous vois ; mais un je ne sais quoi... un certain rapport...

INÈS.

Allez, allez, Monsieur, ma maîtresse n'est point jalouse des éloges que vous faites de la dame au *domino* rose. N'est-il pas vrai, Mademoiselle ?

FONTROSE.

La nature a pourvu à ce que Madame ne portât envie à personne.

DONA ÉLÉONORE.

Ce langage ne me surprend point dans un Français. Mais achevez de m'instruire.

INÈS.

Je suis curieuse de savoir ce qu'est devenue la dame au *domino* rose.

FONTROSE.

Dans l'instant où je goûtais tout le plaisir de l'entendre, une jeune personne en *domino* blanc est accourue, lui a parlé à l'oreille, et l'une et l'autre se sont échappées avec la rapidité de l'éclair. Un mouvement involontaire, la crainte qu'il ne leur arrivât quelque accident, un pressentiment secret, que sais-je enfin? tout m'a engagé à les suivre. Elles n'avaient pas fait deux cents pas, qu'elles ont redoublé de vitesse en jetant un grand cri. J'ai volé à leur secours : un homme, qui paraissait fort en colère, s'attachait à leur poursuite. J'ai compris qu'elles le craignaient : jetant masque et *domino*, j'ai couru à sa rencontre : j'ai voulu lui parler : il a mis l'épée à la main sans daigner m'écouter. L'obscurité, qui rendait l'adresse inutile, lui a sans doute été plus funeste qu'à moi. En cherchant à parer les coups qu'il me portait, je suis tombé à la renverse : mais, en me relevant, je l'ai sans doute atteint d'un coup dangereux : il m'a semblé l'entendre tomber lui-même dans le Mançanarès, auprès duquel notre combat s'était passé. La garde, qu'avait attirée le bruit de mes armes, m'a empêché de le se-

courir, et m'a forcé à chercher mon salut dans la fuite; et, sans votre généreux secours, je devenais la victime d'une aventure où je suis plus malheureux que coupable.

SCÈNE IX.

FONTROSE, DONA ÉLÉONORE, INÈS, D. LOUIS, en dehors.

D. LOUIS.

Ouvre, ouvre, Inès.

INÈS.

Rentrez chez vous, Mademoiselle. (*Éléonore va au cabinet à sa gauche, Fontrose fait quelques pas pour la suivre; Inès, qui se trouve entre les deux, lui fait faire un demi-tour, et lui montre le cabinet où il a déjà été.*) Et vous, Monsieur, ici, s'il vous plaît.

(Fontrose entre dans le cabinet, et Inès va ouvrir à D. Louis. Tout cela s'exécute avec la plus grande vivacité.)

SCÈNE X.

D. LOUIS, INÈS.

D. LOUIS, en robe de chambre.

Pas encore couchée ?

INÈS.

J'y allais. Et vous, Monsieur ?

D. LOUIS.

On vient de m'éveiller en sursaut. Des gens entrent dans mon appartement, furetent partout ; je les prends pour des voleurs ; je me lève, je les charge, et les imbéciles me laissent tout le loisir de les rosser à mon aise, avant de m'instruire qu'ils sont archers de la justice, et qu'ils cherchent un homme qui vient d'assassiner mon neveu.

INÈS.

On n'a pas assassiné votre neveu

D. LOUIS.

Que me disent donc ces marauds-là ?

INÈS.

Il s'est battu.

D. LOUIS.

Battu ! à la bonne heure. Et d'où sais-tu cela ?

INÈS.

J'étais... sortie : j'ai vu la dispute... Votre neveu avait tort.

D. LOUIS.

N'importe. On dit que son adversaire s'est sauvé dans ma maison. Que tous mes gens se mettent sur pied, qu'on cherche partout. Holà ! hé ! quelqu'un

INÈS.

Hé ! Monsieur, laissez ce vilain métier aux gens qui sont payés pour le faire. Ce n'est pas ainsi que se venge un gentilhomme.

D. LOUIS.

Tu as raison. Que mon beau-frère, dont le sang est plus tranquille, poursuive juridiquement le meurtre de son fils : pour moi, si je rencontre le coupable, je sais ce qu'il me reste à faire.

INÈS.

Je vous reconnais, Monsieur.

D. LOUIS.

Mon cher beau-frère ! Il dort tranquillement, sans doute, pendant que l'évènement

le plus affreux va porter la désolation dans sa famille. Je vais lui écrire cette nouvelle. Je suis curieux de savoir si cela pourra l'émouvoir. Il y a de l'encre et du papier dans ce cabinet. (*Il va à la porte du cabinet.*) Il est fermé ?

INÈS, se fouillant.

Oui, Monsieur. Je ne sais ce que j'ai fait de la clé.

D. LOUIS.

Il n'y a qu'à jeter la porte en dedans.

INÈS.

Au lieu d'écrire, n'est-il pas plus court de faire dire à D. Lambinos de passer tout de suite ici ?

D. LOUIS.

Ah! j'oubliais... Il doit cette nuit même retourner dans ses terres. S'il était parti, il ne saurait cela que demain matin, et les affaires veulent être menées chaudement. Holà! Laurenzo, Farugo ?

INÈS.

Vous aller éveiller Mademoiselle.

D. LOUIS.

Allons : je vais m'habiller, j'irai moi-même. Ma présence peut lui être nécessaire. Je pourrai l'aider de mes conseils, le consoler

peut-être. J'y vole. Dans une pareille aventure, on ne saurait mettre trop de zèle et d'activité.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

INÈS, FONTROSE, DONA ÉLÉONORE,

Dona Éléonore sort du cabinet. Inès va au cabinet où est Fontrose.

DONA ÉLÉONORE, paraissant à demi.

Il est parti?

INÈS.

Sortez, Monsieur.

FONTROSE.

Permettez, Madame, que je m'éloigne, et que je vous garantisse du danger où vient de vous exposer votre bonté pour moi.

DONA ÉLÉONORE.

Vous me faites frémir.

FONTROSE.

Mais, en vous quittant, ne puis-je savoir à qui je dois la liberté dont je jouis! et m'interdiriez-vous la douceur de pouvoir un jour vous en témoigner ma reconnaissance?

DONA ÉLÉONORE.

Votre franchise doit exciter la mienne. Je suis Dona Éléonore.

FONTROSE.

La fille de don Louis de Gormas ? Quelle rencontre !

DONA ÉLÉONORE.

Votre père sauva autrefois la vie au mien. J'ai le bonheur d'être utile au fils de notre bienfaiteur et je rends grâce au sort de m'en avoir fourni l'occasion.

FONTROSE.

On m'avait commandé de vous aimer ; Madame, il m'eût suffi de vous voir ; vos yeux en donnent l'ordre. Ah ! pourquoi... ?

DONA ÉLÉONORE, l'interrompant.

J'entends. La dame au *domino* rose...

INÈS.

Nous n'avons pas le tems de pousser l'épreuve plus loin. La coquetterie, l'amour-propre des femmes se plaisent à ces détours, se nourrissent de ces louanges que l'on peut écouter sans rougir; mais le cas exige promptitude et sincérité. Oui, Monsieur, vous rencontrez, dans votre bienfaitrice, dona Éléonore et la dame au *domino* rose, cette femme si spirituelle qui peut se passer de beauté.

Vous lui pardonnerez, sans doute, d'avoir quelque agrément, et vous ne lui saurez pas plus mauvais gré du plaisir qu'elle a pris à la conversation de l'inconnu du bal.

FONTROSE.

Qu'entends-je! Quelle aventure étonnante! Quoi, Mademoiselle?

DONA ÉLÉONORE.

Je lui ai tout raconté.

INÈS.

Et Mademoiselle acquittera sans peine la dette de son père.

FONTROSE.

La fortune m'accable et de maux et de biens. Je pourrais obtenir la plus aimable des femmes, et un événement aussi cruel que malheureux va m'en séparer à jamais.

INÈS.

Voilà bien les amans : ils portent tout à l'extrême. Mais je vois plus de bien que de mal dans cette aventure. On veut vous marier ensemble, vous êtes disposés à vous aimer, il n'y a pas de malheur là. Mademoiselle va au bal; on l'insulte, vous la défendez : c'est le devoir de tout loyal chevalier. Vous tuez l'agresseur, c'est tant pis pour lui : c'est un cousin; mais ce n'est pas votre faute. On vous

SCÈNE XII.

FONTROSE, DONA ÉLÉONORE.

FONTROSE.

Dona Eléonore me permet donc de me présenter chez son père.

DONA ÉLÉONORE.

Si elle avait le droit de vous en prier, elle en userait. Elle n'a que celui de vous reprocher de ne l'avoir pas fait plus tôt.

FONTROSE.

Je sens mes torts, et mon bonheur est parfait, si vous les oubliez.

SCÈNE XIII.

FONTROSE, DONA ÉLÉONORE, INÈS.

INÈS.

La nuit est des plus obscures. Il est possible de sortir sans être aperçu. Cependant j'entends encore du bruit dans les cours.

FONTROSE.

Tout doit céder à la crainte de l'exposer.

D. ÉLÉONORE.

Ah ! Monsieur, je frémis.

FONTROSE.

Adieu, Madame.

SCÈNE XIV.

FONTROSE, DONA ÉLÉONORE, INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO, entre comme Fontrose va sortir.

Hé bien ! me voilà, vous autres.

DONA ÉLÉONORE.

Le valet de mon oncle ! il vous a vu. Que faire ?

INÈS, à part, à Dona Eléonore.

Il ne le connaît pas.

MOSQUITO.

Pardine ! je viens d'avoir une fière peur.

INÈS.

Tu n'es pas le seul.

MOSQUITO.

Là-bas dans la cour, il y a un tas d'alguazils...

DONA ÉLÉONORE, à Fontrose qui se tient toujours derrière elle. Inès va fermer la porte.

Ah ! Ciel ! ne sortez pas.

MOSQUITO.

Je venais ici, moi. V'là t'i pas qu'un grand coquin qui devait être bien laid, car il avait une vilaine voix, m'a sauté dessus. Il criait comme un enragé, c'est lui, c'est lui ; à moi camarades. Eh ! oui, c'est Mosquito, que j'ai dit. — Mosquito, le postillon de don Lambinos ? — Eh ! oui, Monsieur. — Eh ! va-t'en donc, animal, nous t'avons pris pour l'étranger qui a tué le fils de ton maître. Pardine ! vous êtes une grande bête, que je lui ait fait. Là dessus il m'a poussé de toute sa force, m'a régalé d'une paire de coups de pied... Oh ! ça, de main de maître ; et vite, j'ai pris la poudre d'escampette, et me voilà.

INÈS.

Te voilà, c'est bien fait ; mais, va-t'en, nous voulons nous coucher.

MOSQUITO.

C'est aussi pour ça que je viens ici, moi.

INÈS.

Comment ? Pour ça ?

MOSQUITO.

Eh ! oui, et mon maître aussi.

INÈS.

Quel galimatias nous fais-tu ? Explique-toi donc.

MOSQUITO.

N'y a pas de galimaias, c'est bien clair. don Lambinos, sa fille, Rosine et moi, nous sommes tous quatre à la rue.

INÈS.

A la rue ?

MOSQUITO.

Nous devions partir cette nuit. Nous avions quitté et payé notre auberge; un Anglais était avec son monde dans nos lits, mon maître et sa compagnie en voiture, moi à cheval tout botté ; déjà on disait, fouette postillon, quand voilà qu'on nous apprend qu'on a tué don Juan. Mon maître se prend à dire, c'est-i possible! Moi, je reste tout ébahi. Les autres descendent de carrosse, les gens de la poste emmènent mon cheval ; comme je n'ai pas voulu aller à l'écurie, j'en suis descendu, et, pendant qu'ils sont là-bas à deviser sur ça, je suis venu ici. Je vous ai donné la préférence, parce que je ne connais personne autre dans la ville.

INÈS, à Dona Eléonore.

Il faut le renvoyer.... (*Haut.*) Veux-tu

rendre un grand service à ton maître et à nous aussi?

MOSQUITO.

Ça va sans dire.

INÈS.

Les alguazils sont là-bas?

MOSQUITO.

Pardine! oui, prêts à se jeter sur le premier venu, et à l'étriller comme il faut, comme ils m'ont fait à moi.

INÈS.

Il faut le leur pardonner, s'ils t'ont pris pour un autre; mais ils n'en veulent qu'à celui qui a tué don Juan. Il faut le leur faire prendre.

MOSQUITO.

Je ne demande pas mieux, car ce pauvre don Juan me donnait toujours la pièce, et à présent qu'il est mort, il ne me donnera plus rien. Ce n'est pas l'intérêt qui me fait parler, au moins, mais c'est que c'était un si bon maître; un peu vif, à la vérité, mais le cœur excellent; et je parie bien que ça ne serait pas arrivé à son domestique, ce vilain Fabio, qui ne sait que me battre et me dire des sottises.

INÈS.

Voilà une occasion de te venger. Ce mon-

sieur que tu vois là, est venu nous apprendre à l'instant que l'auteur de cette action est caché dans notre remise.

MOSQUITO.

Pardine! si j'avais su ça plus tôt il faut vite le dire à ces autres, pour qu'ils laissent les passans tranquilles, (*Riant.*) Messieurs ? Messieurs ?

INÈS.

Tais-toi donc. Ils entreraient ici.

MOSQUITO.

Qu'est-ce que cela me fait à moi ?

INÈS.

Cela nous fait à nous. Il ne faut pas qu'on sache que c'est Monsieur qui nous a donné cet avis.

DONA ÉLÉONORE.

Et sur-tout, garde-toi de dire à mon père que tu l'as vu chez moi.

MOSQUITO, à Inès, mystérieusement.

Ah! ah! est-ce que c'est quelqu'un de ces gens qui vont voir les demoiselles, quand les pères n'y sont pas ?

INÈS, avec embarras.

Eh ! non, animal... C'est... que c'est un

étranger... que don Louis connait pourtant.. C'est qu'il vient de Catalogne.

MOSQUITO

Il aura peut-être vu don Henri, le frère de dona Éléonore.

INÈS, avec embarras.

Oui, il l'a vu... Mais... tu ne sais pas?

MOSQUITO, saluant Fontrose.

Il se porte bien?

INÈS.

Au contraire... Il est mort... Une lettre...

MOSQUITO.

Que don Henri a écrite.

INÈS.

Benêt! puisqu'il est mort... Mais son colonel... Ce Monsieur vient ici porter cette nouvelle.. Il ne faut pas dire cela à don Louis... S'il le voyait seulement, il s'en douterait... Tant de malheurs à la fois... Tu sens bien nos raisons?

MOSQUITO.

Oh! je comprends bien que je ne vous comprends pas. Mais que puis-je faire à tout cela?

DONA ÉLÉONORE.

Mon cher Mosquito, voilà dix piastres for-

tes, pour aller dire aux algulazils que le meurtrier de don Juan est là-bas dans la remise. Rends-moi ce service, pour me tirer de l'inquiétude où je suis.

MOSQUITO.

J'y vas, Mam'selle, et tout de suite. C'est bien à la remise. Allez, Mam'selle, soyez tranquille, c'est tout comme s'il était pris. (*Il sort en répétant entre les dents.*) A la remise, à la remise.

SCÈNE XV.

FONTROSE, DONA ÉLÉONORE, INÈS.

DONA ÉLÉONORE.

Jamais aventure ne fut aussi cruelle!

INÈS, passant entre les deux.

Il ne s'agit pas de soupirer et de se plaindre : le danger est pressant. Il faut courir vite au remède. Suivez-moi, Monsieur, je vais, par un escalier dérobé, vous mener dans un lieu d'où vous pourrez braver vos ennemis et leurs recherches.

DONA ÉLÉONORE.

Ah! que je crains!

FONTROSE.

Calmez vos inquiétudes. Mes dangers me sont chers. Sans eux j'ignorerais l'intérêt que vous daignez prendre à mon sort.

INÈS.

Rassurez-vous, ma chère maîtresse, rassurez-vous. Je réponds de Monsieur. Il est sous ma conduite, et sous la sauve-garde de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon avec une grande cheminée tournante dans le fond, et deux portes à droite et à gauche de la cheminée.

—

SCÈNE I.

FONTROSE, INÈS.

INÈS, passant la première, un flambeau à la main : elle le pose sur la table qui est au fond, du côté de la reine.

Depuis le départ de don Henri, le frère de dona Eléonore, cette chambre-ci n'est guère habitée. don Louis la traverse quelquefois pour aller à sa bibliothèque; mais il n'y a pas d'apparence que l'envie de lire l'aille prendre au milieu de la nuit. Cependant, si vous entendiez le moindre bruit, vous pourriez vous réfugier derrière cette cheminée tournante. Personne dans cette maison ne connaît cette retraite, et si vous n'y trouvez pas toutes les commodités de la vie, vous y rencontrerez, ce qui a bien son prix dans ce moment, un asile aussi sûr que tranquille.

FONTROSÉ.

Je saurai reconnaître vos soins généreux.

INÈS.

Fi donc! ne me parlez pas de récompense, vous m'ôteriez tout le plaisir que j'ai à vous rendre service.

FONTROSE.

Ces sentimens font votre éloge.

INÈS,

Adieu, Monsieur; nous ne vous laisserons pas à vos réflexions, et, dès que nous le pourrons, nous viendrons adoucir les ennuis de votre solitude.

FONTROSE.

Un mot encore. Daignez envoyer à l'hôtel de France, où je loge, quelqu'un de confiance pour dire à mon valet-de-chambre qu'il soit sans alarmes sur mon sort. Il était auprès de moi lors de mon aventure, et ne me voyant pas revenir, je craindrais que son inquiétude ou son indiscrétion ne vinssent à découvrir ce que j'ai tant d'intérêt à cacher.

INÈS.

Vous avez raison. Un seul mot imprudemment lâché pourrait tout perdre. Je me charge du soin de l'aller trouver moi-même. C'est à l'hôtel de France?

FONTROSE.

Oui.

INÈS.

Il se nomme ?

FONTROSE.

Frontin.

D. LOUIS, en dehors.

Venez-donc, venez-donc. C'est ici.

INÈS.

Ah ! Qu'entends-je ? Aurait-on découvert ? Cachez-vous, Seigneur Fontrose.

(Fontrose passe derrière la cheminée qui tourne sur un pivot. Inès a l'air de chercher quelque chose.)

SCÈNE II.

INÈS, D. LOUIS.

D. LOUIS, un flambeau à la main : il le pose sur la table.

Que fais-tu là ?

INÈS.

Rien. J'y cherchais la clef du cabinet, que je croyais y avoir perdue.

D. LOUIS.

Tu la chercheras une autre fois. Retire-toi

dans ta chambre. Je cède cet appartement à D. Lambinos.

INÈS, à part.

Quel contre-tems! (*Haut.*) Donnez-lui plutôt la chambre de Mademoiselle.

D. LOUIS.

Eh bien, oui! Déloger ma fille pour les autres! J'aime mon beau-frère, sans doute; mais, ne lui en déplaise, ma fille m'est encore plus chère que lui. Elle partage son appartement avec sa cousine, et c'est bien assez.

INÈS.

Les égards qu'on doit aux étrangers...

D. LOUIS.

Qu'appelles-tu, étranger? mon beau-frère! Oh! je ne suis pas avec lui sur le ton de la cérémonie : d'ailleurs, cet appartement n'est-il pas commode? Le cabinet à droite sera pour son domestique; cette chambre, pour lui : il y trouvera un petit lit assez passable, où tous les jours je fais la méridienne. S'il ne peut pas dormir, je lui mettrai entre les mains un excellent traité sur la tactique, que j'ai enrichi de notes, de réflexions, et embelli d'un commentaire.

INÈS.

S'il ne dort pas alors, ce ne sera pas votre

faute. (*A part.*) Et notre pauvre prisonnier, ne le voilà pas mal.

D. LOUIS.

Où s'est-il donc arrêté, cet original? Il agit comme il parle, tout par poids et par mesure. Va lui dire que je l'attends pour l'installer.

INÈS.

D. Lambinos? je n'ai jamais eu l'honneur de le voir.

D. LOUIS.

Tu le trouveras au bas de l'escalier. Tu le reconnaîtras à son air pensif, à sa démarche lente et compassée, à sa gravité taciturne.

INÈS, à demi-voix.

Ah! si je pouvais l'informer!

D. LOUIS.

Rien n'est si facile. Quoiqu'il parle peu, il entend à merveille.

INÈS.

Comment faire?

D. LOUIS.

Hé! va donc. Ils sont tous d'accord pour m'impatienter.

INÈS, prend un flambeau en s'en allant.

Ah! pauvre malheureux! te voilà bien logé!

(Elle sort par la porte à droite des spectateurs.)

SCÈNE III.

D. LOUIS.

Elle est folle, cette fille. Quel intérêt va-t-elle s'ingérer de prendre à mon beau-frère, qu'elle ne connaît pas encore !

SCÈNE IV.

D. LOUIS. D. LAMBINOS, UN DOMESTIQUE.

(Le domestique, un flambeau à la main, passe devant Lambinos, qu'il éclaire : ensuite il entre dans la chambre que D. Louis a indiqué devoir être celle de D. Lambinos, et qui est celle à droite des spectateurs. Il en sort un instant après sans flambeau.)

D. LOUIS.

Eh ! arrivez donc.

D. LAMBINOS.

J'arrive.

D. LOUIS.

Voulez-vous vous coucher ?

D. LAMBINOS.

Non.

D. LOUIS.

Voulez-vous paser la nuit à lire?

D. LAMBINOS.

Non.

D. LOUIS.

Que voulez-vous donc faire?

D. LAMBINOS.

Réfléchir.

D. LOUIS.

Vous en avez sujet. Vous perdez un fils unique.

D. LAMBINOS.

J'en suis fâché.

D. LOUIS.

Quel est votre dessein?

D. LAMBINOS.

De me venger?

D. LOUIS.

C'est naturel. L'honneur l'exige : il faut chercher le coupable.

D. LAMBINOS.

L'arrêter.

D. LOUIS.

Et puis, en champ clos....

D. LAMBINOS.

Vieux préjugé.

D. LOUIS.

Quoi donc?

D. LAMBINOS.

Le faire pendre.

D. LOUIS.

Le faire pendre! Et si c'est un gentilhomme?

D. LAMBINOS.

Décapiter.

D. LOUIS.

Hum! quel homme vous êtes! Quand on m'a offensé, je me venge tout de suite dans le moment où mon sang bout encore de colère; mais quand j'ai dormi, je pardonne, et je mourrais de chagrin, si j'avais confié à la justice la punition d'une faute que l'étourderie ou le hasard seul a fait commettre.

D. LAMBINOS.

Abus!

D. LOUIS.

Vous n'avez donc jamais senti le plaisir qu'il y a à s'acquérir par la clémence le cœur d'un ennemi?

D. LAMBINOS.

Jamais.

D. LOUIS.

Et, quand votre vengeance est satisfaite, qu'éprouvez-vous ?

D. LAMBINOS.

Je jouis.

D. LOUIS.

Que je vous plains !

D. LAMBINOS.

Vous êtes libre.

D. LOUIS.

Quels tristes plaisirs !

D. LAMBINOS.

Ce sont les miens.

D. LOUIS.

Quel homme !

D. LAMBINOS.

Adieu.

D. LOUIS.

Si vous ne pouvez pas dormir, et que vous vouliez prendre l'air, allez sur la terrasse au bout du corridor.

D. LAMBINOS

C'est bon.

(Il entre dans la chambre indiquée.)

SCÈNE V.

D. LOUIS.

Ah! quel homme! Quel caractère vindicatif! Que je plains ceux qui peuvent avoir besoin de son indulgence! Le plaisir de faire punir l'auteur de la mort de son fils le consolerait, je crois, de sa perte.

SCÈNE VI.

MOSQUITO, D. LOUIS.

MOSQUITO, accourant du dehors.

Il est pris! Il est pris!

D. LOUIS.

Qu'as-tu donc à crier de la sorte?

MOSQUITO.

Il est pris, vous dis-je; voilà mon argent gagné.

D. LOUIS.

Qui est pris, animal?

MOSQUITO.

Pardine, celui qui a tué don Juan.

SCÈNE VII.

D. LOUIS, MOSQUITO, FRONTIN, LA GRIFFE, RECORS.

LA GRIFFE.

Marchez, marchez.

FRONTIN.

Hé! Messieurs, pardon, je ne suis pas coupable.

LA GRIFFE.

Nous l'avons trouvé tapi dans un coin de la remise.

MOSQUITO.

Dam'! Elle a bon nez, mademoiselle Inès; elle a deviné qu'il était là.

SCÈNE VIII.

D. LOUIS, FRONTIN, LA GRIFFE, RECORS.

FRONTIN.

Ah! Seigneur, vous avez l'air d'un bon humain, faites que l'on me relâche! Ayez

pitié du plus pacifique et du plus innocent de tous les hommes.

D. LOUIS.

Un pareil drôle aurait tué mon neveu! Cela n est pas possible.

FRONTIN.

Vous êtes connaisseur en physionomie, je le vois bien; mais ces Messieurs veulent à toute force que ce soit moi qui ai tué un jeune homme que je n'ai jamais vu. Qu'ils me regardent bien. Est-ce que j'ai l'air d'un spadassin, moi qui de ma vie n'ai manié ni sabre, ni épée, ni autre arme quelconque, tant j'ai en horreur l'effusion du sang.

LA GRIFFE.

Il fait le chien couchant à cette heure; mais c'est pour cacher son jeu. Que fesais-tu dans cette remise?

FRONTIN.

Hélas! c'est la peur et le hasard qui m'y avaient conduit.

D. LOUIS.

Peur de qui?

FRONTIN.

De ces Messieurs.

D. LOUIS.

Que craignais-tu?

FRONTIN.

Ce qui m'est arrivé : d'être pris pour un autre.

D. LOUIS.

Explique-toi, maraud, ou je te fais d'abord distribuer deux cents coups d'étrivière.

FRONTIN.

Que voulez-vous savoir ?

D. LOUIS.

La vérité. Tu ne te serais pas caché dans cette maison, si tu n'étais pas complice de la mort de mon neveu. Parle. Tu es au fait. Réponds. — Qui es-tu ? D'où viens-tu ? A qui appartiens-tu ? Comment tout cela s'est-il passé ? Eh bien ? Pour te dénouer la langue, faut-il commencer par te tenir parole ?

FRONTIN.

Cette précaution est inutile. Je parlerai bien sans cela; mais laissez-moi mettre de l'ordre dans mes idées. Vous me faites tant de questions à la fois, que, de peur de mal parler, je ne sais trop par où commencer mon récit.

D. LOUIS.

Par l'essentiel. Qui a tué mon neveu ?

FRONTIN.

C'est mon maître.

D. LOUIS.

Ton maître?

FRONTIN.

Oui, je vous le jure. A la sortie du bal ils ont pris dispute, je ne sais trop sur quoi. Par respect, je me tenais éloigné du lieu du combat; à peine avaient-ils croisé le fer, que j'ai vu courir mon maître, j'ai couru aussi; votre porte s'est trouvée ouverte; je me suis réfugié chez vous, et vous savez le reste.

D. LOUIS, aux archers.

Je réponds de ce drôle. — Tâchez, vous autres, de vous assurer de la personne de son maître, et me le conduisez.

LA GRIFFE.

Allons, camarades, allons consommer l'ouvrage.

SCÈNE IX.

D. LOUIS, FRONTIN.

D. LOUIS.

Je les ai fait retirer pour être seul instruit de toute cette aventure; mais songe que le moins qui puisse t'arriver, est d'être pendu, si tu mens d'un seul mot.

FRONTIN.

Je serai véridique.

D. LOUIS.

Qui est ton maître? Est-ce un gentilhomme ?

FRONTIN.

Ah ! oui Son père est un vrai marquis, qui est noble même.

D. LOUIS.

A la bonne heure. Tu ne mens pas, au moins ? Comment se nomme-t-il.

FRONTIN.

Fontrose.

D. LOUIS.

Fontrose ! le fils du marquis de Fontrose, colonel au service de France ?

FRONTIN.

Justement.

D. LOUIS.

Arrivé depuis peu à Madrid pour épouser la fille de don Louis de Gormas ?

FRONTIN.

Oh ! vous le connaissez.

D. LOUIS.

Ah ! malheureux, que m'as-tu dit ?

FRONTIN.

Son nom véritable.

D. LOUIS, à lui-même.

Si c'est le fils du marquis de Fontrose, mon neveu n'a point été assassiné.

FRONTIN.

Cela est vrai.

D. LOUIS, à part.

Non. Je ne souffrirai pas que le fils de mon bienfaiteur soit livré entre les mains de la justice. Il faut que je le trouve. Où est-il?

FRONTIN.

Je n'en sais rien.

D. LOUIS.

Je vais le chercher moi-même. Si tu le vois avant moi, garde-toi de lui dire mon nom.

FRONTIN.

Eh! comment le lui dirais-je! Je ne sais pas encore chez qui j'ai l'honneur d'être.

D. LOUIS.

Tant mieux. Je te tiendrai sous la clef jusqu'après l'événement; et si tu fais le moindre effort pour sortir, je te fais expirer sous le bâton.

FRONTIN.

Vous m'enchaînez par ces paroles.

D. LOUIS, à lui-même.

C'est le seul moyen de concilier ce que je dois au sang et à la reconnaissance. Je vais chercher Fontrose, je me bats avec lui. Si j'ai le malheur de le tuer, mon neveu est vengé, je l'écrirai au marquis, et il m'approuvera. — Si je succombe, eh bien! en cachant mon duel, je vais faire mes dispositions pour qu'on lui laisse ma fille, et la moitié de tous mes biens.

(Il va prendre le flambeau qui est sur la table, et sort par la porte à droite des spectateurs, et qu'il ferme sur lui.)

SCÈNE X.

FRONTIN.

Il emporte la lumière, il ferme la porte sur lui. Que vais-je devenir! Cet homme-là n'a pas l'air d'entendre raison, et j'ai bien la mine de payer chèrement les sottises de mon maître. Mais qu'est-il devenu lui-même? Comment l'instruire de ma triste situation?

SCÈNE XI.

FONTROSE, FRONTIN.

FONTROSE, sortant de derrière la cheminée, et avançant à très-petits pas, à demi-voix.

La place est, je crois, libre. Je ne sais si je me suis trompé ; mais il m'a semblé reconnaître la voix de Frontin. Serait-il ici ? L'aurait-on été chercher ?

FRONTIN, a témoigné sa peur pendant que Fontrose parlait.

Qu'entends-je ? Je ne suis pas seul. On avance. C'est fait de moi... Qui est là ?

FONTROSE, toujours de loin.

C'est lui. Frontin ? Frontin ?

FRONTIN.

On m'a nommé. Ah ! qui que vous soyez, ne me tuez pas.

FONTROSE, le touchant.

Est-ce toi ?

FRONTIN, tombant.

Ah ! je suis mort.

FONTROSE.

Rassure-toi. C'est moi.

FRONTIN.

Vous! bien vrai?

FONTROSE.

Oui, c'est moi. Poltron!

FRONTIN.

A votre façon de me parler, je vous reconnais bien.

FONTROSE.

C'est fort heureux.

FRONTIN.

Mais vous êtes donc sorcier! Comment vous trouvez-vous ici? D'où sortez-vous?

FONTROSE.

De derrière la cheminée tournante de cet appartement.

FRONTIN.

Qui vous y a mis?

FONTROSE.

Une femme charmante.

FRONTIN.

A la bonne heure. Je respire.

FONTROSE.

Qui t'a conduit ici ?

FRONTIN.

Les gens de la justice, qui m'ont pris pour vous.

FONTROSE.

Avec qui étais-tu là ?

FRONTIN.

Avec le maître de la maison.

FONTROSE.

Que te disait-il ?

FRONTIN.

Des choses fort désagréables. Il m'a lestement proposé deux cents coups d'étrivières, qu'il aurait, je crois, pris la peine de me distribuer lui-même et sur-le-champ, si je ne lui eusse pas avoué que c'est vous qui êtes l'auteur de la mort de son neveu.

FONTROSE.

Quoi ! misérable ! tu lui as dis mon nom ?

FRONTIN.

Le moyen de ne pas répondre à cette manière d'interroger ?

FONTROSE, le prenant au collet.

Tu mourras de ma main.

FRONTIN.

Il voulait m'assommer... si je refusais de dire la vérité et vous voulez me tuer pour l'avoir dite !

FONTROSE.

Rien ne te sauvera de ma vengeance.

FRONTIN.

Vous autres, maîtres, vous voulez toujours avoir raison : vous ne vous mettez jamais à la place d'un pauvre domestique.

FONTROSE.

Malheureux ! sais-tu que c'est don Louis de Gormas ?

FRONTIN.

Est-ce ma faute ?

FONTROSE.

Sais-tu que ton indiscrétion me perd, et m'arrache son aimable fille ?

FRONTIN.

Pouvais-je deviner? Mais la femme charmante qui vous a mis là saura bien vous tirer d'embarras et vous mettre en lieu de sûreté.

FONTROSE.

Eh ! que m'importe ? A présent que je suis connu pour l'auteur de la mort du neveu de don Louis, puis-je prétendre à son alliance ?

FRONTIN.

Il ne vous reste plus qu'un parti à prendre.

FONTROSE.

Et c'est?

FRONTIN.

De quitter ce pays-ci bien promptement, s'il est possible; de retourner en France, et d'y attendre que l'affaire soit assoupie.

(L'on entend du bruit sur l'escalier.)

FONTROSE.

On vient.... Je rentre... toi, reste-là.

FRONTIN, voulant suivre Fontrose.

Ah! par pitié, cachez-moi avec vous.

FONTROSE, le repoussant.

Non. Reste, te dis-je.

FRONTIN, le tenant.

Ils me tueront, Monsieur.

FONTROSE.

Viens, poltron infâme.

(Il entre derrière la cheminée avec Frontin.)

SCÈNE XII.

MOSQUITO, DEUX DOMESTIQUES, qui entrent un moment après lui.

MOSQUITO, portant sur son bras une robe, appelée gaule, à laquelle tient un mantelet. Il dépose le tout sur un fauteuil à sa gauche ; il tient à sa main un bougeoir sur lequel est une lettre bien visible.

MONSIEUR?... Don Louis nous a dit de vous mettre à la porte, en vous donnant cette lettre. Prenez donc... Est-ce que vous ne voyez pas que je suis embarrassé ?... Monsieur ?... Laquais, ou ce qu'il vous plaira, où êtes-vous donc ?

UN LAQUAIS, à un autre chargé de paquets: il indique le cabinet à droite de la cheminée (pour les spectateurs.) Le laquais y entre, et sort sur le champ.

Mets tout cela dans le cabinet.

MOSQUITO.

Il disait, don Louis, que je le trouverais dans cette chambre.

LE LAQUAIS.

Qui donc ?

MOSQUITO.

Le domestique de celui qui a tué don Juan. don Louis, qui a quelque chose de consé-

quent à dire au maître, m'avait recommandé de donner la clef des champs à ce pauvre diable qu'il avait renfermé ici, et de lui dire de porter cette lettre à son adresse. Où s'est-il donc fourré ?

LE LAQUAIS, à l'autre laquais.

Il n'y a personne dans ce cabinet ?

DEUXIÈME LAQUAIS.

Non.

LE LAQUAIS.

Il se sera sauvé par la fenêtre.

MOSQUITO.

Et pouf ! le v'là dans la rivière. Mais qu'il est donc bête, celui-là ! Et moi donc, vous autres, où est-ce que je vais coucher ?

LE LAQUAIS.

Ici.

MOSQUITO.

Ici ! Par terre donc ? Est-ce qu'il n'y a pas non plus de lit dans le cabinet ?

LE LAQUAIS.

Non.

MOSQUITO.

C'est joli, ça ! Moi, qui tombe de sommeil et qui aime mes aises, comme si j'étais un

maître, il faudra que je passe la nuit dans un fauteuil.

LE LAQUAIS.

Te voilà bien malade!

MOSQUITO.

Nous ne sommes plus que moi seul de ma famille. Il faut que je me ménage.

LES LAQUAIS, s'en allant.

Bonne nuit, Mosquito, bonne nuit.

(Ils ferment la porte.)

SCÈNE XIII.

MOSQUITO.

Bonne nuit, Mosquito! Comment est-ce que je vas m'arranger dans ce cabinet! Pardine, on ne se gêne guère ici. Il n'a guère d'attention, don Louis! On dirait que je suis un chien, et je suis pourtant une personne, moi.

(Il entre dans le cabinet à gauche des spectateurs.

SCÈNE XIV.

FONTROSE, FRONTIN, ils sortent de la cheminée.

FRONTIN.

Ils sont partis, je n'entends plus rien. Sortons, Monsieur, on étouffe là-dedans. La chaleur, les insectes, tout s'y réunit pour vous incommoder.

FONTROSE.

Je suis connu de don Louis; rien ne peut m'engager à rester plus long-tems en ce lieu.

FRONTIN.

Comment sortir ?

FONTROSE, allant vers la porte d'entrée.

La porte est de ce côté-ci : elle est fermée.

FRONTIN.

Tant mieux. Je préfère l'incommodité de ce séjour à la crainte de retomber entre les mains de ces grands escogriffes qui m'ont arrêté. (*Pendant ce tems il avance vers le fauteuil sur lequel Mosquito a mis la robe: il la touche.*) Ahi! ahi!...

FONTROSE.

Qu'as-tu donc ?

FRONTIN.

Monsieur...

FONTROSE.

Quoi ?

FRONTIN.

Nous ne sommes pas seuls ici. On vient de me toucher.

FONTROSE.

Qui ?

FRONTIN.

Je ne sais... Il est là... Avancez... il nous écoute.

FONTROSE.

Je ne trouve personne.

(Fontrose, en avançant met la main sur la robe.)

FRONTIN.

Ne le lâchez pas. Qu'il dise ce qu'il vient faire ici.

FONTROSE, lui jetant la robe au nez.

Tiens, poltron ; voilà ce qui t'effraie.

FRONTIN.

Ah ! mon Dieu !

FONTROSE.

N'as-tu pas honte ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, quand on a peur.... Ce n'est pas ma faute... Je suis comme cela.

FONTROSE, allant à la porte.

Tu es fou. Cette porte est faible. Il est possible de l'ouvrir sans faire beaucoup de bruit.

FRONTIN.

Quoi! tout de bon? Vous voulez vous esquiver au risque d'être pris en sortant?

FONTROSE.

Demeure en ces lieux, puisque ta peur est si grande.

FRONTIN.

Ce serait mille fois pis, si vous m'abandonniez.

FONTROSE.

Prends donc un parti.

FRONTIN.

Il me vient une idée excellente!... Je vais endosser cette robe, que le hasard semble m'offrir exprès. A la faveur de la nuit je pourrai passer pour une femme de la maison. Aidez-moi à m'habiller.

FONTROSE.

Allons.

FRONTIN, s'habillant.

Vous aurez l'air d'être mon écuyer : Hem ? Cela n'est-il pas bien imaginé ? Vivent les gens d'esprit ! je n'ai plus qu'une crainte.

FONTROSE.

Laquelle ?

FRONTIN.

C'est d'avoir trop bonne tournure en femme, et qu'il ne prenne fantaisie à quelqu'un de ces égrillards de me voir de trop près.

FONTROSE.

Si tu n'as pas d'autre sujet de crainte, je te conseille de te rassurer.

FRONTIN.

Nous sommes perdus ! on ouvre la porte. Où nous cacher ? Ah ! misérable ! c'est fait de moi.

(Ils vont pour se cacher à la cheminée.)

SCÈNE XV.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS.

INÈS, une lanterne sourde à la main.

Êtes-vous là ?

FRONTIN, revenant.

C'est une femme : je me sens rassuré.

FONTROSE.

Approchez, Mademoiselle.

INÈS.

Il faut, Monsieur, quitter absolument cet asile

FRONTIN.

Ah ! nous ne demandons pas mieux.

INÈS.

Qui est cette Dame ?

FONTROSE.

C'est mon valet que l'on a arrêté sous la remise, dans l'endroit que vous aviez indiqué ; et qui s'est ainsi travesti pour sortir de ce lieu.

FRONTIN.

Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation d'avoir été houspillé par les gens de la justice ?

INÈS.

Ah ! ne m'en voulez pas ! On n'a jamais deviné plus malheureusement, puisque votre capture a renversé tous nos projets. Laissons cela. Vous ignorez peut-être, Monsieur, que cet appartement vient d'être cédé à don Lambinos, le père de celui que vous avez tué ?

FONTROSE.

Quel événement !

INÈS.

Qu'il est couché dans la chambre voisine ? que la moindre indiscrétion peut vous perdre, en vous fesant tomber dans les mains de ce vieillard vindicatif ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur ! Décampons sans tarder davantage.

INÈS.

On sait votre nom ; votre signalement est donné, vous êtes consigné à toutes les portes de la ville.

FRONTIN.

Miséricorde ! Je me vois déjà sous les verroux, et j'expire de terreur.

INÈS.

Mais je trouve un expédient pour sortir d'embarras.

FRONTIN.

Je ressuscite.

INÈS.

Dona Éléonore, par mes conseils, vient d'engager son père à la laisser partir pour la campagne à la pointe du jour.

FRONTIN.

J'entends; nous serons du voyage.

INÈS.

Il faut vous prêter à mon projet. Les gens de la justice, persuadés que vous vous êtes réfugié dans cette maison, sont encore dans une salle basse. Je n'ai trouvé d'autre moyen que de les énivrer pour tromper leur vigilance.

FRONTIN.

O femme ingénieuse et tutélaire!

INÈS.

Pendant qu'ils sont occupés à boire, vous pourrez aisément descendre. Vous trouverez dans une petite cour au bas de l'escalier à main gauche, plusieurs malles : il y en a deux qui sont vides : ce sont celles de D. Juan. Après en avoir ôté ce qu'elles contenaient, je les ai disposées de manière qu'au moyen d'un simple crochet, vous pourrez les ouvrir et les fermer à volonté du dedans. Au moment du départ, je les ferai charger sur notre voiture, et, comme on ne fouille point nos équipages à la sortie de la ville, il vous sera aisé de vous dérober à la poursuite de vos ennemis.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, embrassez pour moi cet ange féminin qui nous sauve la vie!

SCÈNE XVI.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS, D. LAMBINOS.

D. LAMBINOS, dans le fond, et sortant du cabinet.

Je ne dors point.

FRONTIN.

Voici quelqu'un.

D. LAMBINOS.

Qui est-là ?

FRONTIN.

Nous sommes pris.

INÈS, retourne sa lanterne; on éteint la bougie.

(*A Fontrose.*) Ne dites rien. Je suis préparée à sa rencontre. Il ne me connaît pas. Une scène à l'Espagnole va nous tirer d'affaire.

D. LAMBINOS.

Répondez.

INÈS, contrefesant sa voix.

Généreux inconnu, daignez secourir une infortunée que poursuit un époux injuste et barbare.

D. LAMBINOS.

Qu'exigez-vous ?

INÈS.

Daignez me remettre entre les mains de dona Éléonore.

D. LAMBINOS.

Ma nièce ?

INÈS.

C'est mon amie. Je croyais être chez elle.

D. LAMBINOS.

Attendez.

INÈS.

Me refuseriez-vous ?

D. LAMBINOS.

Je vais chercher...

INÈS.

Qui ! Juste ciel ! ah ! ne me trahissez pas ! Que dona Éléonore soit seule instruite de ma démarche.

D. LAMBINOS.

N'ayez pas peur.

INÈS.

N'allez chercher personne.

D. LAMBINOS.

Non. Mais un flambeau.

SCÈNE XVII.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS.

FRONTIN.

Quelle peur j'ai eue ?

INÈS.

Pendant qu'il va chercher un flambeau, regagnez vite votre cachette. Voici la clef de cet appartement. Allez vous rendre où je vous ai dit.

SCÈNE XVIII.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS, D. LAMBINOS, au fond.

D LAMBINOS.

Venez, Madame.

(Il offre la main à Frontin.)

FRONTIN, à Fontrose en déguisant sa voix.

Suivez-moi, mon écuyer.

(Ils sortent par la porte d'entrée.)

SCÈNE XIX.

INES.

La drôle d'aventure ! il est encore honnête, don Lambinos, de conduire à sa nièce l'amant qu'elle aime. Heureusement que le père est chez lui.

SCÈNE XX.

INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO, regardant par la porte de son cabinet, avançant à petits pas.

Mais queu sabat qu'on fait dans ces chambres ! Il y a queuque esprit ou queuque voleur. Je m'en vas appeler du monde. J'ai une peur... Ah ! mon Dieu ! en v'là un qui est là.

INÈS.

C'est Mosquito.

MOSQUITO.

C'est mam'selle Inès. Queuque vous faites donc, Mam'selle ?

INÈS.

Je suis venue...

MOSQUITO.

Eh! je vois bien que vous êtes venue..... Mais qu'est-ce que vous cherchiez? Avec qui parliez-vous?

INÈS, à part.

Nous aurait-il écoutés? (*Haut.*) Est-ce que tu as entendu?

MOSQUITO.

Oui. C'était comme un bruit sourd...

INÈS.

Tu n'as rien distingué?

MOSQUITO.

Ils étaient une bande terrible. J'ai entendu chuchoter : et, quoique je n'y comprisse rien, il me semblait qu'ils disaient, il faut tuer Mosquito.

INÈS, à part.

Fesons monter ici les gens de la justice.

MOSQUITO.

Queuque vous dites?

INÈS.

Va vite appeler les alguazils pour qu'ils cherchent partout.

MOSQUITO.

J'y vas, et vite... Ils paieront la peur qu'ils m'ont faite.

SCÈNE XXI.

INÈS.

Me voilà plus tranquille. Don Lambinos ne revient pas, il aura passé chez son beau-frère, il les aura remis à la porte de l'appartement de dona Eléonore. Farugo que j'ai mis dans mes intérets, les aura fait descendre tout de suite dans la cour. Ils sont encaissés dans cet instant. Pour le coup nous sommes hors d'inquiétude, et ce n'est pas sans peine.

SCÈNE XXII.

INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO.

Mam'selle, Mam'selle. Victoire! pour cette fois il est pris.

INÈS, effrayée.

Il est pris. Comment?... Où?

MOSQUITO.

V'là que j'allais là-bas pour appeler ces autres. J'entends du bruit dans la cour. Je mets la tête à la fenêtre de l'escalier, et je viens de voir qu'on les entraîne tous deux. Les algua-

zils les mènent bon train. Ils leur disaient, marchez, marchez... Eux, ils marchaient et ne disaient rien. Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc aise! et vous Mam'selle?

INÈS.

Oh! très-aise.

MOSQUITO.

Mais, comme vous êtes donc contente d'un air triste!

INÈS, en s'en allant.

Ah! ma pauvre maîtresse!

SCÈNE XXIII.

MOSQUITO.

Il faudra qu'ils disent ce qu'ils ont fait de don Juan... Ah! s'il n'était pas tué! Mosquito donnerait tout ce qu'il possède... Tout... Ses gages... Son sang même, pour le plaisir de revoir encore ce pauvre maître qu'il aimait tant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une prison, avec un fond percé; deux cabinets à l'avant-dernière coulisse, vis-à-vis l'un de l'autre; une table du côté du roi avec deux chaises. Il fait nuit jusqu'à l'arrivée du corrégidor.

—

SCÈNE I.

LE GEÔLIER, DEUX PORTEFAIX, UN GARÇON DE GEOLIER, FONTROSE et FRONTIN dans les malles.

(Les deux portefaix sont auprès des deux malles; le garçon au fond, le geôlier sur l'avant-scène.)

1er PORTEFAIX.

MAITRE Jacques, est-ce vous qui payez le port de ces deux malles que nous venons de déposer ici?

LE GEOLIER.

Non. Je ne paie rien. Le gentilhomme à qui elles appartiennent te satisfera. D'ailleurs, attends qu'elles soient visitées. Va l'attendre dehors.

(Les portefaix se retirent par le fond.)

SCÈNE II.

LE GEOLIER.

Garçon, préparez le petit cabinet à côté. Il nous arrive un prisonnier d'importance. Des draps au petit lit. Comme il a de l'argent, selon toutes les apparences, vous mettrez un matelas de plus; et de la paille fraîche pour son domestique. S'ils veulent s'amuser dans cette salle, ils l'éclaireront à leurs frais. — Que l'on me cachète du vin commun, et que l'on m'en fasse du Madère.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, D. JUAN; FABIO arrivant du fond du théâtre.

LE GEOLIER.

Soyez les biens-venus.

FABIO.

Les malvenus plutôt. Ah! Seigneur don Juan, quelle triste aventure!

LE GEOLIER.

Rien ne vous manquera ici.

FABIO.

Oh ! rien du tout ; hors la liberté qui est l'essentiel.

LE GEOLIER.

La liberté ? Vous l'aurez. Vous pourrez vous promener dans cette salle tant qu'il vous plaira.

FABIO.

Le joli réduit ! il y fait noir comme dans un four.

LE GEOLIER.

Avec des bougies, on y voit clair comme dans la rue.

FABIO.

Qu'il est malin ! je n'aime que la clarté du soleil.

LE GEOLIER.

Eh bien, passez dans ce cabinet à droite, ou dans cet autre à gauche. Il y a une belle fenêtre proprement grillée, qui donne sur les cours de la prison.

FABIO.

Belle perspective !

SCÈNE IV.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE PORTEFAIX, FABIO, arrivant du fond.

LE PORTEFAIX, à Fabio.

C'EST moi qui ai porté vos bagages, notre bourgeois, queuque chose pour boire à votre santé.

FABIO.

Ce n'est pas moi qui suis le maître. Je ne suis que le valet.

LE PORTEFAIX.

Excusez. Quand on n'y voit goutte, un grand seigneur et un valet se ressemblent.

D. JUAN, lui donnant de l'argent.

Tenez, l'ami.

(Le portefaix sort.)

SCÈNE V.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE PORTEFAIX, FONTROSE et FRONTIN dans les malles.

LE GEOLIER.

JE suis enchanté d'avoir chez moi un

homme de votre mérite. Depuis dix ans, je n'ai écroué sur mes registres que de la canaille qui sort d'ici pour se faire pendre. Vive un gentilhomme! Il ne vous dit adieu que pour aller se faire trancher la tête. C'est plus noble, et l'on ne rougit pas de dire que l'on a bu avec son prisonnier.

FABIO.

Mais vous êtes consolant dans vos réflexions.

D. JUAN.

Laissez-nous. J'ai besoin de repos.

LE GEOLIER.

Vous trouverez un bon lit dans ce cabinet à droite, et de la paille fraîche pour Monsieur. (*Fabio fait un mouvement de douleur.*) Vous êtes peut-être altérés? Je vais vous porter une bouteille de Madère, vous m'en direz des nouvelles, ça vous remettra les sens. (*Il va à Fabio, à qui il donne une tape sur l'épaule.*) Adieu, camarade; point de mélancolie, on est ici mieux que chez soi; l'on n'y craint ni le soleil, ni la pluie, ni le mauvais tems, ni les voleurs, ni les importuns.

SCÈNE VI.

D. JUAN, FABIO, FONTROSE ET FRONTIN, dans les malles.

D. JUAN.

Conçois-tu quelque chose à cet événement? Inconnu à tous les archers, il faut que l'on m'ait suivi. Mais me voir arrêter à la porte de mon oncle!

FABIO.

Il est tout naturel qu'on soit venu nous guetter-là. Comme ils sont malhonnêtes, ces messieurs de la justice! ils ne voulaient pas emmener nos malles avec nous. Il a fallu leur en remettre les clefs. Mais je veux être là, quand on en fera la visite.

D. JUAN.

C'est Laure qui est l'unique cause de mon malheur.

FABIO.

Prenez-vous-en plutôt à votre caractère bouillant et jaloux, qui ne vous permet jamais de distinguer le vrai du faux. Vous croyez tout ce que vous craignez, et je gagerais que ce cavalier, que vous avez si légèrement insulté, ne songeait ni à elle, ni à vous.

D. JUAN.

J'ai tort, j'en conviens. J'ai trop écouté un premier mouvement de jalousie, j'ai attaqué un homme qui ne pensait peut-être pas à m'offenser : il s'est défendu, le hasard, malheureusement, m'a été favorable : mais rien ne m'engagera à déguiser mes torts. Je ne songe point à conserver une vie qui m'est devenue odieuse, après les procédés de la perfide Laure.

FABIO.

Cela est bon à dire dans la douleur; mais votre cousine fût-elle coupable, on peut oublier les torts d'une infidèle, et trouver encore du plaisir à vivre. Bataillez pour sortir d'ici. Dites que le défunt était l'agresseur : il est des cas où un mensonge est utile; et où la vérité la plus vraie ne vaut absolument rien. Quand on vous couperait le cou, cela ne ressusciterait pas votre ennemi.

D. JUAN.

Laisse-moi. J'ai la vie en horreur.

FABIO.

C'est ce séjour ténébreux, qui vous entretient dans vos sombres idées. Donnez-moi la main. Venez au cabinet : je pense qu'il est moins triste que ceci.

(Ils entrent dans le cabinet du côté du roi.)

SCÈNE VII.

FRONTIN, FONTROSE.

FRONTIN, soulevant le couvercle de la malle où il est enfermé. Il regarde de tous côtés, et frappe sur la malle dans laquelle est enfermé Fontrose, à demi-voix.

Je n'entends plus rien. Comme il fait noir ici! Cependant le soleil doit être levé. Où diable nous a-t-on mis? Monsieur!.... Monsieur...

FONTROSE, il lève le couvercle de sa malle, qui est en face de celle de Frontin. Ils sont tous les deux à moitié hors des malles et se regardent avant de parler. Ils sortent ensuite. Frontin est sans chapeau.

C'est toi, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Monsieur. J'attendais que l'on nous dît de sortir; mais, quand j'ai entendu que je n'entendais plus rien, j'ai levé la tête, et j'ai vu que je ne voyais plus rien non plus.

FONTROSE.

On viendra bientôt nous prendre.

FRONTIN.

Ceux qui nous ont transportés n'étaient, sans doute, pas dans le secret.

FONTROSE.

Non, selon les apparences.

FRONTIN.

Ils m'ont jeté là avec une brutalité sans exemple.

FONTROSE.

Ils n'en ont pas mieux usé avec moi.

FRONTIN.

J'ai les côtes toutes froissées, et si la peur n'eût été plus forte que la douleur, j'aurais crié comme un diable. Avez-vous reconnu les voix de ceux qui parlaient ? Je n'ai pu distinguer un mot.

FONTROSE.

Ni moi non plus. C'étaient sans doute des valets qui causaient tranquillement, tandis que nous étions au supplice.

FRONTIN.

On est fort mal à son aise là-dedans ; mais nous serons bien plus mal encore, si l'on nous met derrière une voiture. Nous n'échapperons pas un cahot.

FONTROSE.

Aimerais-tu mieux tomber dans les mains de la justice ?

FRONTIN.

Non, de par tous les diables ; et, dans la

crainte que j'en ai, je voyagerais sur des pointes de fer, sans jeter un seul cri.

FONTROSE.

Où sommes-nous cependant?

FRONTIN.

Dans quelque cave, dans quelque remise. L'endroit a l'air assez vaste, mais le jour y pénètre à peine. Nous serions jolis garçons, si l'on nous laissait ici. On devrait au moins nous envoyer à manger : je meurs de faim, et ma soif est si grande, que je boirais, je crois, de l'eau.

FONTROSE.

Tu ne songes qu'à boire et à manger.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, c'est qu'on ne vit pas sans cela. Notre corps est une pendule dont la cuisine remonte les ressorts, et faute de nourriture, la machine se détraque bientôt. Pour vous, l'amour vous nourrit. Il n'en est pas de même de moi, et la peur et la fatigue ne m'ôtent pas l'appétit.

SCÈNE VIII.

FONTROSE, LE GEOLIER, FRONTIN.

LE GEOLIER, une bouteille à la main et deux verres.

Êtes-vous encore là ?

FRONTIN.

Eh ! oui, de par tous les diables.

LE GEOLIER.

Apparemment que vous vous y plaisez ?

FRONTIN.

Ho ! beaucoup.

LE GEOLIER.

Eh bien ! restez-y.

FRONTIN.

Non pas, s'il vous plaît !

LE GEOLIER.

Je vous avais dit de passer au cabinet à côté.

FRONTIN.

Je ne l'ai pas entendu.

LE GEOLIER.

Vous étiez donc sourd ?

FRONTIN.

Ne croyez-vous pas qu'on entend quand on est enfermé là-dedans ?

LE GEOLIER.

Vous êtes le premier qui vous en soyez plaint.

FRONTIN.

Demandez à Monsieur s'il a pu distinguer un mot ?

FONTROSE.

Que je meure si j'ai rien compris à ce que vous disiez.

LE GEOLIER.

Je parle clair et assez haut ordinairement, mais ces messieurs veulent plaisanter.

FRONTIN.

Que le diable emporte qui y songe.

LE GEOLIER.

A la bonne heure, voilà une bouteille d'excellent vin de Madère. M'entendez-vous ?

FRONTIN, prenant un verre.

Très-distinctement... Allons, rasade... J'en avais besoin.

LE GEOLIER, à Fontrose.

Et vous, Monsieur ?

FRONTIN.

Lui ! C'est un amoureux ! Il n'a ni faim ni soif. L'amour l'alimente, le désaltère, le console de tout. Pour moi, pauvre hère, qui n'aime personne et qui ne suis aimé que de moi, je sens vivement les misères humaines, et je tâche de les supporter en les adoucissant.

LE GEOLIER.

Vous avez raison. Il faut prendre le tems comme il vient. Après tout, autant vaut-il mourir d'une manière que de l'autre. Qu'on finisse ses jours dans un lit ou autrement, c'est toujours finir, et puis ne peut-on pas mourir de mort subite ?

FRONTIN.

Dieu merci, je n'y suis pas sujet. Mais quelle diable de conversation avez-vous là ! Vous êtes récréatif ! Buvons un coup, cela vaudra mieux.

LE GEOLIER.

Soit. Moi, j'ai cru que vous en étiez sur ce chapitre. Je fais comme on veut. Pleure-t-on ? Je pleure. Rit-on ? Je ris. Boit-on ? Je bois. Tous mes pensionnaires se louent de moi, et il n'en est sorti aucun d'ici qui ne m'ait quitté les larmes aux yeux.

FONTROSE.

Ah ! ah ? vos pensionnaires ! Vous tenez donc auberge ?

LE GEOLIER.

Je me mêle un peu de tout pour gagner ma vie.

FRONTIN.

J'entends : vous êtes commode.

LE GEOLIER.

Commode ! mais je n'incommode personne autant que je le peux.

FRONTIN.

Écoutez : Vous savez notre aventure ?

LE GEOLIER.

A-peu-près. C'est pour un homme tué.

FRONTIN.

Oui. Serons-nous long-tems ici ?

LE GEOLIER.

C'est selon. J'en ai connu qui y sont restés un an ; d'autres six semaines ; d'autres au bout de trois jours en étaient quittes.

FRONTIN.

Qu'est-ce que vous barbouillez ? Un an, six semaines, trois jours ?

LE GEOLIER.

Est-ce que vous êtes sourd encore une fois ?

FRONTIN.

Non pas ; mais je vous crois ivre.

LE GEOLIER.

Oh ! pas encore ; mais le jour ne fait que de commencer.

FRONTIN.

Il y a de l'espérance. Mais, qui êtes-vous ?

LE GEOLIER.

Est-ce que vous l'avez oublié ?

FRONTIN.

Est-ce que vous me l'avez dit ?

LE GEOLIER.

Si je ne vous l'ai pas dit, vous eussiez pu le deviner.

FONTROSE.

Que signifient donc tous ces propos ? Dès que vous êtes au fait de mon aventure, vous l'êtes aussi des projets qu'on a sur moi. L'on ne ma pas transporté ici, pour m'y laisser éternellement. Quand viendra-t-on m'en retirer ?

LE GEOLIER.

Cela dépend de ces messieurs.

FONTROSE.

De quels messieurs ? Cet homme extravague.

LE GEOLIER.

Est-ce que la peur de la justice vous fait déraisonner !

FONTROSE.

La justice? Est-ce que je la crains ! Ne suis-je pas en sûreté ?

LE GEOLIER.

Oh ! je vous en réponds.

FONTROSE.

Ne vous amusez pas plus long-tems de mon embarras, et daignez me dire qui vous êtes ?

LE GEOLIER.

Je m'appelle Jacques Verroux, et je suis le concierge du château.

FONTROSE.

Quel château ?

LE GEOLIER.

Eh ! parbleu ! je suis le geôlier de la prison, s'il faut parler cathégoriquement.

FONTROSE.

Est-ce que nous sommes en prison ?

LE GEOLIER.

Belle demande ! Où croyez-vous donc être !

FRONTIN, allant s'asseoir sur les malles.

Ah! malheureux!

LE GEOLIER.

Ne pensez plus à cela. Il faut prendre son parti. Un verre de vin là-dessus?

FRONTIN.

Je n'ai plus soif.

LE GEOLIER.

Eh bien! à votre santé.

FONTROSE.

C'est une perfidie atroce; mais je m'en vengerai. (*Au geôlier:*) Misérable! crains de devenir la première victime de ma juste fureur.

LE GEOLIER.

Doucement. Apaisez-vous, jeune homme; car, si vous alliez continuer sur ce ton, je ne pourrais me dispenser de vous mettre au cachot les fers aux pieds et aux mains. Adieu: nous nous reverrons quand vous serez plus sage.

SCÈNE IX.

FRONTIN, FONTROSE.

FONTROSE.

FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur!

FONTROSE.

Eh bien?

FRONTIN.

Nous sommes joués, Monsieur.

FONTROSE.

Femmes perfides!

FRONTIN.

Femmes cent mille fois perfides! jurons, cela soulage pour le moment.

FONTROSE.

Qui s'y serait attendu?

FRONTIN.

L'on ne pouvait pas nous ménager de surprise plus désagréable. Nous voilà donc entre les griffes de la justice. Ah! Monsieur, cela finira mal.

FONTROSE.

Que crains-tu? Ton innocence doit te rassurer, tu n'es pas coupable de ma faute, et la loi...

FRONTIN.

La loi!... Vous verrez que je serai pendu pour arranger l'affaire.

FONTROSE.

Je ne souffrirai pas que tu sois la victime d'un évènement qui ne doit retomber que sur moi. Je dirai la vérité.

FRONTIN.

Je vous en prie. Je serais inconsolable, si j'étais puni comme complice... Où allez-vous donc ?

FONTROSE.

L'obscurité de ce séjour ajoute à mes ennuis. Je vois un rayon de lumière, et je vais chercher un réduit moins désagréable.

(Il va dans le cabinet du côté de la reine.)

SCÈNE X.

FRONTIN, FABIO, sortant du cabinet du côté du roi.

FRONTIN.

Je vous suis.

FABIO.

Mon maître dort, il est bien heureux.

FRONTIN.

Hein ? Que dites-vous ?

FABIO.

Qui va là ?

FRONTIN.

Oh ! c'est un compagnon d'infortune, sans doute.

FABIO.

Qui est-là ?

FRONTIN.

Quelqu'un qui voudrait bien n'y pas être.

FABIO.

Oh ! je vous crois. Je vous en livre autant. J'y suis sans le vouloir.

FRONTIN.

Et moi, sans le savoir. On m'y a mis *incognito*.

FABIO.

Nous différons en cela. J'y ai été conduit publiquement.

FRONTIN.

Je crains bien d'en sortir comme vous y êtes entré.

FABIO.

Ce n'est pas la honte dont j'ai peur, mais la chose.

FRONTIN.

La justice a une si mauvaise façon d'envisager les affaires.

FABIO.

Oui. Quand on n'est surtout qu'un pauvre diable.

FRONTIN.

Un maître s'en tire toujours.

FABIO.

Le valet paie pour lui.

FRONTIN.

Il tue un homme, vous vous trouvez-là....

FABIO.

Et vous êtes condamné comme complice.

FRONTIN.

C'est bien malheureux.

FABIO.

Voilà pourtant ce qui m'arrive.

FRONTIN.

Que dites-vous ? C'est aussi mon histoire mot pour mot.

FABIO

Quelle triste conformité !

FRONTIN.

Ah ! que n'ai-je servi un maître poltron comme un abbé !

FABIO.

Poltron ! il ne m'a servi de rien de l'avoir été toute ma vie.

FRONTIN.

Je ne suis ici que d'à présent, et je m'y ennuie comme si j'y étais depuis cent ans.

FABIO.

On ne nous y laissera pas vieillir; c'est ce qui m'afflige.

FRONTIN.

Si l'on en était quitte pour une centaine de coups de bâton ?

FABIO.

On y est fait, on les supporterait sans peine.

FRONTIN.

Je n'aurai pas tant de bonheur que de les recevoir, et d'être mis à la porte.

SCÈNE XI.

LE GEOLIER, INÈS, UN GARÇON DU GEOLIER, FRONTIN, FABIO.

LE GEOLIER, à Inès.

Les voilà tous deux encore à la même place.

INÈS, de loin et à demi voix.

Je viens vous délivrer. Est-ce vous, Monsieur?

FRONTIN, contrefesant sa voix, et se couvrant avec le chapeau de Fabio qu'il lui ôte de dessus la tête.

Oui, c'est moi. (*A part à Fabio.*) Chut! profitons de la méprise.

INÈS, à part.

Et votre valet aussi?

FABIO, bas à Frontin.

J'en suis, je me tairai.

LE GEOLIER.

Ne dites rien.

FABIO, à part.

Nous n'avons garde.

LE GEOLIER, à Inès.

Passez la première, Mademoiselle, sortez seule. Mon valet va les conduire par une porte secrète, à la voiture qui les attend.

(Frontin sort avec Fabio qui le suit pas à pas, et le tenant par le basque de l'habit.)

SCÈNE XII.

LE GEOLIER.

Les voilà partis. Fort bien ! ce que j'ai de mieux à faire est de déloger sans trompette avec l'argent qu'on m'a donné pour les mettre en liberté... J'entends du bruit. O ciel ! c'est le corrégidor qui vient pour interroger les prisonniers... Ah ! je suis perdu ! essayons de le gagner avec l'argent que j'ai reçu.

SCÈNE XIII.

(Il fait jour.)

LE GEOLIER, LE CORRÉGIDOR, LA GRIFFE, GARDES, et DEUX HOMMES, avec des flambeaux à la main; UN GREFFIER, à la table.

LE CORRÉGIDOR.

Entrez avec vos flambeaux. Gardes, restez à cette porte. Vu la qualité du délinquant, nous lui ferons la courtoisie de l'interroger dans cette salle même.

LE GEOLIER, bas au corrégidor.

Seigneur Corrégidor, pourrai-je vous dire un mot en particulier ?

LE CORRÉGIDOR.

Parlez haut, maître Verroux.

LE GEOLIER.

Le cas exige que je parle bas.

LE CORRÉGIDOR, sans faire semblant de l'entendre.

Faites comparaître le prisonnier.

LE GEOLIER, plus bas encore.

Écoutez-moi. Voilà une bourse pleine d'or.

LE CORRÉGIDOR, le regardant d'un air indigné.

Hem ?

LE GEOLIER, tremblant.

J'ai laissé échapper mon prisonnier, tâchez de me tirer de là.

LE CORRÉGIDOR.

Ah! ah ! j'en suis charmé. (*Très-haut.*) Qu'on empêche le geôlier de sortir. Je l'écroue jusqu'à ce qu'il m'ait représenté le coupable.

LE GEOLIER, se désolant, longeant le théâtre par devant la porte du cabinet où est Fontrose, et venant se placer à la gauche du Corrégidor.

Seigneur cavalier ! Seigneur cavalier, ou êtes-vous ?

SCÈNE XIV.

FONTROSE, LE CORRÉGIDOR, LE GEOLIER, LA GRIFFE, au fond, LE GREFFIER.

FONTROSE.

Me voilà. Que me veut-on ?

LE GEOLIER.

Miséricorde ! d'où sort-il ?

LE CORRÉGIDOR, au geôlier.

Que disiez-vous donc ?

LE GEOLIER.

C'était une plaisanterie que je fesais.

LE CORRÉGIDOR.

Elle était déplacée. (*A Fontrose.*) Monsieur, vous êtes accusé d'avoir tué un homme. Qu'avez-vous à répondre ?

FONTROSE.

La vérité. Un inconnu m'attaque, je me défends, il succombe. Punir un insolent agresseur, ce n'est point aller contre les lois du prince (*).

(*) Pendant cette scène le geôlier passe du côté des malles, qu'il recule, pour pouvoir donner plus d'espace à la scène.

LE CORRÉGIDOR.

Mais on ne trouve point le mort. Des témoins assurent que vous vous êtes défait de votre ennemi en l'assassinant.

FONTROSE.

Corrégidor, un homme de votre état ne doit point faire de supposition. Pourquoi vouloir ajouter à l'horreur de mon sort? N'en ai-je pas assez du malheur qui m'accable? Je suis opprimé, innocent, sans secours; l'humanité vous ordonne de me plaindre, de me protéger même jusqu'à ce que vous ayez des preuves irrévocables pour me traiter en criminel.

LE CORRÉGIDOR.

Répondez à mes questions.

FONTROSE.

Je dédaigne d'y répondre, elles sont insidieuses. Vous abusez de la fonction la plus honorable; mais songez qu'il est mille fois plus doux pour une ame honnête d'avoir sauvé même un coupable, que d'avoir à se reprocher d'avoir perdu un innocent.

(Il rentre.)

SCÈNE XV.

LE GEOLIER, LE CORRÉGIDOR, LA GRIFFE, GARDES.

LE CORRÉGIDOR.

Ce jeune homme-là mâchonne tous ses mots; on ne distingue rien. Que l'on me fasse venir son domestique.

LE GEOLIER, à part.

Ah! voilà bien le diable! pour celui-là, il est dehors, j'en suis bien sûr.

LE CORRÉGIDOR.

Hé bien, maître Jacques Verroux, êtes-vous sourd?

LE GEOLIER, bas.

Comment me tirer de là?

LE CORRÉGIDOR.

La Griffe? Voyez si le domestique veut bien se donner la peine de comparaître aussi?

LA GRIFFE.

Il est là dans le cabinet où il dort tranquillement.

LE GEOLIER, à part.

Que dit-il?

LE CORRÉGIDOR.

Éveillez-le, et amenez-le moi.

LE GEOLIER, à part.

Je n'y conçois rien. Ils étaient donc doubles.

SCÈNE XVI.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE CORRÉGIDOR, à la table.

LA GRIFFE, tirant D. Juan du cabinet.

Allons, marchez, marchez.

D. JUAN.

Que signifie cette violence ?

LA GRIFFE.

Tu fais le raisonneur, je crois.

D. JUAN, lui donnant un soufflet.

Tiens, drôle, voilà pour t'apprendre....

LA GRIFFE.

Un soufflet ! tant mieux ! vous avez entendu, seigneur Corrégidor. Heureusement qu'il me l'a donné devant témoins.

LE CORRÉGIDOR.

Un valet ! quelle hardiesse ! Comment, monsieur l'insolent, vous osez maltraiter un

membre de la justice! Ah! ah! cela rendra votre affaire bien meilleure!

D. JUAN.

Il m'a manqué, je l'ai puni.

LE CORRÉGIDOR.

Vous savez, mon ami, pourquoi vous êtes ici?

D. JUAN.

Je vois ce que vous exigez. Un aveu? Le voici. C'est moi qui suis l'agresseur.

LE CORRÉGIDOR, au Greffier.

Écrivez, écrivez; admirable! ils l'ont assassiné.

D. JUAN.

Que dites-vous? Je l'ai tué, j'en conviens, mais en brave.

LE CORRÉGIDOR.

Oui, deux contre un.

D. JUAN.

Qui dit cela?

LE CORRÉGIDOR.

On a l'aveu de ton complice.

D. JUAN.

Je n'en ai point.

LE CORRÉGIDOR.

Tu ne le sauveras pas. Et tu donnes des soufflets ? Tu verras, tu verras.

D. JUAN.

Vous n'êtes point ici pour m'outrager. Je suis prisonnier, il est vrai ; mais vous pourriez vous repentir de vos mauvais procédés.

LE CORRÉGIDOR.

Ah! bien, oui! procédés? On s'en pique bien avec un homme comme toi. On va te confronter avec ton maître. Qu'il paraisse.

(La Griffe va chercher Fontrose.)

D. JUAN.

Mon maître?

LE CORRÉGIDOR.

Tu verras si l'on badine avec la justice.

SCÈNE XVII.

LE GEOLIER, FONTROSE, D. JUAN, LE CORRÉGIDOR, LA GRIFFE, etc.

FONTROSE.

Que me voulez-vous encore ?

LE CORRÉGIDOR.

Répondez, mais répondez juste. Reconnaissez-vous ce garçon pour être à vous ?

FONTROSE.

Je ne sais ce que voulez dire.

LE CORRÉGIDOR, à D. Juan.

Est-ce que ce n'est pas là ton maitre ?

D. JUAN.

Quel galimatias me faites-vous ?

LE CORRÉGIDOR.

Galimatias ! un corrégidor ! toujours de mieux en mieux... Écrivez, Greffier, écrivez, écrivez, écrivez.

SCÈNE XVIII.

LE GEOLIER, FONTROSE, MOSQUITO, D. JUAN, LE CORRÉGIDOR, LES GARDES.

MOSQUITO, accourant.

Me vl'à, me v'là, et don Louis aussi, et don Lambinos encore. Où ce qu'il est, don Juan ? Le voilà. Que je suis donc aise ?

FONTROSE.

Vous seriez don Juan, fils de don Lambinos ?

MOSQUITO, entre les deux.

Oui, Monsieur, c'est lui-même, et moi, je suis Mosquito.

FONTROSE.

Je suis l'inconnu avec qui vous avez eu querelle.

MOSQUITO.

Ah ça! mais je dis... Il ne faut pas recommencer, parce que je suis là, et je défendrais mon maître!

D. JUAN.

Pardonnez-moi l'insulte que je vous ai faite.

FONTROSE

Le plaisir de vous voir vivant me fait tout oublier.

(Ils s'embrassent.)

MOSQUITO.

Ah! bon cela.

LE CORRÉGIDOR.

Supposition de part et d'autre. Ils s'entendent ensemble. On a reçu la plainte du père du défunt. On ne sera pas la dupe d'un si grossier artifice.

MOSQUI, OT très-vite.

N'y a pas d'artifice à çà. V'là comme ça s'est fait, Monsieur; Fabio et c't'autre sont revenus. Voilà comme quoi l'on a su que les morts se portaient bien. V'là que nos demoiselles en pleurent de joie, don Louis aussi, les domestiques aussi, et moi tout de même. Ils

viennent tous ensemble pour vous sortir d'ici; moi, j'ai pris ma course pour vous voir le premier, et je vois que c'est bien vrai ce qu'ils disaient... et j'en ai tant; tant... tant de plaisir, que ça me tient là... j'en étouffe... Ah! not' bon maître, que je suis donc content!

D. JUAN.

Mon pauvre Mosquito!

SCÈNE XIX.

LE GEOLIER, ÉLÉONORE, FONTROSE, D. LOUIS, D. LAMBINOS, D. JUAN, MOSQUITO, INÈS, LE CORRÉGIDOR, FRONTIN ET FABIO, derrière.

MOSQUITO.

Le v'là, don Juan.

D. LOUIS.

Où est-il? Où est-il? Ils ne m'ont pas trompé. (*A don Lambinos.*) Avancez, avancez, voilà votre fils.

D. LAMBINOS.

Comment, c'est toi? Quelle énigme?

D. LOUIS.

Et laissez-là l'énigme. Il vit, voilà l'essentiel. Vous avez le plaisir de le revoir, laissez là votre gravité espagnole, et cédez aux mou-

vemens de la nature. Embrassez-le. (*A don Juan.*) A ça! sois sage à l'avenir. Laure sera ta femme, et plus de jalousie.

D. JUAN.

Jamais, mon cher oncle, jamais.

MOSQUITO.

Je l'ai embrassé le premier, moi.

D. LOUIS, à Fontrose.

Jeune homme, j'avais été à la cour solliciter votre grâce en déclarant que mon neveu était le seul agresseur; mais, comme il fallait que sa mort fût vengée, j'allais venir ici vous en demander raison.

D. LAMBINOS.

Quelle tête!

D. LOUIS.

Un peu chaude; mais le cœur excellent; et, pour preuve, je donne ma fille et la moitié de tous mes biens à ce brave gentilhomme.

LE CORRÉGIDOR, passant au milieu.

Messieurs, tout cela est bel et bon; mais ce qui est écrit est écrit. Ces deux Messieurs conviennent d'avoir tué un homme, il faut que justice se fasse.

FRONTIN.

Au diable soit l'original?

MOSQUITO.

S'il y a queuques'un de tué, c'est moi qui suis mort. Qu'est-ce que vous avez à dire?

D. LOUIS.

Justice, et de qui? Puisque les voilà tous deux.

LE CORRÉGIDOR.

Allons, allons, Messieurs, pour vous obliger, j'assoupirai l'affaire.

LA GRIFFE, s'avançant.

Et mon soufflet?

LE CORRÉGIDOR.

Paix, la Griffe. C'est un homme comme il faut, vous ne devez pas y regarder de si près. Messieurs je vous salue.

(Il sort avec la Griffe et les gardes.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE CORRÉGIDOR ET LES GARDES.

D. LOUIS.

Il sort. Faisons-en de même. Ce lieu-ci, malgré qu'on en ait, inspire la tristesse. Tout est d'accord; allons chez moi. Vite un notaire, des violons, des danseurs, et célébrons les noces et le bonheur de nos deux morts vivans.

FIN DE LA NUIT AUX AVENTURES.

vemens de
Juan.) A
ta femme,

Jamais,

Je l'ai emb

Jeune hom
citer votre g
était le seul
lait que sa
vous en dem

Quelle

Un peu
pour pre
de tous

LE

Messi
ce qui e
convien
justice

Au diab

LES

INTRIGANS,

OU

ASSAUT DE FOURBERIES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. DUMANIANT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 6 août 1787.

PERSONNAGES.

ANTOINE, sous le nom du comte de Sonnancour.
DUBOIS, sous le nom du chevalier des Rozeaux.
HENRI, GERMAIN, LA BRIE, } Associés d'Antoine.
DORIVAL, sous le nom du marquis de Courbières.
CHAMPAGNE, valet de Dorival.
L'OLIVE, jouant le père de Dorival.
UN COMMISSAIRE.
HONESTA, crue sœur d'Antoine.
EULALIE, crue fille d'Antoine.
QUATRE ASSOCIÉS D'ANTOINE EN GARDES.
HUIT SOLDATS DU GUET.

La scène est à Paris, dans un hôtel appartenant à Antoine.

Note pour les troupes des départemens.

Le rôle de Champagne appartient à la livrée; celui de l'Olive au Poisson. Henri est un second comique dans les troupes où il y en a deux premiers. Antoine est un financier; Honesta un caractère. L'amoureux et l'amoureuse doivent être joués par les jeunes premiers et jeunes premières. Quant aux autres personnages, ils sont de convenance. Cependant Dubois doit être joué par le troisième amoureux ou le troisième rôle; cela dépend du physique.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène. Le premier écrit, à la droite, etc.

LES INTRIGANS,

OU

ASSAUT DE FOURBERIES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Il y a du côté droit une table couverte d'un tapis.

SCÈNE I.

EULALIE, HONESTA.

HONESTA, suivant Eulalie qui est entrée fort vite.

Mademoiselle, rendez-moi cette lettre. Je veux la ravoir absolument.

EULALIE.

La voilà à présent que je l'ai lue.

HONESTA.

Vous l'avez lue ? C'est fort mal : une personne honnête comme vous !

EULALIE.

Quel mal ai-je fait de lire une lettre à mon adresse ?

HONESTA.

Je l'ai écrite dans un moment où j'étais bien malade.

EULALIE.

Et c'est alors qu'on n'ose plus mentir aux autres, ni à soi-même.

HONESTA.

Si j'étais morte de ma maladie, j'aurais chargé une amie de vous la remettre.

EULALIE.

Vous doutez de mon cœur, Honesta : pourquoi me priver du plaisir de vous témoigner ma reconnaissance ?

HONESTA.

Ma chère nièce ?

EULALIE, avec un soupir.

Vous n'êtes pas ma tante.

HONESTA.

Vous avez donc tout lu ? Je m'en plaindrai à M. Antoine, votre père.

EULALIE.

M. Antoine n'est pas mon père.

HONESTA

Qu'osez-vous dire ?

EULALIE.

Pourquoi me taire la vérité ? Je vous promets un secret inviolable, si vous voulez vous ouvrir entièrement à moi. Non, ce M. Antoine, qui m'appelle sa fille, n'est pas mon père. Ma bouche lui a souvent donné ce nom; mais mon cœur n'était jamais d'accord avec elle. Cette lettre à mon adresse, écrite par vous, m'en a trop appris. Mille souvenirs confus sont venus depuis se retracer à mon imagination. Je n'ai pas toujours habité Paris. Je me rappelle que j'y ai été conduite bien jeune. Je me rappelle encore, mais c'est comme un songe dont l'idée est à demi-effacée, qu'une dame bien jolie m'a souvent tenue dans ses bras. Je me vois encore, pour la première fois, auprès de M. Antoine, je pleurais : on me mit dans une voiture qui allait fort vite ; on me conduisit je ne sais où. Il s'est passé bien du tems depuis ; mais ces premiers événemens de ma vie me sont toujours restés présens. Cette belle dame, que je revois toujours, est peut-être ma mère. Ah ! comme je l'aimerais ! Vous la connaissez sans doute, ma bonne amie : ne me refusez pas une con-

fidence que vous n'avez pas achevée dan
tre lettre. Vous n'êtes pas méchante co
ce M. Antoine, que je n'osais haïr tant
je l'ai cru mon père. Vous m'avez conso
quand il m'affligeait. Achevez votre ouv
sans doute j'appartiens à des parens hon
Ah! combien il me sera doux de n'avoir
à rougir de ceux à qui je peux devoir la

HONESTA.

Promettez-moi de ne rien témoig
M. Antoine, d'être toujours, en appar
la même avec lui, et je vous jure de fair
efforts pour vous retirer d'une maison où
avez su conserver votre innocence au
des séductions de toute espèce que l'on
ployées pour vous perdre.

EULALIE.

Je vous promets que vous ne vous re
rez point de votre confiance, que vous
toujours mon amie, quelle que soit m
tinée: vous savez bien que je ne vous
mais trompée.

HONESTA.

L'intérêt que vous m'inspirez, ma
Eulalie, l'emporte sur des sermens q
m'arracha par contrainte, et que je croi
voir violer sans scrupule. Non, ce M
toine n'est pas votre père.

EULALIE.

Mais, à qui appartiens-je ?

HONESTA.

Je l'ignore. Je sais seulement que Lyon est votre patrie, et que, selon les apparences, vos parens sont bien nés.

EULALIE.

Que m'importe leur naissance! Qu'ils soient honnêtes, c'est tout ce que je désire. S'ils sont pauvres, eh bien ! je les consolerai ; je travaillerai pour les nourrir, et ce sera un plaisir de plus pour mon cœur. Mais hélas ! où les retrouver ?

HONESTA.

Je vous aiderai dans vos recherches. J'ai conservé plusieurs des effets trouvés sur vous, qui aideront à vous faire reconnaître.

EULALIE.

Mais, par quelle aventure passé-je pour la fille de M. Antoine ?

HONESTA.

Il faut reprendre les choses de plus loin. Ce monsieur Antoine m'aima autrefois ; il m'épousa en secret. Tant que je fus jeune et jolie je portai le nom de son épouse. Le tems effaça mes attraits, et je perdis tous mes droits sur son cœur. Il me déclara froidement un jour que nos liens étaient nuls ; mais que

si, je voulais vivre auprès de lui, je passerais pour sa sœur. J'étais sans ressources, isolée dans le monde : je fus obligée de subir la loi qu'il m'imposait. Je me suis vue souvent forcée à le seconder dans ses coupables manœuvres ; la crainte de causer sa perte, ou de devenir la victime de sa vengeance, me retenait. Son existence, vous le savez, est de briller aux dépens d'autrui. Il a figuré dans toutes les villes de la France sous différentes formes ; par-tout joueur et par-tout fripon. A la fin trop connu, il a embrassé un autre genre de vie. Son plan était conçu d'avance et médité de longue main. Il lui fallait une jeune personne, d'une figure intéressante, qui crût être sa fille. Il vous trouva à Lyon dans une promenade publique. Il vous prit entre ses bras, et sans s'inquiéter de ceux à qui vous appartenez, il vous emmena à Paris, où il vous a élevée, dans cet hôtel dont il est parvenu à être le maître. Il a soigné votre éducation. Il vous a donné tous les talens agréables. Votre ame, naturellement noble, s'est, sans effort, portée au bien. Votre esprit s'est orné; et votre cœur est resté pur malgré tout ce que l'on a fait pour le corrompre.

EULALIE.

Ah ! ma bonne que n'ai-je pas à souffrir tous les jours ! Quoique jeune et sans expé-

rience, je démêle toute l'horreur des procédés de monsieur Antoine. J'ai cent fois été sur le point de m'échapper de cette maison; mais où fuir, où se réfugier quand on est sans ressource? Cette maison est une caverne; ceux qui l'habitent finiront par recevoir le juste salaire de leurs bassesses; et, si j'y restais plus long-tems, on pourrait me soupçonner d'être leur complice.

HONESTA.

J'approuve votre résolution, et je suis prête à partir avec vous; mais dissimulons quelques jours encore. Redoublez d'égards pour monsieur Antoine; vous éloignerez les soupçons. Nous aurons le tems de chercher des ressources, et je vous aiderai à retrouver ceux à qui vous appartenez. Chut! voici M. Antoine, ne laissez rien paraitre.

SCÈNE II.

EULALIE, HONESTA, M. ANTOINE.

ANTOINE.

Grande nouvelle, Honesta; il nous arrive un jeune homme de famille, comme il nous les faut.

HONESTA.

C'est-à-dire, une bonne dupe.

» sans profit. Il n'y a plus de l'eau à boire pour » un grec de profession. Les bourgeois des » plus petites villes savent tout, et leurs » femmes nous en revendraient. » Il a raison, de faux-frères nous ont trahis; le monde s'éclaire, et le métier tombe tous les jours. « J'ai fait à Lyon la connaissance d'un jeune » marquis, riche comme un Crésus, plein » de candeur et d'innocence. Je n'ai pas » commencé l'attaque, j'ai seulement pré- » paré les voies, et je te l'amène pour te pro- » curer, comme à notre ancien et seul chef, » la gloire de l'entreprise. C'est un épouseur » pour la belle Eulalie; je lui ai vanté ses char- » mes : il en raffolle. » — Il ne vous oublie pas, Mademoiselle. » Il te la paiera au poids de » l'or, hem, hem! Sors l'habit de velours » noir; prends, si tu le peux, un air » noble. » — Si tu le peux; le fat! Prends, si tu le peux, un air noble. « Aies une maison » montée. Distribue les postes, et songe qu'en » arrivant, ton ami Dubois, qui se fait appeler » le chevalier des Rozeaux, descendra chez » son oncle, le comte de Sonnancour. C'est » toi qui seras ce comte. » Vous voyez, Mademoiselle, qu'on ne peut avoir des titres de noblesse plus authentiques. Je suis donc comte; je vais me costumer. Dis donc, ma sœur, quelle perruque mettrai-je? car la perruque annonce l'homme et son caractère. Suis-je un comte descendant de ces an-

ciens paladins, toujours sur la hanche, et ne parlant que des exploits de leurs aïeux ?

HONESTA.

Quant à tes aïeux, tu feras grâce de leur histoire.

ANTOINE.

Je n'en ai connu aucun ; mais c'est égal, j'ai de l'esprit ; je fais des romans comme un autre, et mon arbre généalogique n'est pas ce qui m'embarrasse... Allons, c'est décidé, me voilà comte ; mais comte bonhomme ; vif par fois, aimant la table et le jeu ; c'est un bon caractère à prendre.

HONESTA.

Il ne te coûtera rien. La table et le jeu, te voilà dans ton centre.

ANTOINE.

Ah ! diable, je n'ai pas tout lu. Il y a là un *post-scriptum*. « J'arriverai peut-être pres- » que aussitôt que ma lettre. Que la maison » soit préparée en conséquence ; tu as de » l'esprit, dispose, ordonne, je m'en rapporte » à toi. » — Eh ! je perds mon tems à bavarder ! O ciel ! s'il arrivait à l'instant ! Personne n'est prévenu. Avec aussi peu de soins, je ne mérite pas l'honneur que l'on m'a fait de me choisir pour commander à tant d'honnêtes gens. Holà ! hé ! la Brie !

SCÈNE III.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE, LA BRIE.

LA BRIE.

Que me veux-tu ?

ANTOINE.

Où sont ces messieurs ?

LA BRIE.

Ils déjeûnent.

ANTOINE.

Dis-leur que je veux leur parler. En attendant, recommande au portier de fermer la grande porte de l'hôtel, et de n'ouvrir à qui que ce soit, sans m'avoir prévenu.

SCÈNE IV.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE.

ANTOINE.

Mademoiselle, songez que vous êtes la fille d'un comte. Je n'ai rien à vous observer aujourd'hui sur la contenance que vous

devez avoir. Votre maintien grave, votre air de dignité, vous serviront à merveille. Pour toi, tu es sa tante. Parle le moins que tu pourras, c'est un moyen sûr de cacher ta bêtise.

MONESTA.

Monsieur Antoine, je vous prouverai peut-être quelque jour que je suis moins sotte que vous ne le croyez.

ANTOINE.

Je t'attends à la preuve. Plus d'Antoine, surtout, je suis monsieur le comte; mais, tout considéré, tu seras la gouvernante de Mademoiselle. Elle n'a pas de femme-de-chambre, tu lui en serviras; cela t'épargnera les frais d'une toilette.

MONESTA.

Je serai toujours son amie.

EULALIE.

Ah! toujours; j'en ai besoin.

ANTOINE.

A la bonne heure, amies en particulier; mais en public, que chacune garde le *décorum*, et se souvienne de son personnage. Comme ces messieurs se font attendre!

SCÈNE V.

EULALIE ET HONESTA, pendant cette scène, sont à causer ensemble, au fond du théâtre; HENRI, ANTOINE, GERMAIN, LA BRIE.

ANTOINE.

Eh! arrivez donc, Messieurs : vous êtes d'une nonchalance...

HENRI.

Nonchalance! Non, parbleu : depuis un quart-d'heure nous avons fait sauter une demi-douzaine de bouchons de Champagne; il me semble que l'on ne peut aller plus vite.

ANTOINE.

Vous êtes de tout cœur à table, je le sais.

HENRI.

A table, comme ailleurs. Nous as-tu vus faiblir dans l'occasion?

ANTOINE.

C'est aujourd'hui, dans ce moment même, qu'il faut donner des preuves de cette activité.

GERMAIN.

Au fait, sans verbiage.

ANTOINE.

Germain a raison. Je vous ai fait part d'une lettre que Dubois m'a écrite.

GERMAIN.

Nous la savons par cœur.

ANTOINE.

Je suis, jusqu'à nouvel ordre, le comte de Sonnancour, et vous êtes mes gens.

HENRI.

Monsieur Antoine, dans toutes nos expéditions, vous vous distribuez toujours le premier rôle.

GERMAIN.

Il a raison.

LA BRIE.

Il a raison.

ANTOINE.

Monsieur Henri, je vous l'ai déjà dit : l'amour-propre vous perdra. Que diable ! descendez dans vous-même, et jugez-vous. Avez-vous la taille d'un premier rôle ? Souvenez-vous toujours de cette maxime :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

GERMAIN.

Bien dit.

HENRI.

Garde donc le premier rôle, mais si l'éga-

lité disparaît en public, qu'elle renaisse en particulier, et surtout dans les partages.

ANTOINE.

Avez-vous à vous plaindre ?

HENRI.

Tu n'es pas des plus fidèles ; et l'autre jour que tu régalais cet anglais qui paya la dépense, tu fis disparaître dix guinées, qu'on ne revit plus.

ANTOINE.

Eh ! non... Je les avais avalées.

HENRI.

J'en suis sûr, coquin.

GERMAIN.

En tout cas, le tour est gentil.

HENRI.

Ce n'est pas tout : je servais à table ; j'avais eu la complaisance de commander un souper délicat, que tu dévoras en entier, et je fus obligé d'aller dormir à vide.

ANTOINE.

Tu le méritais.

HENRI.

Pourquoi cela ?

ANTOINE.

Apprends, animal, apprends ton métier ;

lorsque je te fais maître-d'hôtel, prends-en l'esprit, et sache que la table de ces messieurs est toujours servie avant celle des maîtres.

GERMAIN.

On ne m'y prendrait pas, moi.

HENRI.

Allons, je mérite mon sort.

GERMAIN.

A quoi me destines-tu ?

ANTOINE.

Je n'en sais rien encore. Reste derrière la toile. S'il nous faut un colporteur, un bijoutier, un commissaire, ou tel autre personnage épisodique, tu t'en chargeras. Henri prendra la livrée.

HENRI, de mauvaise humeur.

Toujours la livrée...

ANTOINE.

Écoutez, écoutez; vous aurez tous nos fripons subalternes, tous nos piliers d'académie. Qu'on aille se préparer, je vais me mettre à ma toilette. (*On entend heurter.*) On heurte bien fort: vois par la croisée qui ce peut-être... Eh bien ?

HENRI.

C'est Dubois en habit galonné, en chapeau

à plumet, avec un jeune homme qui a ma foi bonne tournure.

ANTOINE, très-vite.

Que le diable vous emporte tous avec vos commentaires, votre amour-propre, vos réflexions, vos défiances déplacées! Comment faire? Cachez-vous tous, je vais me costumer. Faites-en de même. Germain, dis au portier d'ouvrir et de les faire monter ici. (*Germain sort.*) Madame Honesta, faites les honneurs; et vous, Mademoiselle, si, comme tant d'autres, vous voulez vou marier, faites bonne mine à monsieur le Marquis.

HENRI, accourant du fond.

Ils montent, les voilà.

ANTOINE.

Sauvons-nous, sauvons-nous.

(Ils sortent par la coulisse du fond, du côté droit.)

SCÈNE VI.

HONESTA, EULALIE.

EULALIE.

Non je ne puis me prêter à tant de bassesse et d'infamie.

HONESTA.

Si vous voulez que nous réussissions dans nos projets, dissimulez encore aujourd'hui.

EULALIE.

Qu'exigez-vous de moi !

SCÈNE VII.

DUBOIS, HONESTA, EULALIE, DORIVAL.

DUBOIS.

MADAME Honesta, où est monsieur le Comte ?

HONESTA.

Il n'a pas encore paru.

DUBOIS.

Il a tant d'affaires ! Bonjour, ma charmante cousine; permettez que je vous présente monsieur le Marquis, mon ami intime.

DORIVAL.

Madame... (*A part.*) Il ne m'a pas trompé. Qu'elle est belle !

EULALIE, à part, à Honesta.

Il a l'air honnête.

DUBOIS.

Eh bien, Marquis, vous en ai-je imposé ? N'est-elle pas charmante, la petite cousine ? (*A part*) Où diable est ce chien d'Autoine ?... Vous avez l'air embarrassé. C'est d'un bon augure. Ses charmes font sur vous l'impression que je désirais qu'ils fissent. Ma cousine, c'est un mari que je vous amène. Vous êtes fille, unique héritière. Il a les mêmes qualités ; vous ferez un couple charmant. Vous me devrez l'un et l'autre le bonheur... Qu'en pensez-vous, petite cousine ? (*A part.*) Je ne sais comment soutenir la conversation... Mais répondez donc, Mademoiselle.

HOFESTA.

Mais, monsieur le Chevalier, que voulez-vous qu'une fille réponde à de pareilles questions ? Ce qu'elle se doit, c'est de garder le silence.

DUBOIS.

Tenez, ma présence vous gêne, je brûle d'embrasser mon oncle ; je vous laisse, (*Bas à Honesta.*) Veille sur eux. (*A Dorival.*) Je vous rejoins dans le moment. (*Bas à Honesta.*) Empêche la petite de bavarder. (*A Dorival.*) Faites votre cour, je ne crois pas vous désobliger en vous laissant avec votre belle future, et je vais prévenir mon oncle de votre arrivée.

SCÈNE VIII.

HONÈSTA, EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

Pardonnez, Madame, à mon embarras; il est l'effet d'une impression dont je n'ai pu me défendre. Le bonheur dont on me flatte est trop grand, pour que je veuille y croire, et il cesserait d'en être un pour moi, si je pensais qu'il pût jamais vous affliger.

EULALIE.

Monsieur, le bonheur n'est pas toujours où on croit l'entrevoir. On se fait souvent des illusions agréables; mais, si vous me connaissiez davantage, vous montreriez peut-être moins d'empressement à m'obtenir.

DORIVAL.

Avec des traits comme les vôtres, on ne peut qu'avoir un bon cœur; et, si les yeux sont le miroir de l'ame, la vôtre doit être bien belle.

EULALIE.

Vous êtes obligeant, Monsieur; mais dans les circonstances présentes, la prudence exige que vous ne vous hâtiez pas de précipiter votre jugement ni vos démarches.

HONESTA, à part.

Rompons cette conversation... Monsieur, vous êtes de Lyon, n'est-il pas vrai ?

DORIVAL.

Oui, Madame.

HONESTA.

C'est une belle ville.

EULALIE, avec intérêt.

Que je désire bien voir.

HONESTA.

Monsieur vous y conduira, si vous êtes jamais sa femme.

DORIVAL.

Le bonheur de ma vie serait d'y passer mes jours avec une personne aussi intéressante.

EULALIE, bas à Honesta.

Je n'aiderai jamais à le tromper.

SCÈNE IX.

HONESTA, EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Ma foi, monsieur le Marquis, je croyais

vous avoir perdu pour toujours. Je m'arrête au coin d'une rue : vous avancez ; je ne vous vois plus ; heureusement que je me suis souvenu dans quel quartier est cet hôtel. Mais la drôle de ville que ce Paris! J'avais beau dire aux voisins, connaissez-vous M. le comte de Sonnancour? Inconnu. Un animal de savoyard me soutenait que le maître de cet hôtel se nommait Antoine; et sans un domestique, à la livrée de monsieur le Comte, qui s'est hâté de me recueillir, je ne sais quand j'aurais pu vous rejoindre.

DORIVAL.

Pardonne, mon ami; le plaisir de me voir à Paris m'a fait tout oublier.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal, et je vois que vous aviez raison de vous hâter. Monsieur le Chevalier n'est pas un peintre flatteur; il pouvait hardiment en dire davantage.

HONESTA.

Pardonnez, Monsieur, si nous vous quittons. Mademoiselle a quelques ordres à donner.

DORIVAL.

Je serais au désespoir de l'importuner; je me retire.

HONESTA.

Non, restez; monsieur le Comte sera enchanté de vous trouver ici à son réveil.

(Eulalie et Dorival se saluent. Champagne regarde dédaigneusement madame Honesta. Les deux femmes se retirent par un côté opposé à celui par lequel sont sortis Antoine et Henri.)

SCÈNE X.

DORIVAL, CHAMPAGNE.

DORIVAL.

Eh bien, Champagne!

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monsieur!

DORIVAL.

Tout ne va-t-il pas au gré de mes souhaits?

CHAMPAGNE.

Il manque cependant quelque chose dans cet hôtel.

DORIVAL.

Quoi donc?

CHAMPAGNE.

Une soubrette aussi jolie que la maîtresse.

DORIVAL.

La jeune personne te plaît donc ?

CHAMPAGNE.

Je serais bien dégoûté, si elle n'était pas de mon goût. Ah ! que n'a-t-elle une Marton qui lui ressemble ! Le beau quatuor que cela ferait ! Et vous, Monsieur, comment la trouvez-vous ?

DORIVAL.

Charmante. J'étais disposé à l'aimer, sur le récit que son cousin m'en avait fait ; et pour peu que je la revoie, je sens que je l'adorerai.

CHAMPAGNE.

Ah ça, si vous épousez, il faudra lui donner une autre suivante que celle qui était là avec elle. Je n'aime point les vieilles figures, en femmes surtout.

DORIVAL.

Tu as raison. Je te chargerai du soin de la choisir toi-même.

CHAMPAGNE.

Voilà parler. Je m'attache à vous pour la vie.

DORIVAL.

Le croirais-tu, Champagne ? j'ai des scrupules.

CHAMPAGNE.

Il est bien tems.

DORIVAL.

Oui, je me veux du mal de tromper une aussi aimable personne.

CHAMPAGNE.

Que vous êtes bon! Vous êtes marquis de ma façon, à la vérité, mais qu'importe! La moitié de ceux qui portent ce nom-là à Paris, n'ont souvent pas de meilleurs titres que vous.

DORIVAL.

Je crains qu'on ne vienne à découvrir...

CHAMPAGNE.

De peur d'événement, il faut brusquer le mariage. Le beau-père est immensément riche; voilà l'essentiel. Diable! la fortune se présente, saisissons-là. La demoiselle est fugitive; et qui diffère de goûter ses faveurs, n'en retrouve plus souvent l'occasion.

DORIVAL.

Je n'ai pas l'effronterie nécessaire au personnage que tu veux que je fasse.

CHAMPAGNE.

Cet air de bonne-foi vous sert mieux que vous ne pensez. J'ai eu l'adresse de vous faire prendre un nom connu. Le chevalier croit que vous êtes le vrai marquis de Courbières. Je

l'entendis un jour s'informer, sans faire semblant de rien, de la maison dont je vous fais descendre; à chaque réponse son visage s'épanouissait: le jeune marquis, disait-il, aura cent mille livres de rentes? Oui, répondait l'hôte. — Il vient de recueillir la succession de sa mère?—Deux cent mille livres en argent comptant. — Deux cent mille livres en argent comptant, répond-il enchanté! Son enthousiasme l'empêche de s'informer si vous êtes réellement le marquis. Il monte à votre appartement; vous embrasse avec une cordialité, une tendresse que l'argent peut seul donner; et je vis qu'une des plus grandes faveurs de la fortune est celle de nous rendre aimables à tous les yeux.

DORIVAL.

Il est vrai qu'il m'accable d'amitiés, et j'en sens plus vivement mes torts. J'ai fait des étourderies sans nombre; j'ai perdu mon père trop tôt; j'ai dépensé follement une partie de ma légitime: mais après avoir été dupe, dois-je finir par en faire?

CHAMPAGNE.

Avec cet excès de probité vous mourrez de faim.

DORIVAL.

Mais, si je suis découvert, je mourrai de honte. Tu m'as perdu par tes mauvais conseils.

CHAMPAGNE.

Ah ça, changeons de note, ou partons tout de suite.

DORIVAL.

Je ne le puis à présent.

CHAMPAGNE.

Ne dirait-on pas que c'est moi qui vous ai perverti ?

DORIVAL.

Mon cœur allait au-devant de la séduction.

CHAMPAGNE.

Quand je vous ai connu, le plus fort en était fait. Mais je suis trop bon d'endurer vos reproches; je devrais vous abandonner à votre malheureux sort. Est-ce pour moi que j'agis? Est-ce moi qui épouserai cette charmante comtesse que vous venez de voir? Quel intérêt ai-je à tout cela? Le vôtre seul m'anime. Vous êtes un joli homme; je ne veux pas que vous végétiez à la fleur de vos ans. Je vous fais marquis; je vous allie à une grande maison assez riche pour vous soutenir: c'est à vous à réparer dans la suite une supercherie nécessaire, en choyant le beau-père, et aimant bien votre femme, et surtout en enrichissant le fidèle Champagne, qui aura su couvrir les sottises de votre jeunesse, et vous rendre heureux en dépit de vous-même.

DORIVAL.

La vue de cette charmante personne est plus éloquente que tes discours. Je m'abandonne à toi ; fais ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Quel excès de bonté ! Monsieur veut bien permettre que je lui fasse épouser tout-à-la-fois femme jolie et dot copieuse. Ah ! si dame Nature, au lieu de me tailler matériellement, m'avait fait présent d'une tournure comme la vôtre, je ne me réduirais pas au triste rôle de confident et de conseiller. J'ai voulu une fois en ma vie, me mêler de faire le marquis ; le costume noble m'allait, on ne peut pas plus mal ; aussi j'y échouai tout net, et ce personnage, étranger à mes manières, ne me valut que des disgrâces.

DORIVAL.

Tu ne m'as jamais raconté cette partie de ton histoire.

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas à me rappeler ce qui humilie mon amour-propre. J'aurais peut-être réussi si j'avais eu un serviteur comme vous en avez un ; mais le coquin... Laissons-cela. Songeons à vous. Ah ça, parlons clair ; combien vous reste-t-il d'argent ?

DORIVAL.

Encore deux cents louis.

CHAMPAGNE.

C'est assez pour jeter de la poudre aux yeux. Où sont-ils ?

DORIVAL, lui remettant une bourse et un rouleau.

Les voilà.

CHAMPAGNE.

Je vais convertir tout cela en argent blanc, cela fait plus d'étalage. Je les compterai et recompterai si souvent, que l'on entendra le son de nos espèces de tous les coins de cet hôtel : quelques mots jetés comme au hasard, quelques écus semés avec discernement parmi la livrée, vont vous faire passer avant la fin du jour, pour le gentilhomme de France le plus riche et le plus généreux. J'entends monter quelqu'un. Chut! Pas un seul mot de nos projets. Laissez-moi faire, et le diable sera bien malin s'il m'empêche de conduire la barque à bon port.

SCÈNE XI.

HENRI, DORIVAL, CHAMPAGNE.

HENRI, en livrée.

Monsieur le Comte vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

CHAMPAGNE, à part.

Que vois-je!

DORIVAL.

Monsieur le Comte a bien de la bonté.

HENRI.

Il donnait audience à de malheureux fermiers qui lui payaient les baux de ses terres, et à qui il fesait généreusement quelques remises.

CHAMPAGNE, à part.

C'est lui.

HENRI.

Permettez que je vous conduise à son appartement.

DORIVAL.

Je vous suis.

HENRI, revenant sur ses pas, à Champagne.

L'ami, descendez à l'office, on vous y traitera. Allez au bas de l'escalier, à main droite.

SCÈNE XII.

CHAMPAGNE, après un tems.

Les bras me tombent! Est-ce bien Henri que je viens de voir? Ce maraud, qui fut jadis mon valet dans mes jours de prospérité, et

qui, un beau soir que je dormais si tranquillement, m'emporta ma valise, et me laissa nu comme la main? c'est lui, c'est lui; je me le rappelle trait pour trait. Il n'a pas eu l'air de me reconnaître : j'étais jeune et frais alors. Ah! j'ai bien changé depuis ce tems-là. Il ne peut se douter que son ancien maître porte à présent la livrée! Cette apparition subite m'étonne à un point... Il faudra que le coquin me restitue, ou je le fais pendre. Pendre! ah! M. Champagne, il faut avoir de l'humanité pour ses semblables. Ce n'est, après tout, qu'une gentillesse plus tôt digne de vos éloges que de votre colère. Que fait-il ici? je ne sais; cela me donne des soupçons. Pendant que nous cherchons à faire des dupes, ne chercherait-on pas à nous duper nous-mêmes? cela serait délicieux! J'ai entendu à Lyon de certain propos, sur le compte du Chevalier, qui me reviennent à présent. Ce comte de Sonnancour ne serait-il pas un comte de contre-bande? personne ne le connaît dans le quartier. Cet hôtel appartient à M. Antoine, m'a dit un savoyard. M. Antoine! j'ai ce nom-là sur mes tablettes. J'ai connu de réputation un Antoine qui était le plus grand fripon.... Je devais lui être présenté. Examinons, furetons, tâchons d'avoir quelques éclaircissemens. Mais, moi-même, ne serais-je pas épié? (*Il tourne lentement la tête en regardant autour de lui.*) Non, aucun cabinet vitré, aucune

porte suspecte ; je suis bien seul. Personne sous cette table ? ruse grossière ; ils ne l'emploieraient pas. Voyons pourtant. (*Il se baisse et lève un tapis qui couvre la table.*) On parle dans la pièce au-dessous. (*Il prête l'oreille et tournant autour de la table, il s'arrête du côté de la coulisse.*) Si je pouvais distinguer.... Écoutons.

(Comme il est dans cette position, Antoine et Dubois entrent en scène.)

SCÈNE XIII.

DUBOIS, ANTOINE, CHAMPAGNE, derrière la table.

ANTOINE.

Ferme la porte sur toi.

CHAMPAGNE, baissé.

Quel heureux hasard ! ne soufflons pas.

ANTOINE.

Pendant que notre jeune homme est à prendre le chocolat avec Eulalie, et que Henri le surveille, il est nécessaire, mon cher Dubois, de nous recorder un peu.

CHAMPAGNE, bas.

Le chevalier est un Dubois !

DUBOIS.

Je vous l'ai amené; c'est à vous autres à l'expédier le plus promptement possible.

ANTOINE.

Sois tranquille; il est en bonnes mains.

DUBOIS.

Moi, je ne puis que conseiller à la sourdine; je suis son ami.

ANTOINE.

C'est entendu.

DUBOIS.

Il n'y a pas de tems à perdre.

ANTOINE.

Non, sans doute.

DUBOIS.

Dans les vingt-quatre heures.

ANTOINE.

Avant qu'il ait mis le pied dehors. Et tu es sûr qu'il a deux cents mille livres?

DUBOIS.

Comme si je les avais palpées?

ANTOINE.

Quel beau coup de filet!

CHAMPAGNE, bas.

Oh! superbe!

ANTOINE.

Il aime le jeu ?

DUBOIS.

Autant que toi.

ANTOINE.

C'est beaucoup dire. Il n'a aucun soupçon sur ton compte ?

DUBOIS.

Il me croit la loyauté même.

ANTOINE.

Il faut le faire jouer.

DUBOIS.

C'est la manière la plus honnête de dévaliser un homme.

CHAMPAGNE, bas.

Sans doute.

ANTOINE, fesant le geste de quelqu'un qui mêle des cartes.

Et il ne sait rien ?...

DUBOIS.

Rien de rien.

ANTOINE.

Pour l'amorcer, nous lui laisserons d'abord gagner quelques centaines de louis.

CHAMPAGNE, bas.

Ah! ah!

DUBOIS.

Comme cela se pratique. Lui gagnerons-nous tout, après?

ANTOINE.

C'est mon avis.

DUBOIS.

Sans lui rien laisser pour s'en retourner?

ANTOINE.

Nous lui paierons une place à la diligence.

CHAMPAGNE, bas.

Qu'ils sont bons!

DUBOIS.

J'aurais des projets plus vastes.

ANTOINE.

Donne l'essor à ton génie.

DUBOIS.

Son père a cent mille livres de rente.

ANTOINE.

On pourrait le faire anticiper sur la succession.

DUBOIS.

Bien vu, et puis l'empêtrer de la belle Eulalie.

ANTOINE.

Qui ne nous est bonne à rien.

DUBOIS.

Cette petite sotte finirait par nous perdre.

ANTOINE.

Ça s'est fait des principes romanesques.

DUBOIS.

Ce n'est pas ce qu'il nous faut.

ANTOINE.

Après tout, ce jeune homme nous aura obligation ; nous lui donnons une femme bien élevée.

CHAMPAGNE, bas.

Et dans une bonne école.

ANTOINE.

Et qui peut-être est de qualité.

CHAMPAGNE, bas.

Que sait-on !

DUBOIS.

Il est aisé de voir qu'elle n'est pas ta fille ; ça n'a ni nerf, ni imagination.

ANTOINE.

Elle le suivra à Lyon. Son air natal lui sera favorable.

DUBOIS.

Je crains toujours que cette chienne d'Honesta ne lui apprenne que tu l'as enlevée à Lyon à l'âge de quatre ans.

ANTOINE.

Je me déferai de cette femme.

DUBOIS.

Tu feras bien. Je suis d'avis, pour la sûreté de nos projets, que dès demain nous conduisions notre jeune homme à la nouvelle maison de campagne que tu viens de louer.

ANTOINE.

J'y avais songé. Prends garde qu'il ne sorte seul aujourd'hui.

DUBOIS.

Je le guetterai à la loge du portier.

ANTOINE.

J'ai dit à Henri de s'emparer du valet, et de l'énivrer.

CHAMPAGNE, bas.

Il a trouvé l'endroit sensible.

DUBOIS.

Il porte une physionomie de fripon.

CHAMPAGNE, bas.

Il s'y connaît, ce gaillard-là.

ANTOINE.

Tant mieux, nous le mettrons dans nos intérêts.

DUBOIS.

Je le crois attaché à son maître.

ANTOINE.

Qu'importe; crois mon ami, qu'il n'est presque pas de domestique qui ne soit charmé de s'enrichir des dépouilles de son maître.

DUBOIS.

Après tout, s'il était récalcitrant, on en viendrait avec lui aux grands moyens.

ANTOINE.

Oh ! oui : la rivière coule pour tout le monde.

(Ils sortent)

SCÈNE XIV.

CHAMPAGNE.

La rivière coule pour tout le monde !...

Nous nous sommes joliment adressés pour faire fortune. Décampons; ces fripons-là s'empareraient du peu qui nous reste... Décamper! non; je conçois un projet plus digne de moi. Je veux rendre ces fourbes dupes de leurs propres ruses, m'enrichir de leurs dépouilles, et les faire tomber dans le piége qu'ils tendent sous nos pas. Courage, Champagne; courage, mon ami! L'entreprise est difficile; n'importe! la gloire qui peut t'en revenir doit enflammer ton imagination. Aies les yeux partout; pare les coups que l'on veut te porter; portes-en qu'on ne puisse prévoir, et force les fripons à t'admirer eux-mêmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHAMPAGNE, seul.

Mon maître vient de me quitter avant que j'aie eu le tems de le mettre au fait. Je ne puis le rejoindre pour lui parler en particulier. Je crois, tout vu et tout considéré, que je ferais mal de l'instruire. Il a un fond de bonne-foi incompatible avec l'esprit d'intrigue q u m'est nécessaire. Son air de respect pour Antoine est naturel, tant qu'il le croit réellement un comte. S'il savait qui il est, il aurait un ton composé, des prévenances jouées et non senties. Son audace l'abandonnerait, et tout serait perdu. Achevons de nous emparer de la confiance de tous ces drôles; établissons-nous dans leur esprit, écartons les soupçons, et qu'ils fassent la moitié du chemin pour se précipiter dans l'abîme où je prétends les entraîner. L'Olive, que son maître a envoyé fort à propos à Paris, va venir me seconder. Le rôle de père, que je veux qu'il fasse, lui convient à ravir. Il devrait

être ici, cependant : pourvu que le faquin n'aille pas boire au cabaret l'argent que je lui ai confié pour louer un habit convenable à son personnage. Oh! non ; c'est un garçon honnête, retiré du commerce ; important, honoré de la confiance de son maître ; ce n'est que par amitié et pour passer un instant, qu'il se prête à mon espièglerie. Ce diable de Henri seul m'inquiète ; il me regardait en dînant. Le voici. Achevons de le dérouter, et notre affaire est sûre.

SCÈNE II.

CHAMPAGNE HENRI.

HENRI, à part.

Il lui ressemble comme deux gouttes d'eau, c'est peut-être lui. Il ne serait pas le premier maître qui aurait endossé la casaque, après avoir tout mangé.

CHAMPAGNE, sur le devant de la scène.

Fesons semblant de rêver.

HENRI, à part.

Si c'est lui et qu'il me reconnaisse, il faudra restituer. Oh! non ; plutôt mourir.

CHAMPAGNE, à part.

Il me considère diablement.

HENRI, un peu avancé.

Il n'a pas l'air de se rappeler ma figure. Mais sachons si c'est lui. (*Frappant sur l'épaule de Champagne.*) Camarade, pourquoi vous échapper comme cela avant le marasquin et le café ?

CHAMPAGNE, d'un air niais.

Ma foi, Monsieur, c'est que je ne savais pas que ce fût l'usage d'en donner aux domestiques.

HENRI.

Vous êtes ici en bonne maison.

CHAMPAGNE.

Je le vois bien.

HENRI.

Vous avez bu avec une modération.

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas le vin.

HENRI, à part.

Ce n'est donc pas lui. — (*Haut.*) J'ai quelque idée de vous avoir vu quelque part.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je n'y ai jamais été.

HENRI.

Bonne réponse... Vous ne vous souvenez pas de m'y avoir jamais vu ?

CHAMPAGNE.

Vous, Monsieur? C'est, je crois, la première fois de ma vie que j'ai cet honneur.

HENRI, à part.

Le même son de voix. C'est lui; il y a quelque chose d'extraordinaire.

CHAMPAGNE, à part.

Il me reconnaît; tenons ferme.

HENRI.

Écoutez. On croit souvent avoir des raisons pour se déguiser.

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

HENRI.

Ne craignez rien. Ouvrez-vous à moi, en toute confiance.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je suis un honnête garçon; je puis aller partout tête levée..

HENRI, à part.

Il fait le niais; il se déguise.

CHAMPAGNE, à part.

Je le désoriente.

HENRI, à part.

A la dernière épreuve. — (*Haut.*) Pardon,

si je vous parle ainsi. C'est qu'autre fois, j'eus un ami pour qui j'avais des soins, des attentions... comme on en aurait pour un maître.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

HENRI.

Un soir qu'il dormait profondément, j'eus une affaire d'honneur avec un insolent, et je le jetai mort sur le carreau.

CHAMPAGNE.

Ce fut malheureux pour lui.

HENRI.

Et pour moi aussi; obligé de partir subitement, je n'eus pas le tems de dire adieu à mon ami; et dans le trouble où j'étais, j'emportai sans y songer, sa valise avec la mienne.

CHAMPAGNE, de son ton de voix naturel.

Ah! ah!

HENRI, à part.

Il me reconnaît.

CHAMPAGNE, refesant le niais.

C'est bien malheureux d'être distrait comme cela.

HENRI.

Je n'ai pas revu cet ami depuis ce moment

fatal, et je brûle de lui faire une restitution entière.

CHAMPAGNE, à part.

Le piège est adroit. (*Haut.*) Vrai, vous voulez restituer ?

HENRI.

C'est mon dessein.

CHAMPAGNE.

C'est bien honnête de votre part. (*A part.*) Le coquin n'y songe pas.

HENRI, à part.

Je le tiens. (*Haut.*) Oui, je vais tout vous rendre.

CHAMPAGNE, fesant l'étonné.

A moi ?

HENRI.

Oui, à vous-même.

CHAMPAGNE.

Vous plaisantez ?

HENRI.

Allons, convenez que c'était vous.

CHAMPAGNE.

Monsieur, cela n'est pas bien de se moquer ainsi du monde.

HENRI, à part.

Il le fait exprès. (*Haut.*) Je parle sérieusement.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! puisque vous le voulez, c'est moi qui étais votre ami. Rendez-moi la valise.

HENRI, à part.

Je ne rends rien. (*Haut.*) Hé-bien ! qu'y avait-il dans la valise ?

CHAMPAGNE.

Oh ! vous le savez bien.

HENRI.

Encore ?

CHAMPAGNE.

Monsieur, il y avait tout plein de choses.

HENRI.

Oui-dà. (*A part.*) Il a de mauvais desseins, c'est clair. (*Haut.*) On désigne, au moins.

CHAMPAGNE.

Ne croyez-vous pas que je vais me souvenir de tout cela ?

HENRI.

Mais, comment me nommé-je ?

CHAMPAGNE.

Tiens, ne veut-il pas que je lui apprenne son nom ?

HENRI, à part.

Fesons semblant de prendre le change.... (*Haut.*) Tu es un fripon.

CHAMPAGNE.

Un fripon ! Moi ! votre ami ?

HENRI.

Je t'ai fait une histoire en l'air pour t'éprouver, et je vois que ta physionomie n'est pas menteuse, en annonçant que tu ne vaux rien.

CHAMPAGNE.

Et moi, je vois que j'ai deviné juste, en vous prenant pour un fou.

HENRI.

Tu t'y connais.

CHAMPAGNE.

Autant que vous.

HENRI, à part.

Il joue au fin.

CHAMPAGNE, à part.

Il est dedans.

HENRI, à part.

Il en sera la dupe. (*Haut.*) Au revoir, belître.

CHAMPAGNE.

Bien obligé, Monsieur.

SCÈNE III.

CHAMPAGNE.

J'AI failli succomber à la tentation et me découvrir. Va, fripon, tu me paieras l'escamotage de la valise avec les intérêts. J'ai déjà touché un petit à-compte, et tu apprendras à me connaître. Mais, qui entre? Eh! me trompé-je? non, ma foi, c'est l'Olive.

SCÈNE IV.

L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, en habit de père.

COMMENT diable! Personne à l'anti-chambre? Eh! l'ami. Comment me trouves-tu?

CHAMPAGNE.

Délicieux! Tu as, d'honneur, une tête pa-

ternelle... provinciale cependant; mais c'est ce qu'il nous faut.

L'OLIVE.

Veux-tu des airs de cour ? tu n'as qu'à dire.

CHAMPAGNE.

Tu es bien comme cela. Comment es-tu entré ?

L'OLIVE.

Tout bonnement par la porte.

CHAMPAGNE.

Ne plaisante pas.

L'OLIVE.

J'ai suivi tes ordres de point en point. J'ai reconnu l'hôtel tout de suite. Je suis entré. Que demandez-vous, me dit le portier! je réponds, en lui fesant un clin-d'œil, le comte de Sonnancour. Entrez, entrez au rez-de-chaussée. Au lieu de m'arrêter-là, je monte au premier, comme tu me l'avais recommandé; je t'y trouve, comme tu me l'avais promis; et nous allons agir sans doute comme nous en sommes convenus.

CHAMPAGNE.

Ils sont là-bas à dîner; ils en sont au dessert. Monsieur Antoine fait bien les choses.

L'OLIVE.

Je suis fâché de n'avoir pas été de la fête ; j'y aurais fait honneur.

CHAMPAGNE.

Gourmand !

L'OLIVE.

Sais-tu que je n'ai rien pris depuis ce matin ? Est-ce que tu n'aimes pas un bon dîné aussi ?

CHAMPAGNE.

Non, Monsieur, lorsque j'ai de grands projets en tête.

L'OLIVE.

L'un n'empêche pas l'autre. Et ! qu'as-tu déjà fait ?

CHAMPAGNE.

Ce que j'ai fait ! J'ai arraché quatre cents louis à nos fripons, et cela, sans me donner la moindre peine.

L'OLIVE.

Ah ! mon enfant ! je me sens pour toi un respect, une vénération ; et sans la dignité de mon costume, je tomberais à tes genoux. Comment as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Avant dîné, on s'est mis à faire un passe-dix ; mon maître était banquier. Il était convenu, comme je te l'ai dit, qu'on commen-

cerait par le laisser gagner. On ouvre le trictrac; moi, placé sur le seuil d'une porte entre-ouverte, j'examine mes gens. Je vois glisser dans le cornet de beaux dez à la passe; à chaque coup 15, 18, 12; mon maître raffle à chaque fois des rouleaux que l'on perd avec une aisance, dont il est la dupe. Quand on le voit échauffé par le gain, on veut faire tourner la chance. Je vois le changement de dez; j'accours avec empressement, un papier à la main. Monsieur, monsieur, lui dis-je, votre banquier vous prie de signer sur-le-champ cet acquit, pour que je touche les quarante mille livres que vous attendez. Il veut continuer la partie. Certains de le raccrocher le soir, mes coquins sont les premiers à l'engager à terminer cette affaire. Il me suit à sa chambre, me remet son gain; je sors, je le convertis en argent blanc, et reviens, un quart-d'heure après, à l'hôtel, suivi de quatre hommes, qui gémissaient sous le poids de quatre énormes sacs extérieurement remplis d'écus, mais dont le centre n'était plein que de vieilles férailles.

L'OLIVE.

Allons, c'en est fait, je te reconnais pour mon maître. Mais cet argent est-il en sûreté?

CHAMPAGNE.

Je viens de verser nos espèces dans une grande cassette bien ferrée et bien solide.

L'OLIVE.

Que tu as trouvée dans la maison?

CHAMPAGNE.

Oui.

L'OLIVE.

Tu as fait un beau coup. Ils en auront une doublé clé, et les voilà maitres de ton trésor.

CHAMPAGNE.

Monsieur l'Olive, pensez-vous que je vous aie attendu pour faire une pareille réflexion. Croyez-vous avoir affaire à un novice?

L'OLIVE.

Non, mais c'est qu'on oublie quelquefois.

CHAMPAGNE.

Je n'oublie rien, et je songe à tout. J'ai d'abord dévissé la serrure de notre appartement, pour en mettre une nouvelle à l'épreuve des crochets. J'ai cadenacé et recadenacé ma chère cassette ; et je n'attends que la nuit pour la faire changer de gite.

L'OLIVE.

Tu devrais t'en tenir-là.

CHAMPAGNE.

Oh! que non. On a parlé d'un écrin de soixante mille livres... Il faut donner à ces Messieurs une leçon dont ils puissent se souvenir.

L'OLIVE.

Si tu veux que je t'aide, dépêche-toi. J'ai un maître qui me paie trop bien de mes services, pour que je ne cherche pas à me rendre digne de sa confiance par mon exactitude. J'ai des emplettes à faire, une commission délicate à remplir, et je n'ai que deux jours à rester à Paris.

CHAMPAGNE.

Quelle commission ? service pour service, je te seconderai.

L'OLIVE.

Monsieur Dormond, mon maître, eut jadis une fille qui lui fut ravie à l'âge de quatre ans... Mais cela est étranger à notre affaire, et ce n'est pas le lieu d'en jaser.

CHAMPAGNE.

Non, dis toujours : cette enfant m'intéresse.

L'OLIVE.

Un malheureux qui vient de finir sa carrière à Lyon, là... Tu m'entends.

CHAMPAGNE.

Oui, publiquement.

L'OLIVE.

C'est cela.

CHAMPAGNE.

Eh bien?

L'OLIVE.

Ce malheureux, avant de prendre congé du monde, a fait appeler mon maître, et lui a déclaré que sa fille était entre les mains d'un nommé Antoine. On m'a fait partir tout de suite.

CHAMPAGNE, très-vite.

Antoine! ah! mon ami, c'est cela. Quel enchaînement de circonstances!... Le comte de Sonnancour et Antoine ne sont qu'un seul et même personnage.

L'OLIVE.

Je cours aux magistrats.

CHAMPAGNE.

Garde-t'en bien. Ne laissons pas à la justice le plaisir de les dépouiller; réservons-nous-le, mon ami; savourons-en la douceur sans crainte et sans scrupule.

L'OLIVE.

Et la jeune personne?

CHAMPAGNE.

Est ici, belle comme le jour.

L'OLIVE, au comble de la joie, embrassant Champagne.

Oh! mon ami!

CHAMPAGNE.

Ah ! quel dommage !... que le père ne soit pas du voyage. La belle reconnaissance à filer ! Quel tableau pathétique et touchant ! Mais quel bonheur pour nous ! nous pourrons agir en toute sûreté ; nous avons barre sur tous les fripons ; car enfin, nous sommes d'honnêtes gens, nous qui rétablissons l'ordre, qui corrigeons des escrocs, et qui fesons tout-à-la-fois le bien public et le bien particulier.

L'OLIVE.

Il me semble que j'entends du bruit.

CHAMPAGNE.

Ce sont nos gens qui sortent de table. Commence ton rôle ; tu le sais.

L'OLIVE.

Sans répétition.

CHAMPAGNE.

Grande colère contre moi.

L'OLIVE.

Voilà tout juste un bâton.

CHAMPAGNE.

Fais semblant de m'en frapper.

SCÈNE V.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, battant Champagne.

COMMENT, misérable! pendard, gredin, scélérat!

CHAMPAGNE, à l'Olive.

Mais, prends donc garde, je te dis de faire semblant.

ANTOINE.

Arrêtez, arrêtez.

L'OLIVE, donnant encore un coup de bâton à Champagne.

Laissez-moi assommer ce faquin.

CHAMPAGNE, à part.

Oh! le traître!... (*Haut.*) Monsieur, c'est indigne de traiter aussi barbarement un serviteur tel que moi.

L'OLIVE.

Ne me retenez pas, Monsieur.

ANTOINE.

Monsieur, songez que vous êtes chez moi.

CHAMPAGNE.

Oui, chez M. le comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Oh! monsieur le Comte! Pardon, je me modérerai; mais que je ne voie plus ce pendard.

(Il donne encore un coup de bâton à Champagne.)

CHAMPAGNE.

Encore un coup de bâton! jolie manière de se modérer!

L'OLIVE.

Voilà qui est fini. Je me possède.

ANTOINE.

De quel crime s'est-il donc rendu coupable?

L'OLIVE, à Champagne.

De quel crime!.... (*A Antoine.*) Ah! Si vous saviez!... Qu'il le dise lui-même. Parle, maraud! Dis-le. (*Bas.*) Je n'en sais rien.... (*A Champagne.*) Allons, allons, parle, coquin!

CHAMPAGNE.

Vous ne m'avez pas donné le tems de m'expliquer. Je passais mon chemin tranquillement dans la rue; Monsieur m'aperçoit, commence la conversation par une paire de soufflets: comme il ne m'était pas permis de répondre

sur le même ton, je me sauve ici; Monsieur m'y poursuit, trouve un bâton sous sa main, m'en assomme sans m'écouter; et si vous n'eussiez paru, monsieur le Comte, j'aurais fini par être la victime des emportemens de monsieur le Marquis.

L'OLIVE, le frappant.

Je suis un emporté?

CHAMPAGNE.

Secourez-moi, Monsieur. (*A part.*) C'est que le drôle y va bon jeu, bon argent.

ANTOINE.

Il faut, Monsieur, que ce garçon vous ait fait quelque tour bien sanglant?

L'OLIVE.

Pendable! Monsieur, pendable!

ANTOINE.

Il a l'air d'un fripon.

L'OLIVE.

Ce n'est rien que l'air, si vous le connaissiez comme moi.

CHAMPAGNE, d'un ton pleureur.

Il ne vous en coûte rien de ternir la réputation, d'un galant homme... monsieur le Comte croirait que je suis un voleur, comme tant d'autres.

L'OLIVE.

Pour voleur, non; non; mais c'est un libertin.... Je suis père! monsieur le Comte, je suis père!

ANTOINE.

Je le suis aussi, monsieur le Marquis, j'entre dans vos douleurs.

L'OLIVE.

J'ai un fils que j'idolâtre, quoique je le brusque quelquefois; je ne lui refuse rien. Il y a huit jours que je lui ai remis deux cent mille livres du bien de sa mère. A peine a-t-il eu cette somme, dont il devait, disait-il, faire un bon emploi, que ce maraud l'a engagé à partir sans me dire adieu, pour venir manger ici son argent dans la débauche et le libertinage.

CHAMPAGNE.

Voilà ce que c'est que la prévention : si, au lieu de me maltraiter, vous eussiez voulu m'écouter, je vous aurais dit que Monsieur votre fils ne hante que des personnes de la première volée, et qu'il est actuellement chez M. le comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Qu'entends-je! mon fils serait chez vous?

ANTOINE.

Quoi! vous seriez le père du jeune marquis de Courbières.

CHAMPAGNE.

Monsieur l'est.

L'OLIVE.

Je le suis.

ANTOINE.

Je le crois.

L'OLIVE.

Hélas! oui, Monsieur, je le suis. Il me fera mourir de chagrin; il ne m'aime pas comme je l'aime. Il ne veut pas me donner la satisfaction de me voir renaître dans de petits enfans. Que lui demandé-je! Je suis un tyran? Qu'il choisisse une personne de son rang, et je souscris à toutes les conditions que l'on m'imposera.

CHAMPAGNE.

Eh bien? Monsieur, ce parti est trouvé, et c'est à moi que vous en avez l'obligation.

L'OLIVE.

A toi?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur, à moi-même; votre fils est actuellement chez M. le comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Chez vous.

ANTOINE.

Oui, Monsieur, et j'ai conçu pour lui l'estime la plus tendre.

CHAMPAGNE.

Monsieur l'aime comme son fils ; il s'est senti porté d'inclination pour lui dès le premier moment. Il veut lui donner en mariage sa fille qui est aussi sage que belle. La maison de Sonnancour ne le cède en rien à la vôtre, ni pour la noblesse, ni pour la fortune, ni pour la loyauté. C'est moi qui, par hasard, ai arrangé tout cela en fesant faire à Lyon, à Monsieur votre fils, la connaissance de M. le chevalier des Roseaux, le neveu de monsieur le Comte. Voilà mes crimes ; punissez-moi si vous vous en sentez le courage ; accablez un serviteur fidèle ; et ajoutez les mauvais traitemens à l'ingratitude dont vous avez jusqu'ici payé tous mes services.

L'OLIVE.

Allons, mon pauvre Champagne, je reconnais mes torts.

CHAMPAGNE.

Oui ; mais les coups de bâton me restent, en attendant.

ANTOINE.

Mon ami, dans votre état, on ne doit pas prendre garde à ces misères; nous tâcherons de vous faire oublier ce petit désagrément.

CHAMPAGNE.

Je ne suis pas rancuneux; je pardonne quand on se repent; et, pourvu que le profit me dédommage, je ne serai pas le dernier à rire de l'aventure. Mais, monsieur le Marquis, je cours avertir Monsieur votre fils; s'il vous voyait sans être prévenu, je craindrais que son émotion, sa sensibilité ne portassent une atteinte dangereuse à sa santé. Le voici, Monsieur, modérez-vous, je vous en prie.

SCÈNE VI.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL.

L'OLIVE.

Ah! vous voilà donc, libertin.

DORIVAL, à part.

Que veut dire cela? c'est l'Olive.

CHAMPAGNE.

Tombez aux genoux de Monsieur votre père.

DORIVAL, étonné.

Mon père!

CHAMPAGNE, à l'Olive.

Parlez-lui avec douceur; vous connaissez sa timidité.

L'OLIVE.

Est-ce-là la conduite que vous deviez tenir?

CHAMPAGNE, à l'Olive.

Le pauvre garçon, il est tout interdit... (*A Dorival.*) Rassurez-vous, mon cher maître... (*A l'Olive.*) Laissez agir la nature; que les entrailles paternelles s'émeuvent... (*A Dorival.*) Il s'attendrit, il vous tend les bras.... (*Poussant Dorival dans les bras de l'Olive.*) Allons, Monsieur, allons, précipitez-vous sur son sein.

ANTOINE, s'éloignant.

Quelle heureuse rencontre!

DORIVAL, bas, à l'Olive.

Mais, maraud, explique-toi.

L'OLIVE.

Taisez-vous. (*Le serrant dans ses bras.*) Mon cher enfant!

CHAMPAGNE.

Comme c'est touchant! comme c'est pathétique, une reconnaissance! Il faudrait être

de bronze pour retenir ses larmes en voyant une scène aussi intéressante.

L'OLIVE, essuyant ses yeux et se tournant vers Antoine.

Que nous sommes faibles, mon cher Comte! ils font de nous tout ce qu'ils veulent.

ANTOINE.

On ne résiste point à ces choses-là ; qui le sait mieux que moi ?

SCÈNE VII.

ANTOINE, EULALIE, L'OLIVE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Voila votre bru, celle dont je vous ai parlé.

L'OLIVE, naturellement.

Que vois-je! C'est Mademoiselle !... Quelle ressemblance ?

CHAMPAGNE.

Oui, c'est elle, Monsieur.

L'OLIVE, de même.

J'ai peine à retenir mes larmes.

CHAMPAGNE

Il est la sensibilité même.

L'OLIVE, de même.

Mais, c'est qu'on dirait que c'est elle.

CHAMPAGNE, à part.

Il s'oublie.... (*Haut.*) Monsieur, avouez qu'elle est intéressante.

L'OLIVE.

Mais, Champagne, c'est tout son portrait. Ah ! que j'aurai de plaisir à vous conduire à Lyon.

CHAMPAGNE, lui coupant la parole.

Oui, quand elle sera l'épouse de ce fils si cher : comme votre fille va l'aimer ! On les dirait jumelles.

L'OLIVE, reprenant le ton de père.

C'est ce qui m'a frappé, ma chère petite.

EULALIE.

Monsieur...

L'OLIVE, naturellement.

Je ne croyais pas réussir sitôt à trouver une personne..

CHAMPAGNE, l'interrompant.

Comme Mademoiselle. (*A part.*) Oh, le bavard !

L'OLIVE.

Mon cher Comte, je ne veux pas absolu-

ment différer leur bonheur. Vous la destiniez à mon fils, et je vois que le ciel veut qu'ils soient l'un à l'autre.

ANTOINE.

C'est tout mon désir.

L'OLIVE.

Nous sommes d'honnêtes gens.

CHAMPAGNE.

Autant l'un que l'autre.

ANTOINE.

Je ne doute pas de votre probité.

CHAMPAGNE.

Ni Monsieur de la vôtre, certainement.

L'OLIVE.

Nous avons le cœur sur la main. Je ne vous dirai pas sottement, que donnez-vous à votre fille? Je vous paierais pour l'avoir. Je suis riche; avez-vous besoin de fonds? tout ce que je possède est à votre service.

CHAMPAGNE.

C'est un homme rare; donner comme cela ne lui coûte rien.

L'OLIVE.

La réussite de cette affaire me rajeûnit de trente ans; je veux terminer tout de suite

Champagne, fais venir un bijoutier, que je commence par les présens de noces.

CHAMPAGNE.

J'y vole... Monsieur le Comte, où trouverai-je un bijoutier?

ANTOINE.

Mes gens pourront vous enseigner le mien.

CHAMPAGNE, à part.

Nous les tenons.

ANTOINE.

Le hasard m'a servi au-delà de mes souhaits, en vous conduisant chez moi; et j'espère que je vous prouverai bientôt à quel homme vous avez affaire.

DORIVAL, bas, à Champagne.

C'est trop l'abuser.

CHAMPAGNE, bas, à Dorival.

Taisez-vous.

L'OLIVE.

La pauvre petite, elle ne dit rien.

EULALIE.

Monsieur, si j'osais...

ANTOINE, l'interrompant.

Elle est si timide.

L'OLIVE.

Ce n'est pas moi qui dois l'intimider. Hâtons-nous de tout disposer pour le bonheur de ces chers enfans. Dressons les articles ; mais le verre à la main; cela excite à la franchise. La colère m'avait donné une soif... La joie a achevé de me sécher le gosier, et j'ai besoin de me remettre.

CHAMPAGNE, à part.

Le coquin ne s'oublie pas. (*Haut.*) Vous êtes bien tombé ici; monsieur le Comte a une cave supérieurement meublée.

L'OLIVE.

Pardon, si j'en agis si librement; je suis un franc provincial, un vivant de la vieille roche. Mes manières vous blessent peut-être, vous, grand seigneur, vous, Parisien?

ANTOINE.

Vous êtes de ces hommes comme je les aime.

L'OLIVE, tendant la main à Antoine.

Nous sommes tous les deux de la même trempe; et c'est à l'usée que vous me connaîtrez. Allons, allons à la salle à manger; c'est-là que je serai dans mon centre. Venez, la belle enfant, c'est à votre santé que je veux boire la première rasade.

EULALIE, embarrassée.

Monsieur...

ANTOINE.

Allons, Mademoiselle.

(Ils s'en vont.)

DORIVAL, à part.

Pourquoi l'emmène-t-il?

L'OLIVE, se retournant.

Suivez-nous, mon fils, j'approuve votre amour, et je vous permets de le laisser paraître dans toute sa vivacité.

SCÈNE VIII.

CHAMPAGNE.

COMPTONS un peu avec moi-même : que me reste-t-il à entreprendre? Maître Antoine est complètement notre dupe; à quoi cela peut-il aboutir? Laisserai-je faire ici le mariage des jeunes gens? Non; ils s'aiment, je le vois; tant mieux. M. Dormon est l'ami de mon maître, il sera bien aise de l'unir à sa fille; il est plus décent qu'il la tienne des mains de son vrai père. Ce mariage le rangera. Il est né pour être honnête. Il me convertit. Je veux faire une fin à mon tour. Je

suis las de l'intrigue. Partons avec nos quatre cents louis. Mais ces quatre cents louis sont à mon maître; il lui appartiennent en toute légitimité. Qu'aurai-je gagné à tout cela? Rien. Oh! c'est trop peu, en vérité. Et je souffrirais que ce maraud de Henri jouît en paix de mes dépouilles? Mon cœur s'indigne à cette pensée; non, non, friponneau, mon ami, je ne partirai qu'après avoir pris ma revanche. Tu me parlais, scélérat, d'une restitution que tu ne voulais pas me faire, et je veux t'en arracher une à laquelle tu ne penses pas, te mettre au point où tu m'as laissé, et t'apprendre, à tes dépens, que tôt ou tard, les trompeurs sont trompés.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

EULALIE, HONESTA.

EULALIE, parlant avec chaleur.

Non, non, tout ce que vous pourriez me dire est inutile, je veux partir absolument.

HONESTA.

Mais sans ressource...

EULALIE.

On ne craint pas la misère lorsqu'on a du courage. Si je restais, je me rendrais peut-être coupable; j'abuserais ce jeune homme et son père.

HONESTA.

Avouez que le fils vous intéresse...

EULALIE.

Je ne vous le cacherai pas; mais quand l'impression qu'il peut avoir faite sur moi serait plus forte, elle ne m'engagerait pas à me

rendre complice de l'infâme trahison qu'on lui prépare.

HONESTA.

Antoine a demandé un notaire pour dresser les articles, et c'est la Brie qui se charge de ce personnage.

EULALIE.

Quelle infamie! On m'a éloignée; mais j'ai tout vu. Avez-vous trouvé le moment de dire au Marquis qu'il se rende un instant dans ce salon?

HONESTA.

Il sollicitait la même grâce; il a, dit-il, quelque chose de fort important à vous apprendre.

EULALIE.

Aurait-il des soupçons? J'irai au-devant, et je lui prouverai, par ma franchise, que je n'eus jamais dessein d'être de moitié dans les piéges qu'on tend à sa bonne foi.

HONESTA.

Il va venir dans la minute.

EULALIE.

Je vais l'instruire et mériter sa pitié et sa protection. Chaque instant que je passe dans cette maison, depuis la connaissance de mon sort, est un supplice affreux. Ah! Dieu! si la

justice, instruite de tant de viles manœuvres, venait fondre en ces lieux! Songez au sort qui nous attendrait l'une et l'autre! Lirait-on dans nos cœurs! On nous punirait d'avoir gardé un silence coupable.

HONESTA, avec embarras.

Vous m'ouvrez les yeux, vous me faites frémir.

EULALIE.

Partez sur-le-champ, on ne s'apercevra pas de votre absence. Allez m'attendre chez votre amie : sortez de la maison, tandis qu'ils sont encore sans soupçon sur votre compte. Quant à moi, je ne puis encore m'échapper. Antoine m'a défendu de sortir sans lui. Il a donné au portier des ordres en conséquence; mais dès que la nuit sera close, j'engagerai le Marquis à trouver un prétexte pour me conduire où vous serez. Il ne me refusera pas cette dernière grâce. J'entends monter quelqu'un; c'est lui sans doute. Laissez-nous.

HONESTA.

Je vais vous attendre. Je compterai, avec impatience, les heures qui vont s'écouler, jusqu'au moment qui va nous réunir pour toujours.

SCÈNE II.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL, avec embarras.

MADEMOISELLE.

EULALIE.

Monsieur.

DORIVAL, à part.

Je n'ose lui parler.

EULALIE.

Comment lui dire?

DORIVAL, embarrassé.

Mademoiselle, on veut nous unir.

EULALIE.

Hélas!

DORIVAL.

Mon bonheur vous afflige?

EULALIE.

Votre bonheur, Monsieur?

DORIVAL.

Oui, il serait de m'unir à jamais à vous.... Mais je craindrais qu'un jour les remords ne vinssent empoisonner notre félicité commune.

EULALIE.

Je ne vous cache pas que, jusqu'à présent, vous êtes le seul de tous ceux que l'on m'a offerts pour époux, à qui je me sois intéressée. Mais peut-on tromper la personne que l'on aime ?

DORIVAL.

(*A part.*) Saurait-elle... (*Haut.*) Il est des cas où la dissimulation pèse à un cœur honnête ; et tout lui dit que l'on ne doit pas acheter le bonheur par une bassesse.

EULALIE.

(*A part.*) Il est instruit... (*Haut.*) Souvent on est coupable malgré soi. Victime des circonstances, on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait faire.

DORIVAL.

Il est trop vrai... Une mauvaise honte empêche de revenir sur ses pas. Ne vaudrait-il pas mieux avouer tout à l'objet que l'on aime ? L'amour conduit à l'indulgence ; et un remords vivement senti, nous fait souvent trouver grâce devant ceux que l'on a involontairement offensés.

EULALIE.

C'est la faute de ceux qui nous ont pervertis... Heureux, quand la raison nous permet de revenir au sein de la vertu !

DORIVAL.

Votre voix pénètre jusqu'à mon cœur

EULALIE.

Vous êtes généreux, Monsieur.

DORIVAL.

Vous m'enhardissez.

EULALIE.

Je n'ose plus lever les yeux sur vous.

DORIVAL.

Il n'est plus tems de feindre.

EULALIE.

C'est trop long-tems résister. Cet aveu va vous affliger, je le sens.

DORIVAL.

Je tombe à vos genoux.

EULALIE.

Relevez-vous, Monsieur. Est-ce là votre place?

DORIVAL.

Non, je ne me releverai pas que vous ne m'ayez promis de ne plus songer à une aventure aussi désagréable.

EULALIE.

Je ferai mes efforts pour l'oublier.

DORIVAL.

C'est Champagne qui a tout fait.

EULALIE.

Champagne! vous vous méprenez, c'est Antoine qu'il se nomme.

DORIVAL.

Antoine! je ne l'ai jamais connu sous ce nom.

EULALIE.

Il en change si souvent! Mais je ne souffrirai plus qu'il ose se nommer mon père.

DORIVAL.

Lui que signifie?....

EULALIE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais ce fatal secret.

DORIVAL.

Lui seul m'a conseillé toutes les démarches que j'ai hasardées.

EULALIE.

Comment! Il vous a conseillé?... Vous me parlez du Comte de Sonnancour?

DORIVAL.

Il faut qu'il soit instruit de tout.

EULALIE.

Ne revoyez jamais ce malheureux; c'est lui qui m'a ravie à mes parens.

DORIVAL.

Ravie à vos parens! qui?

EULALIE.

Oui, cet Antoine, qui se fait appeler le comte de Sonnancour, est mon tyran. C'est un misérable, né dans la dernière classe du peuple, et dont l'unique ressource est de faire des dupes. Il a tout fait pour me perdre; mais je ne paraîtrai pas plus long-tems complice de ses indignes manœuvres. Monsieur, arrachez-moi d'une maison qui m'est devenue insupportable depuis que j'ai le bonheur de savoir que je ne suis pas la fille d'Antoine. Je ne demande pas que vous m'aimiez: mais j'attends de votre générosité, que vous ayez pour moi la compassion que l'on doit aux infortunés.

DORIVAL.

Je suis confondu.

EULALIE.

Ah! je savais bien que la connaissance de mon sort allait changer vos dispositions; vous êtes mon seul appui; ne m'abandonnez pas. Si vous êtes inflexible, je cours aux pieds de votre père. Il porte un cœur sensible; il a

paru me voir avec quelque intérêt. Sa pitié sera moins stérile que la vôtre. Il ne fermera pas son cœur aux larmes d'une triste victime de la plus noire des perfidies.

DORIVAL, avec une chaleur qui augmente par degrés.

Arrêtez, Mademoiselle, apprenez que mes torts sont mille fois plus grands que les vôtres; apprenez que je ne suis rien moins que ce que je parais à vos yeux : jeune, sans expérience, livré trop vite à mes passions, j'ai suivi des amis perfides, j'ai écouté des conseils dangereux, je cherchais à vous tromper vous-même. Peu accoutumé à la fausseté, ce rôle pesait à mon cœur; un seul de vos regards a achevé de me rendre à la raison. Je venais vous tout avouer, implorer mon pardon, me punir en renonçant à vous pour jamais. Jugez de ma surprise en apprenant votre secret : vous attribuiez à l'indifférence sur votre sort, ce qui n'était que l'effet de ma confusion. Depuis votre aveu, vous m'êtes devenue mille fois plus chère; j'y ai vu toute la candeur de votre ame. L'espoir rentre dans la mienne. J'appartiens à des parens honnêtes, j'ai encore quelque fortune à espérer. Le ciel m'a donné des talens; le travail y ajoutera. Mon assiduité, mes soins, ma constance, me mettront peut-être à portée de faire le bonheur de celle à qui j'aurai dû le repos et l'honneur, le premier et le plus précieux de tous les biens.

EULALIE.

De quel poids je me sens soulagée!

DORIVAL.

Mon erreur fut celle d'un moment, me la pardonnez-vous?

EULALIE.

L'aveu que vous venez de me faire est votre excuse. J'ai moi-même trop besoin de l'indulgence des autres, pour ne pas pardonner une faute à laquelle je devrai la fin de mes malheurs. Mais, comment monsieur votre père, dont l'âge doit avoir mûri la raison, peut-il se prêter à un pareil stratagême?

DORIVAL.

Cet homme que vous croyez mon père, est le valet d'un négociant qui m'aime beaucoup. Ce misérable ne fesait ce personnage, à mon insu, que pour mieux abuser ce prétendu comte de Sonnancour.

EULALIE

Quelle aventure!... Voilà donc monsieur Antoine dupe, malgré toutes ses finesses.

DORIVAL.

Il n'a pas le moindre soupçon de la ruse.

EULALIE.

Il faut la faire cesser. J'ai désiré cet entretien avec vous pour vous désabuser, mais

mon parti était pris d'avance, de sortir dès aujourd'hui d'une maison où je ne puis plus rester sans crime; et j'attendais de votre bienveillance que vous m'aideriez à tromper la vigilance inquiète de mes cruels surveillans.

DORIVAL.

Vous êtes libre, dès ce moment même, de quitter des lieux qui vous déplaisent; et je m'applaudis de pouvoir vous en fournir les moyens.

SCÈNE III.

EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, vivement.

Ah! Monsieur, nous sommes perdus, tout est découvert.

DORIVAL, avec éclat.

Peu m'importe. Je lui ai tout avoué. Elle m'a pardonné. Nous allons partir sur-le-champ.

CHAMPAGNE.

Partir! et avec quoi?

DORIVAL.

N'ai-je pas de l'argent?

CHAMPAGNE, consterné.

Vous en aviez tantôt ; mais vous n'en avez plus.

DORIVAL.

Misérable ! qu'en as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Je l'avais mis dans une cassette la mieux fermante, la mieux ferrée.

DORIVAL.

Eh bien ?

CHAMPAGNE.

Eh bien ! Monsieur, inutile précaution ! Ce coquin de Henri a pénétré dans notre appartement par une fausse porte masquée par une glace. Il ne m'a pas vu, lui ; mais je l'ai vu, moi, comme je vous vois, notre valise sur l'épaule ; je l'ai bien reconnue ; le cœur m'en saigne encore Il ne s'est pas amusé à briser les cadenas ; il a coupé le nœud gordien, en la changeant de gîte. J'aurais bien crié ; mais j'ai craint qu'ils ne fussent plusieurs, et qu'ils ne me fissent un méchant parti. Ils ont, sans doute, surpris notre secret. Cet animal de l'Olive aura jasé tout de travers. Il est lui-même dupe des fripons. Pour jouer son rôle avec un air de grandeur, il veut régaler sa future belle-fille d'une superbe paire de girandoles et d'autres bijoux. Un coquin,

déguisé en bijoutier, apporte pour soixante mille francs de diamans ; on les lui livre ; il donne en à-compte un billet de dix mille livres, que lui avait confié son maître : il me glisse l'écrin, je cours pour l'échanger contre des espèces. Eh bien ! Monsieur, les girandoles, les bagues, le collier, tout est faux. J'accours indigné, rempli de pressentimens funestes ; et en arrivant au logis, je suis témoin du rapt de la chère cassette, et ce dernier coup, qui nous laisse à sec, a été si dur, si poignant pour ma sensibilité, qu'il m'a ôté l'usage de la voix, et que, dans le premier moment, je n'ai plus su que penser, que faire, ni que dire.

EULALIE.

Voilà de leurs moindres tours !

DORIVAL, très-haut.

Je prétends éclater; plus de ménagemens.

CHAMPAGNE.

De la prudence, au contraire ; ces drôles sont madrés; ils en savent assez long pour nous perdre : gagnons-les de vitesse. Je les ai entendus chuchoter; ils manigancent quelque fourberie ; ils ignorent que je suis instruit, je me suis contenu, faites-en de même quelques instans encore. J'ai fait le mal, je veux le réparer.

DORIVAL.

Comment?

CHAMPAGNE.

Mon projet serait trop long à vous détailler, et les momens sont précieux; n'ayez pas l'air de vous douter de rien; je sors et reviens dans la minute. En attendant, Mademoiselle, pour bannir vos inquiétudes sur ce qui peut arriver au noble comte de Sonnancour, sachez que vous n'êtes pas sa fille.

DORIVAL.

Elle le sait.

CHAMPAGNE.

Elle le sait! mais elle ne sait pas peut-être qu'elle est la fille de M. Dormon, votre voisin et votre ami. Vous ne savez pas que c'est cette enfant qui lui fut enlevée toute jeune. Je sais tout cela, moi. Je vais tout mettre à profit. Attendez l'événement en silence. Ah! fripons! doubles fripons! je vais vous apprendre ce que l'on gagne à se jouer à plus fin que soi.

SCÈNE IV.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

Que d'événemens inattendus! Vous seriez la fille de mon meilleur ami, de mon protec-

teur, dont j'ai tant négligé les conseils, mais dont la tendre amitié survit à mes égaremens.

EULALIE.

Tout ce qui m'arrive est incompréhensible; je crains d'être abusée. Je reverrais ceux à qui je dois le jour, et je pourrais m'applaudir de le leur devoir!

DORIVAL.

Non, non, on ne vous trompe pas. Mes yeux auraient dû me le dire. L'étonnement de l'Olive, en vous voyant, était naturel, et n'était pas joué. Vos traits sont ceux de votre mère.

EULALIE.

Elle vit!

DORIVAL.

Comme elle vous aimera! Vous me fûtes promise aux jours de votre enfance. Notre union devait resserrer les nœuds de deux familles qui s'aimèrent toujours. Je réparerai mes erreurs, et je mériterai peut-être un jour de porter le nom de votre époux.

EULALIE.

Est-ce l'instant de nous livrer à ces illusions flatteuses, lorsque les périls les plus grands vous environnent dans cette maison. Vous ne soupçonnez pas à quelles extrémités tous ces malheureux sont capables de se porter pour écarter un témoin dangereux.

DORIVAL.

Vous vous intéressez à mon sort; je brave leurs tentatives.

EULALIE.

Partez tout de suite.

DORIVAL.

Et je vous laisserais en leur pouvoir?

EULALIE.

Je les entends; contraignez-vous pour détourner leurs soupçons.

SCÈNE V.

EULALIE, DORIVAL, L'OLIVE, ANTOINE, DUBOIS, HENRI.

L'OLIVE, un peu gris.

Ma foi, mon cher Comte, on est bien traité chez vous. Ah! voilà nos jeunes gens. Vous voyez votre papa en pointe de gaîté. Vous êtes au comble de la joie, et moi aussi. L'amour occupe vos instans, et Bacchus occupe les miens. Dieu me damne, la belle enfant, le vin de votre cher père est délicieux.

ANTOINE.

Je veux encore mieux vous traiter selon vos mérites.

DORIVAL, bas, à l'Olive.

Misérable! qu'as-tu fait?

L'OLIVE.

Ah! ça, Monsieur mon fils, je suis bonhomme, je ne vous contrains pas sur vos inclinations, laissez-moi suivre les miennes en liberté.

DUBOIS, à part, à Henri.

Tout est-il prêt?

HENRI, à part, à Dubois.

Nous attendons, pour agir, le retour du valet, qui va rentrer, à ce qu'il a dit au portier.

EULALIE, à part, à Dorival.

Ils sont instruits, je le vois.

DUBOIS, à Dorival.

Qu'avez-vous, mon cher ami? vous avez l'air sérieux au moment du bonheur? Allons, un gentilhomme comme vous, franc, honnête, loyal, doit bannir toute inquiétude.

DORIVAL.

Monsieur le Chevalier, la belle Eulalie agrée mes services; le reste m'est indifférent.

DUBOIS.

Le papa veut conduire sa belle-fille dans son marquisat.

L'OLIVE.

Je ne m'en dédis pas : c'est un endroit délicieux.

DUBOIS.

Et d'un grand rapport ?

L'OLIVE.

Je ne sais pas moi-même ce que cela vaut. Je laisse à mon intendant l'embarras du détail.

DUBOIS.

Allez, ce marquisat vous aura valu plus que vous ne pensez.

ANTOINE, à part, à Dubois. Pendant leur à parte, Eulalie et Dorival se parlent pas.

Ce valet tarde. S'il a des soupçons, et qu'il aille ébruiter la chose.

DUBOIS.

Il ne sait rien encore ; et nous l'aurons mis en lieu de sûreté, avant que l'envie de babiller ait pu le prendre.

L'OLIVE.

Que marmottez-vous donc, vous autres ?

ANTOINE.

Je m'occupe d'un petit divertissement que je veux vous donner.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

HENRI.

Ah ! voilà M. Champagne.

ANTOINE, à Dubois.

Donne le signal.

(Dubois sort par le fond, et revient.)

CHAMPAGNE.

Serviteur à M. Henri.

HENRI.

Tu sais mon nom à présent.

CHAMPAGNE.

Il m'est revenu. (*Bas, à Eulalie.*) Soyez sans inquiétudes, cela va se dénouer. (*A Henri.*) Tu es un grand fripon ; mais je ne suis pas gauche non plus.

HENRI.

Nous le savons. Rira bien qui rira le dernier.

CHAMPAGNE.

C'est ce que je pensais. — Voilà tout juste des gens qui vont débrouiller cette affaire.

SCÈNE VII.

L'OLIVE (*), CHAMPAGNE, EULALIE, DORIVAL, GERMAIN en commissaire; ANTOINE, DUBOIS, HENRI, quatre ASSOCIÉS d'Antoine, en soldats du guet.

ANTOINE.

Monsieur le Commissaire, je vous ai fait mander pour me venger de trois fripons qui se sont introduits chez moi, pour m'escroquer et me tromper de la manière la plus indigne.

EULALIE, à Antoine.

Vous osez!...

ANTOINE, la prenant et la mettant entre lui et Dubois.

Allons, passez près de moi, Mademoiselle.

CHAMPAGNE.

Le détour n'est pas mal adroit; maître Antoine lève le masque; il n'est plus tems de te cacher, le bal est fini.

ANTOINE, bas à Eulalie.

Vous avez parlé, tremblez! monsieur le Commissaire, faites votre devoir.

(*) L'Olive, voyant entrer les gardes, a passé à la droite de Champagne, en donnant des signes de frayeur.

EULALIE, à part.

Ils sont perdus, si je dis un mot.

DORIVAL.

Scélérat, tu oses nous accuser ?

CHAMPAGNE.

Laissez-le dire ; monsieur le Commissaire se connaît en fripons. Il doit savoir pour qui il vient ici.

GERMAIN.

Sans doute, je le sais, et vous allez voir que je ne me méprendrai pas.

CHAMPAGNE.

Coquins ! vous allez recevoir le salaire de vos friponneries.

GERMAIN.

Il est juste que les méchans soient punis. Je sais à quoi le devoir de ma place m'oblige ; et pour le remplir dignement, commencez, Messieurs, par arrêter ce drôle.

(Il montre Champagne.)

CHAMPAGNE.

Comment, m'arrêter ? C'est une mauvaise plaisanterie que cela.

GERMAIN, à ses gardes.

Faites votre devoir. (*Deux des gardes saisissent Champagne.*) Emparez-vous aussi de

son maître. (*Les deux autres font un pas pour arrêter Dorival.*)

DORIVAL

Le premier qui s'avance....

GERMAIN.

Monsieur, Monsieur, la résistance est inutile. La justice est pour tout le monde ; vous conterez vos raisons, nous y aurons égard, si elles sont valables; en attendant, ayez la bonté de nous suivre.

CHAMPAGNE.

Messieurs, il y a du *quiproquo* !

GERMAIN, en montrant l'Olive.

N'oubliez pas non plus ce faquin travesti en honnête homme.

(Un des deux gardes qui ont pris Champagne, met la main sur le collet de l'Olive.)

L'OLIVE, voulant quitter l'habit.

Si c'est au costume que vous en voulez, vous n'avez qu'à le prendre.

CHAMPAGNE.

Quand le diable y serait, vous vous méprenez, et c'est pour Antoine et sa clique que vous devez vous être transportés céans.

ANTOINE.

Ce drôle est fou avec son Antoine.

CHAMPAGNE, à part.

Ce n'est pas là mon commissaire... Il s'est donc laissé graisser la patte.

ANTOINE.

Délivrez-moi, monsieur le Commissaire, de ce trio de fripons. (*Bas à Germain.*) Tu les enfermeras dans le petit caveau.

GERMAIN.

Marchez, marchez.

DORIVAL, allant pour sortir.

Je ne crains rien ; je vous suis.

CHAMPAGNE, se fesant traîner.

C'est indigne, une justice comme cela.

SCÈNE VIII.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, LE COMMISSAIRE, GERMAIN, ANTOINE, DUBOIS, HENRI, LES ASSOCIÉS D'ANTOINE, en gardes, et la garde du Commissaire entrant par le fond.

(Eulalie se retire au coin du théâtre, du côté droit. Champagne, Dorival et l'Olive sont près de la porte quand le Commissaire paraît à la tête de huit gardes, baïonnette au bout du fusil. Ils se rangent en demi-cercle, derrière les acteurs. Les faux gardes lâchent l'Olive et Champagne, et tous quatre se réfugient au coin du théâtre, du côté gauche. Au moment où le Commissaire dit : Arrêtez tous ces malheureux, ils veulent gagner la porte, et sont arrêtés tous quatre par les gardes qui sont de leur côté. Les quatre autres gardes s'avancent; l'un prend le faux Commissaire; un second, Dubois, un troisième, Henri; le quatrième ne saisit Antoine qu'au moment de la sortie; mais il se tient à un pas de lui.)

ANTOINE.

Que vois-je? Nous sommes perdus!

LE COMMISSAIRE.

Qu'aperçois-je? Quel est ce commissaire de nouvelle fabrique? Maître Antoine, que veut dire cela? Arrêtez tous ces malheureux.

GERMAIN.

Monsieur, c'était une plaisanterie.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce par plaisanterie que vous avez volé la valise de Monsieur ; que vous avez vendu des diamans faux pour des diamans vrais ; et que vous retenez chez vous une personne que vous avez enlevée à ses parens ?

ANTOINE, à part.

D'où savent-ils ?...

CHAMPAGNE.

C'est pour la r'avoir que nous avions pris des noms supposés. Mais, de crainte de nous compromettre, nous venons de tout déclarer à la justice.

LE COMMISSAIRE.

Maître Antoine, qu'avez-vous à répondre ?

ANTOINE.

Qu'ils sont aussi fripons, mais plus adroits que nous.

LE COMMISSAIRE.

Ces Messieurs sont en règle. Il y a long-tems, maître Antoine, que l'œil vigilant de la justice était ouvert sur vos démarches.

(On retire en arrière Dubois, Henri et Germain.)

CHAMPAGNE.

Quand le sac est trop plein, il faut qu'il crève.

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous, vous m'avez l'air de ne guère mieux valoir.

CHAMPAGNE.

C'est la faute de ma physionomie.

LE COMMISSAIRE.

Comment, Messieurs, non contens d'avoir fait tant de gentillesses, vous osez empiéter sur les droits de la justice! Elle vous en doit sa reconnaissance; des mérites aussi rares que les vôtres ne sont pas faits pour courir les rues. Que l'on conduise tous ces braves gens dans l'asile qui leur convient, en attendant la récompense qui leur est si légitimement due.

(On les emmène.)

CHAMPAGNE.

Adieu, seigneur Henri; rira bien qui rira le dernier.

L'OLIVE (*).

Monsieur le Comte, faut-il faire avancer votre voiture?

(*) Cette réplique appartient à BORDIER, qui, toujours heureux dans tout ce qu'il ajoutait à ses rôles, n'avait rien laissé à désirer dans celui de l'Olive.

SCÈNE IX.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, LE COMMISSAIRE, EULALIE.

LE COMMISSAIRE, à Dorival.

Monsieur, tous vos effets vous seront remis fidèlement; daignez vous rendre tout de suite chez moi avec Mademoiselle, dont je dois répondre jusqu'à ce que son état soit constaté.

DORIVAL.

Monsieur!

LE COMMISSAIRE.

Et gardez-vous surtout, à l'avenir, de suivre les conseils de cet honnête garçon, qui n'est pas malheureux d'avoir les formes pour lui.

EULALIE.

Je suis toute tremblante.

LE COMMISSAIRE.

Rassurez-vous, Mademoiselle; la justice, qui punit les coupables, sait aussi protéger les innocens.

L'OLIVE.

Si jamais je me mêle de faire le père de qui

que ce soit!... C'est que j'ai eu une peur... cela m'a dégrisé tout de suite.

DORIVAL.

Eh bien! Champagne,

CHAMPAGNE.

Eh bien! Monsieur, je vois que monsieur le Commissaire a raison; que je suis un très-mauvais conseiller, que j'ai failli vous perdre : heureusement, le mal est réparé; mais me voilà revenu de mes erreurs, guéri pour jamais de l'envie de chercher des aventures, et surtout à Paris, où rien n'est plus ordinaire que d'y trouver un fripon sous les dehors d'un honnête homme.

FIN DES INTRIGANS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

NOTICE sur M. Dumaniant. 2
GUERRE OUVERTE, comédie en trois actes, par M. Dumaniant. 5
LA NUIT AUX AVENTURES, comédie en trois actes, par le même 129
LES INTRIGANS, comédie en trois actes, par le même. 245

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

301979

842.08 Suite du Répertoire du Théâtre Français.
R425a
.48

NAME	DATE	NAME	DATE

301979

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 249